



UNIVERSITE DE TOLIARA

FACULTE DES LETTRES ET DES SCIENCES
HUMAINES ET SOCIALES

DEPARTEMENT DE PHILOSOPHIE



LE REALISME POLITIQUE DE NICOLAS MACHIAVEL LU A TRAVERS "LE PRINCE"

MEMOIRE DE MAITRISE

Présenté par : DAROUSSI Abdallah

Directeur de recherche : Dr Joseph-Marc RAZAFINDRAKOTO
Maître de Conférences

22 Novembre 2008
Année Universitaire 2007-2008

INTRODUCTION

L'organisation d'un espace civique commun est une nécessité sociale. Traditionnellement, Platon et Aristote demeurent les premiers philosophes ayant réfléchi sur la possibilité de vivre dans une cité juste, sans céder ni à l'égoïsme ni à la violence des passions. Pour cela, ils prennent la raison comme principe directeur de l'action humaine. Aux yeux de Platon, la politique a effectivement pour objectif principal de poser la justice comme mesure d'organisation d'une communauté juste. C'est par elle que se réalise le bien commun de la cité sur la base d'une moralité sociale équilibrée. Cela conduit Platon à imaginer une République où les gouvernants et les gouvernés ont la possibilité de promouvoir une justice distributive. C'est peut être en ce sens que, pour Machiavel, les grands théoriciens politiques de l'antiquité nous donnent une leçon irremplaçable. Ils ont exploré la politique, où l'art de gouverner un Etat attire plus particulièrement son attention. C'est ainsi que le problème posé par Machiavel, dans le Prince, repose sur l'art de gouverner les Etats princiers. Et dans le cadre de la présente analyse, nous allons essayer de contribuer à clarifier le développement philosophique d'une organisation politique.

D'une manière générale, la politique vient du mot grec « *πολις* » qui signifie cité et le mot « *polités* » désigné le citoyen. Ceci, pour montrer que la politique, du point de vue réaliste, se définit comme l'exercice du pouvoir, lequel est une technique d'organisation de la société. Par conséquent, la politique est l'ensemble des projets qui anticipent le devenir d'une société. Pour l'essentiel, notre souci est de savoir comment Machiavel entend donner une bonne organisation sociale et une sécurité durable dans la cité. Ce même penseur constate ainsi que bon nombre de gouvernements ne se donnent pas un pouvoir fort pour maintenir l'ordre social. C'est en ce sens que s'orientent ses analyses dans Le Prince. Dans cette perspective, son réalisme politique ne sert-il pas une stratégie d'action hors du commun ? Comment de nos jours, la pensée de Machiavel se trouve appliquée par différents gouvernants des pays de la planète ?

A l'heure actuelle, Machiavel incarne tout politique qui fait usage de la ruse, de la perfidie, de la torture. Cette idée n'est pas entièrement fausse, eu égard aux chefs d'Etat qui cherchent les moyens efficaces du succès politique en faisant abstraction de

la morale. C'est dans ce domaine que nous essayerons de réfléchir sur la pensée du secrétaire florentin¹

Par ailleurs, la pensée de Machiavel est inséparable de la situation historique de l'Italie au début du XVI^e siècle. A cette époque, ce pays était envahi et soumis aux exactions de toutes sortes. Le dirigeant qu'il appelle de ses vœux aura, certes, pour mission essentielle de sortir le pays du pillage et de l'anarchie. Mais ils doivent surtout arracher l'Italie des mains de barbares, à savoir les Français et les Espagnols. On comprend alors que l'ordre, l'unité et la stabilité de l'Italie deviennent la passion de Machiavel. Voilà pourquoi l'action immédiate du prince lui semble de résoudre la question de la division de l'Italie. C'est à cause de ce contexte réel que Machiavel se veut être plus réaliste : il n'est plus question de rêver à une République idéale, chimérique, sans avoir au préalable posé ses fondements de façon réaliste :

« Bien des gens ont imaginé des républiques et des principautés telles qu'on n'en a jamais vu ni connu. Mais à quoi servent ces imaginations. Il y a si loin de la manière dont on vit à celle dont on devrait vivre, qu'en n'étudiant que cette dernière, on apprend plutôt à se ruiner qu'à se conserver ; et celui qui veut en tout et partout se montrer homme de bien ne peut manquer de périr au milieu de tant de méchants. »²

Sans doute, Machiavel fait-il ici allusion très claire à la République VI de Platon, où il s'agit de voir comment les citoyens devraient vivre justement dans la cité ? Contre cette attitude ruineuse, Machiavel part de cette constatation que le pouvoir politique engendre réellement et toujours la violence et la force. Il dresse également une critique sévère du recours habituel des princes de son temps aux troupes mercenaires. Ces derniers ne valent rien et sont fort dangereux. Voilà pourquoi il recommande la

¹ Nicolas Machiavel, homme politique, philosophe et théoricien politique est né le 3 mai 1469 à Florence, en plein régime des Médicis et mort le 22 juin 1527 à Florence. Fils d'un fonctionnaire subalterne, il est issu d'une branche appauvrie de la bonne bourgeoisie de Florence. Femme instruite, sa mère lui donne, certes, très tôt le goût des Lettres. Mais, au lieu d'entrer à l'université, Machiavel choisit de travailler. Esprit profondément imbu du sens politique, il rêve à l'unité de l'Italie, morcelée en Etats rivaux. A 30 ans, il commence une série de missions diplomatiques auprès des souverains italiens, puis européens. L'année où Machiavel entre dans la vie publique, il a connu un des grands moments de sa vie : l'expérience de Jérôme Savonarole, célèbre pour les prêches moralisateurs et apocalyptiques, lui coûtera finalement la vie. Le deuxième grand moment est sa rencontre avec César Borgia en 1501 lorsqu'il est envoyé par sa cité auprès de son Excellence le duc de valentinois. Ce dernier gouverne sans scrupule les Etats de l'Eglise et, en 1501, il a été près d'imposer sa loi à toute l'Italie avant sa chute dramatique.

Le troisième grand moment de son expérience politique est sa rencontre avec Jules II. Ce pape aux humbles origines et ancien pêcheur se fait lui-même comme Borgia avant de refaire l'église au temporel à coup de richesse et à coup d'épée. Ces trois grandes figures de l'histoire politique, étudiées par Machiavel, lui inspirent, dans Le Prince, une méditation profonde et originale sur la manière de prendre, de conserver et de perdre le pouvoir politique. Après une veine résistance aux Médicis qui s'emparent de la République florentine, Machiavel fut arrêté et exilé. C'est à partir de là qu'il a écrit l'essentiel de son œuvre, Le Prince. Cette œuvre est une réponse aux désordres qui dominaient son époque. A la fin de sa carrière politique, revenu auprès des Médicis, Machiavel devient historiographe de Florence.

² Nicolas Machiavel, Le Prince, Chap. XV [traduction de Jean Vincent Pérès (1851), p.88.

nécessité et les avantages de la formation d'une armée nationale composée des sujets et des citoyens voués pour servir la nation italienne.

C'est là que s'explique le réalisme politique que va développer Machiavel, remontant à un mobile anthropologique : les hommes sont à la fois bêtes et méchants. C'est bien cette nature humaine qui contraint le prince à voir de plus près la réalité des choses. Il doit faire ainsi la bête suivant les occasions. Car les hommes suffisamment raisonnables permettraient au prince de tenir ses engagements. Il appartient à l'Etat d'établir les lois et le droit. Comme ils ne le sont pas, il ne reste dès lors au politique que la technique du renard et du lion, indifférente à la moralité.

Très lucide sur la fragilité du pouvoir, Machiavel semblerait éclairer les dirigeants sur le nihilisme de la générosité et de l'utopie. A ses yeux, donner de liberté à une multitude corrompue n'est pas non plus la meilleure solution. Ce qui le conduit à établir des lois scientifiques pour gouverner les communautés politiques. Plus soucieux de leur efficacité, le secrétaire florentin placera les valeurs strictement politiques au-dessus des exigences des consciences individuelles. Et Machiavel n'hésitera pas à légitimer la ruse et la cruauté pour défendre la valeur de la nation.

De ce fait, la théorie politique du secrétaire de Florence reflète le cynisme formulé dans « la fin justifie le moyen ». Ce cynisme ne coïncide pas avec ce qu'on nomme le Machiavélisme, considéré comme technique de la duplicité, laquelle se contente de fouler aux pieds les valeurs morales. Il a plutôt pour mission constante de comprendre et de régulariser la structure sociale de la vie politique : gérer d'une façon efficace les désirs, les passions, les ambitions et les appétits des citoyens. Dans cette perspective, le dirigeant doit être conscient de ses actes dans la lutte pour le pouvoir politique en tant que tel. La politique se constituera ainsi en termes des rapports de force qu'il faudra gérer. A cet égard, faire de la politique suppose des actes efficaces, et non pas avoir de bons sentiments. Dans cet ordre d'idée, le prince doit bien savoir manier l'opinion publique qui est changeante. Il doit tenir en compte la réalité humaine où sont circonscrites des ambitions, des désirs et méchancetés. Sachant cette dernière, il parviendra à intégrer la Raison d'Etat au profit de l'intérêt général. Dès lors, un vrai dirigeant est celui qui sait là où se trouve l'intérêt du peuple et qui sait diriger le peuple vers cette direction. Il doit, pour cela, gouverner en fonction des circonstances. C'est en ce sens que nous avons intitulé ce mémoire : « **Le réalisme politique de Nicolas Machiavel lu à travers Le Prince** ».

Toutefois, il faut noter que la réalisation de ce travail de recherche était extrêmement pénible dans la mesure où le réalisme politique de Machiavel ne s'exprime pas dans un seul ouvrage. En ce sens, la documentation nous a été difficile, car bon nombre d'ouvrages intégrés dans ce cadre de recherche sont absents dans nos bibliothèques de Toliara. Mais notre volonté et notre courage nous ont permis de saisir l'essentiel de ce qui est indispensable pour ce travail.

Comme la politique s'établit dans un contexte de force et d'intérêts opposés, les projets et l'action du prince doivent être conçus et élaborés d'une manière réelle et non utopique. Dans l'exercice du pouvoir politique, le dirigeant se fera maître de la ruse, tout en sachant parfaitement rester maître des apparences. Il doit en être un dissimulateur et un habile prévoyant.

S'il en est ainsi, en quoi consiste le réalisme politique de Machiavel ? En quel sens Machiavel conçoit-il la réalité politique ? Et comment parvenir au pouvoir efficacement ?

Pour rendre cette thématique plus explicite, nous avons à esquisser ce qu'un progrès de la recherche pourra un jour éclairer et fonder tout en cherchant à en dégager une synthèse organisatrice. Aussi, convient-il de s'en tenir à une analyse soucieuse des réalités des choses. A cette fin, la première partie de cette étude envisage d'analyser le fondement de la pensée politique de Machiavel. Ce dernier a pris sa distance vis-à-vis de la conception antique de l'ordre politique. Cette distanciation s'explique par la rupture que Machiavel a opéré entre la politique et la morale. L'efficacité du pouvoir politique conduit souvent le prince à négliger les exigences morales. Il doit agir avec autant de « *virtù* .» Cette « *virtù* » est l'auréole d'une ambition, d'un courage par lesquels la force et la volonté commandent l'art de gouverner. Elle permet d'organiser habilement la société. C'est par elle que le prince arrive à maintenir son statut de stratège dans l'Etat régi par un grand législateur. De là, s'explique l'enjeu de la « *fortuna* ». La « *fortuna* » représente les occasions, les circonstances et les opportunités du pouvoir. Changeantes, elle surgit négativement ou positivement pour la régularisation du pouvoir politique, par la force de la « *virtù* ». Selon l'auteur de L'Art de la Guerre, la force est la genèse de tout Etat. En politique, rien ne se crée ni ne se conserve sans elle.

La seconde partie de cette réflexion adopte un cadre où se jouent la conquête et la conservation du pouvoir. Persuadé de la nécessité de la lutte pour la conservation du pouvoir, le prince doit s'évertuer à être habile, intelligent. Pour cela, il doit avoir une

culture très enrichie sur l'histoire politique. L'histoire étant une référence des principes politiques, la manière de gouverner des grands hommes politiques, du passé pour servir de leçon aux nouveaux dirigeants. C'est pour cela qu'ils adopteront la ruse pendant leurs carrières politiques, cette ruse servant d'outil de conquête et de conservation de leurs pouvoirs. C'est un procédé déloyal et habile qui consiste à dissimuler la violence et le vrai visage du dirigeant. Elle opère des projets difficiles pour le bien de l'Etat. C'est en ce sens qu'elle permet au prince de dépasser les circonstances fâcheuses de son pouvoir. Comme le dépassement des circonstances consolide la bonne organisation des principautés, le prince doit utiliser la loi. Les lois sont des principes communautaires permettant de vivre pacifiquement dans la société. Elles organisent les structures socio-politiques de l'Etat. Dans cette organisation, le prince doit savoir défendre, par toutes les possibilités, son Etat. Il doit maîtriser l'art de la guerre pour conserver le pouvoir et chasser les ennemis. Ainsi, le dirigeant se dotera-t-il d'une véritable milice nationale pour imposer la raison d'Etat et pour conduire le peuple vers son bien.

La troisième partie de ce travail est conçue de manière globale, rétablissant une vision que risquent de compromettre les analyses distinctes sinon étanches, nous avons choisi de voir le réalisme politique proprement dit de Machiavel. Cela nous permet d'analyser le comportement socio-politique de l'homme d'Etat afin de mieux comprendre la concrétisation de la pensée du secrétaire florentin. Et deuxièmement, nous allons examiner le post-machiavélisme dans un contexte d'un aperçu historique. De là, apparaît la persistance de la toute puissance de l'Etat monarchique à caractère absolu puisque le pouvoir du monarque s'investit du droit divin. Machiavel réinvestit une vieille théorie du Moyen-âge, reprise au XVII^e siècle pour expliquer un fondement non rationnel du pouvoir politique. Une réaction contre la théorie politique de Machiavel déjà mise à l'index depuis Vatican, souscrit Le Prince parmi les ouvrages interdits. Mais comme Machiavel ne fait que décrire la réalité humaine, sa conception persiste et traverse les époques. C'est pourquoi il est possible de parler ici de l'incarnation du machiavélisme dans les tyrannies contemporaines. La tyrannie se définit comme un pouvoir détenu par un seul homme qui prend toutes les décisions de l'Etat : il règne sans partage. Tandis que le machiavélisme est une attitude politique qui se soucie de l'efficacité du pouvoir. Dans cet ordre d'idée, l'objectif principal est de maintenir efficacement l'ordre, la paix et la sécurité publique par tous les moyens.

A ce stade, le machiavélisme s'incarne dans la culture politique moderne. Il est aux confins de la culture politique moderne, pratiquée, par bon nombre de dirigeants : Hitler et Mussolini éprouvent le machiavélisme absolu dans l'histoire politique de l'Europe. Mais, loin de souhaiter un pouvoir oppressif et inhumain, le secrétaire florentin veut que le dirigeant exerce une véritable autorité sans entraîner le pays dans la misère.

Et l'on peut constater que, dans le fond, l'ambition réelle de Nicolas Machiavel est de donner des conseils à ceux qui veulent être au pouvoir et d'y rester le plus longtemps possible. Sa politique vise les moyens et l'efficacité du prince. C'est en sens qu'on entend mener notre analyse sur des textes relatifs au problème posé par le réalisme politique de Machiavel.

PREMIERE PARTIE

LE FONDEMENT DE LA PENSEE POLITIQUE DE MACHIAVEL

CHAPITRE I : LE PROBLEME MORAL DANS L'EXERCICE DU POUVOIR

I.1.1. La *virtù* : comme principe régulateur du pouvoir

Le concept de « *virtù* » présente parfois d'énormes confusions de définition, même chez Machiavel, nous retrouvons même cette absence d'une définition rigoureuse.

En effet, la *virtù* dérive du mot latin : « *virtù* » qui signifie homme. En ce sens, la *virtù* concerne uniquement l'homme : un être individuel capable d'une organisation sociale. A première vue, la *virtù* peut apparaître comme une catégorie morale faisant allusion à des règles éthiques dans l'agir humaine. En réalité, ce n'est pas le cas chez Machiavel pour qui la « *virtù* », loin de s'interpréter au sens moral, peut apparaître comme l'ambition, l'habileté, la volonté ou l'énergie de commander : il s'agit, avant tout, de la capacité d'imposer ses lois aux autres. C'est en ce sens que, selon le secrétaire florentin, seule la *virtù* peut instaurer un bon Etat. En faisant la description historique de la « *virtù* », Machiavel dit ceci dans Les Discours :

« ...à savoir que la virtù qui avait commencé à fleurir en Assyrie émigra ensuite en Médie et, de là, en Perse, puis loger en Italie, dans Rome ; et si nul empire n'a succédé à celui de Rome pour conserver la somme de tant de biens, du moins l'a-t-on vue se partager entre celles des nations qui vivaient selon la bonne virtù. Tels furent l'empire des Francs, celui des Turcs, celui de Soudan d'Egypte, aujourd'hui les peuples d'Allemagne ; et avant eux, ces fameux Arabes qui firent de si grandes choses et conquièrent le monde entier après avoir détruit l'Empire romain en Orient. Les peuples de ces différents pays qui ont remplacé les Romains après avoir détruits, ont possédé ou possèdent encore les qualités que l'on regrette et qu'on peut louer de juste louange »³

A ces propos, la « *virtù* » est multi-fonctionnelle. Elle édifie la grandeur et la puissance d'une nation et règle ses institutions, aussi bien dans l'organisation politique que dans l'organisation de ses mœurs. Elle est une condition nécessaire ou un dynamisme qui agit dans la totalité humaine. De ce fait ; selon la logique de Machiavel, les nations douées de *virtù* deviennent absolument puissantes et imposent leurs mœurs aux autres moins vertueuses. Elles confirment leur grandeur conditionnée par leur courage, leur énergie et leur prudence incarnant la *virtù*.

Cependant, celui qui veut fonder un Etat, il doit nécessairement être un homme doué de *virtù* afin qu'il puisse rendre son peuple dominant en agissant. Il doit changer l'histoire selon ses déterminations. Car, en tant que principe touchant aux mœurs et aux institutions, la *virtù* opère résolument dans le comportement social du peuple. Dans cette perspective, Machiavel pense que la *virtù* inaugure l'histoire, dans la mesure où

³ Nicolas Machiavel, Discours p. 511

elle autorise le passage intracyclique d'une institution à une autre. En d'autres termes, toute fondation ou création de nouvelle constitution dans une société suppose l'anéantissement d'une institution ancienne jugée incapable et insuffisante de maintenir l'unité corps social. Nous pouvons noter ainsi que cet effort est l'œuvre de la *virtù*. Par conséquent, il est important de remarquer que la *virtù* qui se rapporte au système des mœurs et de constitutions, ne se réduit pas à ces constitutions et à ces mœurs. Parce qu'au fond d'elle, c'est la *virtù* même qui les crée. C'est-à-dire qu'elle vise un projet et un but supérieur, puissant, reposant sur la dimension sociale définie comme le champ des oppositions.

Par ailleurs, le pouvoir est ontologiquement né de ces oppositions des intérêts opposés. Il a comme ambition de réussir et d'harmoniser les oppositions sociales. Cela fait que la *virtù* s'avère comme une nécessité constitutive et un principe d'universalisation, parce qu'elle assigne un projet à l'Etat. Elle procure à l'Etat son habilité, sa durabilité, bref, sa cohérence et sa crédibilité. En fondant et en organisant la société, la *virtù* donne l'autonomie au pouvoir. Il a été affirmé que la *virtù* tend à l'universalité de l'Etat. De cette façon, nous pouvons dire qu'elle opère le moment de la particularité à l'universalité des intérêts opposés de la société. Dans cette perspective, le pouvoir ne s'épargne pas de la force violente et brutale qui conditionne son succès. A cet égard, la *virtù* devient un principe actif, une force positive où le sujet transcende les particularités. Ainsi, la *virtù* peut se matérialiser en institutions. C'est en ce sens qu'en se référant à la fondation de Rome Machiavel note comment cette *virtù* incarne la grandeur de cette ville :

« A considérer attentivement le caractère et la conduite des trois premiers rois de Rome, Romulus, Numa et Tullus, on ne peut qu'admirer l'extrême bonheur de cette ville. Romulus prince belliqueux, d'un courage féroce, a pour successeur un prince, religieux et paisible. Il est remplacé par un troisième aussi féroce que Romulus, et plus ami de la guerre que de la paix. Il fallait à Rome, dans les premières années de sa fondation, un législateur qui réglât ses institutions, ses lois civiles et religieuses, mais il fallait aussi que les autres rois reprissent la virtù militaire de Romulus pour l'empêcher de s'amollir et de devenir la proie de ses voisins. D'où l'on voit que, avec des qualités moins éminentes que son prédécesseur, un prince jouissant des travaux de celui auquel il succède peut maintenir un Etat qui se soutient encore par la virtù de ce même prédécesseur. »⁴

Ce qui est utile dans ce propos est de montrer la fonction primordiale de la *virtù* : elle opère, comme nous l'avons souligné, le passage de l'Etat privé à l'Etat public dans le but d'instaurer un bon Etat et, surtout, de sa conservation. C'est de cette manière que nous saisissons ces témoignages du secrétaire florentin :

⁴ Nicolas Machiavel, *Le Prince*, Edition de 1541, In O.C., p. 432.

« Cette aventure, de passer d'homme privé à prince, présuppose du talent ou de la fortune, ... Ceux qui acquièrent une principauté par leur vertu ; ils l'acquièrent avec peine, mais ils s'y maintiennent facilement. »⁵

L'idée est donc claire ici : les Etats acquis par la *virtù* présentent moins de difficultés pour les gérer par rapport à ceux qui sont acquis par la fortune. La *virtù* permet un projet de la mise en œuvre et l'organisation des institutions. Elle devient alors une force matérialisée. Il s'ensuit que l'aventure de passer d'homme privé à un prince trouve dans cette condition, son succès dans la mesure où la « *virtù* » conserve mieux le pouvoir que la fortune ou la force brutale et immédiate des armes. Dans ce cas, nous pouvons en tirer la leçon selon laquelle, la *virtù* fonde la « positivité du pouvoir ». C'est dans cette positivité que les contradictions sociales sont organisées d'une manière équilibrée et harmonieuse. C'est par elle qu'il y a aussi l'utilité du pouvoir en tant que totalité sociale qui a pour fin suprême de soumettre les intérêts particuliers à celui de l'universalité du pouvoir. C'est la raison pour laquelle l'idée revient en ceci : la « *virtù* » est un principe actif d'autonomisation du pouvoir.

La « *virtù* » se conçoit alors comme une force déterminée par sa capacité à vaincre, à dominer et à organiser toutes les autres forces sous un principe unique. On peut l'interpréter comme une faculté de rassemblement, de synthèse de tout un processus social éparpillé ou dispersé entre les différents intérêts. A ce niveau, le pouvoir prend la figure d'un dépassement de l'opposition immédiate comme l'affirme d'ailleurs Samir Naïr :

*« le pouvoir qu'en résulte n'est pas, en conséquence, seulement un moment de la dialectique des forces contraires, moment trivialement constitué par la puissance et la violence des armes, il est plutôt dépassement de l'opposition immédiate : moment du surpassement, de la sursumation des particularités divisées et opposées, dans une *synthèses*. »⁶*

De là, le pouvoir fondé sur la *virtù*, est une synthèse des forces particulières dans la mesure où, il s'efforce de réconcilier les différentes oppositions sociales. En d'autres termes, il se sépare du moment de la particularité. Mais cette séparation ne doit pas être comprise comme une négation de la particularité. Car Machiavel est conscient qu'un pouvoir niant sa particularité s'exerçait dans le néant. C'est tout simplement la distinction entre l'état public et l'état privé, entre l'état politique et l'état civil.

Désormais, le pouvoir s'inscrit nécessairement dans la société. Il se manifeste en constitution, en lois, en règles prescrites qui opposent le comportement étroit et borné

⁵ Nicolas Machiavel, *Le Prince*, Edition de 1541, In O.C., pp. 304 – 305.

⁶ Samir Naïr, *Machiavel et Marx*, p.61.

des désirs, des passions et les haines des individus privés. En songeant à un homme doué de *virtù*, capable de maintenir un bon Etat, Machiavel dit :

« Un Etat républicain ne craindra jamais de périr s'il était assez heureux, comme nous l'avons déjà dit, pour trouver souvent un homme qui par son exemple, rendît à ses lois leur première vertu, et qui non seulement l'empêchât de courir à sa décadence ; mais encore le ramenât en sens contraire. »⁷

Cela n'est pas seulement valable à un pouvoir républicain, mais à tout pouvoir qui veut réussir : les lois lui sont nécessaires. Car c'est par les lois que le pouvoir s'organise et se fait accepté par le peuple. Il s'ensuit alors que, pour Machiavel, ces lois sont accouchées par la « *virtù* », elles sont l'œuvre d'un homme vertueux, qui postule et organise la vie communautaire. La « *virtu* » transcende et harmonise donc la santé de l'Etat.

Dans cette dimension, la *virtù* est conçue comme la « conscience originelle » de la loi. Et de là, nous concevons un aspect authentique de la définition du concept de « *virtù* ».

Par ailleurs, la *virtù* peut s'affirmer aussi comme un savoir-faire : c'est un aspect technique qui opère avec le sang froid dans des situations graves. Mais elle est toujours attachée à la conscience. Voyons ce que nous révèle le secrétaire florentin en décrivant une bataille militaire dans L'art de guerre :

« Les piquiers ordinaires des premières unités une fois retirés à travers les rangs des boucliers, ceux-ci s'emparent du combat, et voyez avec quelle vertu, quelle facilité, avec quelle tranquillité, ils massacrent leurs adversaires. »⁸

A ces propos, la *virtù* apparaît comme une force, permettant la maîtrise de soi dans la guerre et dans les massacres. C'est une sorte d'intelligence agissante dans une situation difficile. La *virtù* est donc la conscience qui rend possible les procédés de la victoire lors d'une guerre. En ce sens, celui qui veut diriger une bataille militaire a sans doute intérêt à être habile, conscient et vertueux. La *virtù* est également une connaissance rationnelle d'une situation, parce qu'elle rend facile l'analyse rationnelle d'un problème concret. En tenant compte de cet aspect technique de la *virtù* dans l'exercice du pouvoir, Raymond Aron souligne que :

« La mise en œuvre du pouvoir est d'une extrême complication et la technique doit intervenir pour combiner les volontés simples, primitives pour ainsi dire des chefs populaires et la virtuosité technique des exécutants. »⁹

Il y a lieu de souligner que les solutions aux difficultés du pouvoir nécessitent une organisation technique fondée spécialement sur la sagesse et/ou la *virtù*. Cependant,

⁷ Nicolas Machiavel, Discours, In Œuvres Complètes, p. 669.

⁸ Nicolas Machiavel, Discours, In Œuvres complètes, p. 669.

⁹ Raymond Aron, Machiavel et les tyrannies modernes, Paris : Editions de Fallois, 1993, P. 192.

les chefs d'Etats qui ne savent pas user de la *virtù* pour le maintien de leurs autorités, risquant d'être détruits par les volontés simples. Sur ce point, ajoute Raymond Aron :

« L'individu vertueux surmonte les épreuves que la fortune lui impose. C'est un héros, non un sage... La vertu et la puissance sont les valeurs suprêmes par lesquelles l'homme se réalise lui-même, collabore avec le destin et triomphe de la fortune. »¹⁰

A l'instar de Machiavel, Raymond Aron voit dans la vertu une condition sine qua non de la puissance et de la supériorité. Elle est liée au qu'en fixe les modalités de notre agir.

Par extension, le concept machiavélien de *virtù* se rapproche davantage de celui que dénote le terme d'Ibn Khaldoun « *asabiya* ». En effet, le concept de *asabiya* désigne les possibilités mentales impliquées dans le concept de vertu. Dans cette conception khaldounienne, il est impossible d'acquérir, de fonder un Etat et de maintenir un pouvoir sans *asabiya*. Cette dernière est définie comme phénomène profond de l'unité : elle est un principe dynamique qui permet à un groupe social de s'affirmer par rapport à un autre. De cette manière, elle ne peut réussir qu'à condition d'être révélatrice d'un principe social supérieur. C'est exactement ce que réclame la *virtù* machiavélienne. La *asabiya* comme la *virtù* vise un projet d'organisation supérieure d'un groupe social en vue de bien de la communauté. L'idée qu'elle dénote touche alors le comportement pratique de la société concernée. Cette analogie apparaît pertinente dans la mesure où elle nous renseigne sur l'univers des préoccupations de deux philosophes confrontés à des problèmes historiques relativement analogues, à savoir la décadence de la cité florentine et la décadence de la civilisation musulmane. A tenir compte aussi du fait que le contenu du concept de « *asabiya* » comme l'unité de l'esprit et du corps, il est plus facile de concevoir la *virtù* comme étant la conscience historique d'une société.

Au terme de notre réflexion, nous avons remarqué que la *virtù* loin, d'être une catégorie morale, exprime le principe fondamental de tout Etat et par-delà tout pouvoir. Elle permet de concevoir et de construire l'organisation de la société. Elle se matérialise en lois et régit la vie communautaire. C'est pourquoi cette analyse nous conduit sans doute à celle du statut du Prince à l'égard de l'Etat.

I.1.2. Le statut du prince à l'égard de l'Etat

L'étude de la « *virtu* » nous a révélé comment le passage de l'Etat privé à l'Etat public conduit à celui de la société civile à la société politique : un homme sans

¹⁰ Ibid. p. 84.

scrupule peut devenir, un être habile et capable de fonder une institution, c'est-à-dire un Etat efficace qui mérite d'être défendu. Une institution est, selon Louis-Marie Morfaux, une

« forme socialement organisée par laquelle, dans une société donnée, s'exercent les fonctions publiques : administration, politique, justice, enseignement, religion et Eglises, travail, sécurité sociale, principes, statuts et règles d'exercice des fonctions inscrites dans le droit (constitutions, lois) en particulier, lois fondamentales de l'Etat (constitution.) »¹¹

De ce fait, le dirigeant doit veiller à ce qu'il n'y ait pas des désordres dans cette organisation pour que se réalisent les lois primordiales de l'Etat.

Cependant, pour Machiavel pense aussi que le prince a pour devoir de défendre son Etat, c'est-à-dire l'étendue de son territoire. Le territoire peut se définir comme une étendue de terre constituant l'Etat-Nation où s'exerce l'autorité de son chef. Et le mot « prince » signifie, bien entendu, l'individu qui exerce le pouvoir dans une monarchie. Et, par extension, le pouvoir est lié à l'autorité qui détient la réalité du pouvoir dans n'importe quel type d'Etat. Le vocabulaire politique moderne a retenu cette dernière acception. Il est donc essentiel de comprendre que, dans le fond de la pensée de Machiavel, les concepts de « prince » et de Etat expriment à peu près la même chose. En ce sens, il se trouve que, dans l'esprit de Machiavel, il ne doit pas y avoir une différence entre l'efficacité du prince et celle de l'Etat. Pour que l'Etat soit puissant, le prince doit faire preuve d'habileté. Car, dans le domaine politique, il y a toujours des imprévus. C'est pourquoi Machiavel affirme que :

« Deux craintes doivent occuper un prince : l'intérieur des Etats et la conduite de ses sujets sont l'objet de l'une ; le dehors et les desseins des puissances environnantes sont celui de l'autre. Pour celle-ci, le moyen de se réunir est d'avoir des bonnes armes et de bons amis : et l'on aura toujours de bons amis quand on aura de bonnes armes : d'ailleurs, tant que le prince sera en sûreté et tranquille au-dehors, il le sera aussi au-dedans, à moins qu'il n'eut été déjà troublé par quelque conjuration, et si même au-dehors quelque entreprise est formée contre lui, il trouvera dans l'intérieur, comme j'ai déjà dit que Nabis, tyran de Sparte, les trouva, les moyens de résister à toute attaque, pourvu toutefois qu'il se soit conduit et qu'il ait gouverné conformément à ce que j'ai observé, et que de plus, il ne perde point courage. »¹²

Cette longue allégation apparaît comme un avertissement enrichissant la vision de la défense de l'Etat. Ce passage évoque l'enjeu de la politique intérieure et de la politique extérieure, où Machiavel estime qu'il n'existe pas des véritables problèmes politiques intérieurs qui peuvent nuire aussitôt l'Etat. C'est que la politique intérieure est conditionnée par la politique extérieure. Selon le vocabulaire moderne la diplomatie le prince ne craindra pas une menace intérieure au cas où les relations extérieures s'établissent dans les normes de la paix, soucieuses de la stabilité.

¹¹ Louis-Marie Morfaux, Vocabulaire de la philosophie et des sciences, Paris : Editions Armand Colin, p. 175.

¹² Nicolas Machiavel, Le Prince, p.98.

En ce qui concerne la sécurité intérieure de l'Etat, c'est la vigilance qu'il faudra envisager envers les sujets pour éviter à ce que ces derniers puissent conspirer secrètement contre le prince. En ce sens, le prince doit avoir des espions, des services secrets pour écouter, surveiller et filtrer les opinions du peuple. Ils doivent viser les suspects et informer le prince. Ainsi, le prince doit-il être conscient que tout malheur qui s'abattra sur l'Etat sera son propre malheur. C'est pourquoi il a l'obligation de fonder un véritable Etat sur ses propres forces et moyens. Car, selon Machiavel, *« il n'y a pour un prince de défense bonne, certaine et durable, que celle qui dépend de lui-même et de sa propre valeur »*¹³ Dans cette perspective, le prince doit être habile et son intelligence doit gérer la sécurité extérieure et intérieure de l'Etat par ses propres forces pour en être rassuré. Il ne doit pas reposer sa confiance sur les armées de mercenaires et sur des armées mixtes :

*« je dis donc que les armes qu'un prince peut employer pour la défense de son Etat lui sont propres, ou sont mercenaires, auxiliaires ou mixtes, et que les mercenaires et les auxiliaires sont non seulement inutiles mais même dangereuses. »*¹⁴

Sans doute, un prince qui emploie des troupes mercenaires ne sera pas en sécurité : ce sont des troupes très ambitieuses, indisciplinées, infidèles et lâches envers leur maître. Cette lâcheté vient du fait que les mercenaires ne combattent pas pour le sentiment de la patrie, mais elles combattent pour leurs intérêts personnels. Elles n'ont aucune affection pour la nation. C'est pourquoi, pour être sécurisé dans son Etat, un dirigeant doit recruter une armée des citoyens. Ces derniers s'engagent à porter les armes pour la valeur de la patrie, soucis emblématique de leur courage.

Le prince doit réaliser que tout malheur qui s'abattra sur l'Etat sera aussi son propre malheur. Et pour éviter cela, il faut absolument qu'il se fasse aimer par le peuple et éviter d'en être méprisé. A ce propos, Machiavel écrit un passage significatif de son souci

*« De là aussi on peut tirer une autre remarque : c'est que le prince doit se décharger sur d'autres parties de l'administration qui peuvent être odieuses, et se réserver exclusivement celles des grâces ; en un mot, je le répète il doit avoir des égards pour les grands, mais éviter d'être haï par le peuple. »*¹⁵

Ici, apparaît la leçon que Machiavel recommande au prince de bien ménager. Il refuse d'être responsable d'un mauvais acte commis pour la nécessité de son pouvoir. Même si par ses propres ordres, cet acte cruel est effectivement réalisé, il doit savoir déjouer la situation en sa faveur. Tel est le cas de César Borgia à l'égard de son ministre dont Machiavel nous ne manque jamais d'apprécier l'autorité. Par conséquent, ce penseur souhaite que le prince se réserve uniquement les actes généreux de l'Etat.

¹³ Nicolas Machiavel, Le Prince, P. 118.

¹⁴ Nicolas Machiavel, Le Prince, chapitre XII , p.98.

¹⁵ Nicolas Machiavel, Le Prince, chapitre, p.100.

Concernant l'enjeu de la politique intérieure : se rassurer de la confiance du peuple doit être la priorité du dirigeant. Mais, si la situation se détériore, le prince ne doit pas se faire haïr par la classe la plus puissante, c'est-à-dire la classe guerrière qui est l'armée.

Il a été affirmé que, dans la terminologie machiavélique, la politique intérieure est transcendée par la politique extérieure. Et cela apparaît tout à fait logique dans la mesure où les ennemis de l'intérieur qui voudront se débarrasser du prince auront nécessairement le soutien d'un puissant prince de l'extérieur qui lui rassurera en cas de besoin de force. Cela reflète aujourd'hui l'attitude de la politique africaine soutenue par la puissance idéologique des dirigeants occidentaux. Machiavel a déjà pressentie cette triste réalité que les pays faibles seront toujours manipulés par les Etats puissants¹⁶.

A ce niveau, le secrétaire florentin recommande au chef d'Etat d'être stratège lucide et ouvert sur le choix des alliés et avoir des adresses face à ses ennemis. Le prince doit éviter la neutralité dans des circonstances de guerre et d'alliances. Car un Etat neutre subit toujours la puissance d'un Etat victorieux lors d'une guerre. Ce dernier, après avoir triomphé sur tous les autres, il conquerra facilement l'Etat neutre qui restera sans soutien. Il en résulte qu'un Etat neutre risque de se trouver inévitablement sans sécurité.

A cet égard, pour défendre son Etat, le prince se fera expert en stratégie de relation et de lutte : c'est un diplomate, s'érigant en protecteur habile. En suivant cela, Machiavel suggère :

« Il doit se faire chef et protecteur des princes voisins les moins puissants de la contrée, travailler à affaiblir ceux d'entre eux qui sont les plus forts, et empêcher que, sous un prétexte quelconque, un étranger aussi puissant que lui ne s'y introduise, introduction qui sera certainement favorisée ; car cet étranger ne peut manquer d'être appelé par tous ceux que l'ambition ou la crainte rend mécontents. »¹⁷

Il est évident que, pour maintenir son Etat, le prince doit développer un talent par lequel il collecte la somme des forces des pays voisins moins puissants pour détruire systématiquement les Etats les plus puissants. Son souci est d'éviter de partager un territoire avec un Etat plus puissant que lui. Dans la mesure où ce dernier sera pour lui une menace perpétuelle. Il s'ensuit que les Etats faibles de cette contrée s'accrocheront à l'Etat le plus puissant pour solidifier davantage sa puissance en une force indéfectible. C'est pourquoi le prince veillera à ce que nul étranger plus fort que lui ne s'introduise dans sa région. Telle est la manière qu'il recommande d'adopter pour se rendre seul arbitre de sa contrée. Machiavel tire ici tirant la leçon sur l'imprudence des Vénitiens qui

¹⁶ Voir Le Prince, Chap. III, § 15 [Traduction P. Duponey]. Paris, Nathan, 1998, p.96 – voir plus loin le développement, pp. 17 – 18.

¹⁷ Nicolas Machiavel, Le Prince, chapitre III, p.46.

ont introduit le roi de France Louis XII en Italie. Ces derniers comptaient sur l'aide du roi pour conquérir et s'accaparer de la moitié du Duché de Lombardie. Mais aussitôt que le roi Louis XII s'installe en Italie, les principautés faibles se réunissent toutes autour de lui : les florentins, les marquis de Mantoue, le duc de Ferrare, le duc de Faenza, les Lucquois, les pisans... C'est après que les Vénitiens réalisent leur imprudence pour avoir permis le roi de France d'être maître de deux tiers de l'Italie. C'est la raison pour laquelle Machiavel recommande au prince de ne pas accepter et ni même compter sur une puissance étrangère pour parvenir à ses fins. Il doit faire preuve de responsabilité, de souveraineté. Il doit protéger par ses propres armes sans Etat et ses membres. Maître avisé de son entreprise, sa tâche est de préméditer attentivement sur les problèmes de l'Etat : demeurer, vigilant sur la moindre conduite qui peut mettre en péril son autorité. Ce qui permet à Machiavel d'écrire un passage significatif du Prince :

« C'est ce qui arrive dans toutes les affaires d'Etat : lorsqu'on prévoit le mal de loin, ce qui n'est donné qu'hommes doués d'une grande sagacité, on le guérit bientôt ; mais lorsque, par défaut de lumière, on n'a su le voir que lorsqu'il frappe tous les yeux, le cure se trouve impossible. »¹⁸

Face à l'Etat, le prince doit être un calculateur qui réfléchit sur les modalités d'action face aux problèmes susceptibles de faire obstacle à son entreprise. Il s'avise des maux dès qu'ils naissent, afin qu'il puisse y remédier à temps. Et la remarque est claire sur ce point : cette capacité de prévision le mal, ce qui manque à bon nombre de dirigeants et cela cause souvent leur ruine.

Cela se justifie clairement, par l'attitude politique du Président comorien Saïd Mohamed Taki qui fut à l'origine du séparatisme anjouanais. En fait, Taki fut le premier Président, dans l'histoire comorienne, à être élu véritablement d'une manière démocratique avec 63,18% de suffrages. Mais, il s'avère que, dans le déroulement administratif, son pouvoir était très centralisé et confronté à un problème d'arriérés des salaires impayés. C'est dans cette perspective que les séparatistes anjouanais ont commencé à se retirer de la scène politique nationale, déclarant au départ une menace de sécession, de scission et de séparatisme. Mais Taki ignorait, sans doute, le prince machiavélien pour qui toute maladie se traite, dès qu'un symptôme apparaît, et non quand elle dégénère.

Ainsi, la situation a évolué en telle sorte que les anjouanais ont reçu des armes en provenance de Mayotte. Désormais, la résistance contre Taki s'organise petit à petit. Et la situation explose ouvertement contre le pouvoir national, le 14 juillet, lors de la

¹⁸ Nicolas Machiavel, Le Prince, chapitre , p.47.

célébration de la fête nationale française, où un ancien militaire nommé Bellela et le sergent Saidikoudine Charif Daroussi furent tués. Taki se devait de réprimer massivement cette résistance de manière à ce que la peur s'impose dans tous les cœurs des anjouanais. Mais les meurtres commis sur les officiers ont davantage aggravé l'hostilité du peuple anjouanais. Ce qui a fait plonger l'archipel des Comores dans une organisation politique très fragile. Chaque île possède une autonomie interne par rapport au pouvoir central. Mais, comme l'ambition de dirigeants consiste à consolider leur pouvoir, la moindre menace d'un soit disant président d'une île bloque le développement du pays.

En guise de conclusion, cette analyse nous a permis de comprendre la *virtù* comme conscience originelle de toute constitution politique. Elle fonde et maintient le pouvoir politique. Ce qui demande donc, que le prince soit un législateur capable de défendre les institutions de son Etat. Dans cette défense, il est légitime d'en user tout genre de cruauté pour la sécurité intérieure et extérieure de l'Etat. C'est grâce à cette sécurité que le peuple se sentira libre. C'est dans un Etat libre que se réalise le bien commun. Et quand il s'agit de préserver l'intérêt commun, le prince n'a pas l'obligation d'être moral. Par conséquent cette réflexion nous conduit à étudier les concepts fondamentaux du pouvoir dans Le Prince.

CHAPITRE II : LES CATEGORIES FONDAMENTALES DU POUVOIR DANS LE PRINCE

I.2.1. Le quid de la « *fortuna* »

Etymologiquement, la « *fortuna* » vient du latin « *fors, fortis* » traduisant le sort et le hasard. Par ailleurs, les termes « *fors* » et « *fortuna* » expriment la personnification de la bonne chance. De ce fait, ce terme « *fortuna* » désigne, « dans l'antiquité romaine, hasard, sort, lot, heureux ou malheureux, qui échoit aux hommes, parfois personnifiée, la fortune, divinité qui préside aux destinées humaines »¹⁹

Cette conception antique de la « *fortuna* » nous aide à bien comprendre le sens de ce concept, non moins fondamental, dans la pensée de Machiavel. Pour lui, « *fortuna* » ne désigne pas nécessairement la richesse. Elle peut se définir plutôt comme une opportunité, les occasions et les circonstances qui rendent possibles ou déchoir un pouvoir. Elle s'oppose à la « *virtù* », définie comme principe rationnel d'une

¹⁹ Louis-Marie Morfaux, Vocabulaire de la philosophie et des sciences humaines, Paris : Editions Armand Colin 1980, p. 133.

situation concrète. La « *fortuna* » est, par contre, une dynamique propre face à toute situation ou réalité irrationnelle. Elle est la base sur laquelle on résout tout mouvement incontrôlable. En ce sens, la « *fortuna* » machiavélienne est perçue comme un principe aveugle, un hasard, qui échappe à la prévision et à la prudence humaine. Ce qui pousse Machiavel à dire :

« Je n'ignore point que bien des gens ont pensée et pensent encore que Dieu et la fortune régissent les choses de ce monde de telle manière que toute prudence humaine ne peut en arrêter ni en régler le cours : d'où l'on peut conclure qu'il est inutile de s'en occuper avec tant de peine, et qu'il n'y a qu'à se soumettre et à laisser tout conduire par le sort. »²⁰

Certainement, la « *fortuna* » est ici considérée comme le destin. C'est pourquoi il est impossible de s'y opposer dans la mesure où la volonté humaine ne peut rien opérer contre la « *fortune* ». La « *fortuna* » apparaît ainsi comme une réalité naturelle, indépendante de notre volonté. C'est une situation insaisissable qui échappe à notre libre arbitre. Cela veut dire que l'homme n'est pas maître de la fortune.

Comme cette fortune a une emprise sur la moitié des actions des hommes, sa possession s'explique par le fait que la volonté humaine est parfois commandée par la fortune. Elle laisse la moitié de nos actions à la prudence humaine. En soulignant d'une manière allégorique, la violence de la fortune Machiavel dit :

« Je la compare à un fleuve impétueux, qui, lorsqu'il déborde, inonde les plaines, renverse les arbres et les édifices, enlève les terres d'un côté et les emporte vers un autre : tout fuit devant ses ravages, tout cède à sa fureur ; rien n'y peut mettre obstacle »²¹

Voilà donc l'aspect le plus violent de la fortune. Elle renverse dans son passage tous les édifices, elle détruit tous les efforts d'une patrie pour favoriser une autre. Elle orchestre et peut même conditionner la chute d'un gouvernement. C'est pourquoi Machiavel conseille au prince de ne plus jamais s'appuyer entièrement sur la fortune pour exercer son pouvoir. Il ne faut pas non plus compter sur celle de l'autre pour en être rassuré. Tel est le cas de César Borgia, un politique habile et modèle aux yeux de Machiavel, mais devenu sournoisement victime de la fortune. En fait, César Borgia, profitait la fortune de son père, le Pape Alexandre VI, pour réaliser ses rigueurs politiques. Mais la chute du Pape Alexandre VI, a aussi entraîné la décadence de son fils, César Borgia malgré son énergie et son efficacité de gouverner les hommes.

Cette nature rebelle qu'est la fortune doit être domestiquée pour vaincre l'instabilité politique. De là, apparaît la nécessité d'associer la « *virtù* » à la « *fortuna* ». Rappelons que la « *virtù* » est un principe rationnel qui consiste à s'assimiler les autres

²⁰ Nicolas Machiavel, *Le Prince*, Chap XXV, pp. 118 - 119

²¹ Ibid., p. 119.

principes, parce que la fortune seule a la singularité d'être une force désordonnée et irrationnelle. Ici, intervient la force de la « *virtù* », capable de la soumettre :

« Je conclus donc qu'étant la fortune changeante, et demeurant les hommes entiers en leurs façons, ils sont heureux tant que les deux s'accordent ensemble, et sitôt qu'ils discordent, malheureux. Outre cela, j'ai opinion qu'il sait meilleur d'être hardi que prudent, à cause que la fortune est femme, et qu'il est nécessaire pour la tenir soumise, de la battre, vaincre de ceux-là, que des autres qui procèdent froidement. C'est pourquoi elle est toujours amie des jeunes gens, comme femme, parce qu'ils ont moins de respect, plus de férocité, et avec plus d'audace lui commandent. »²²

Par cette analyse analogique, la « fortune » est appréhendée comme une énergie anarchique où elle représente un anti-pouvoir virtuel. Ainsi, faut-il, pour la dompter, un pouvoir rationnel tenu par un homme audacieux et féroce, capable de la soumettre. Soulignons que Machiavel conçoit la politique d'une manière scientifique. C'est-à-dire qu'il adopte une méthode rationnelle d'analyse des faits réels. C'est en ce sens qu'il consacre un activisme audacieux et cohérent opposé à la marche aveugle de la fortune. Dans ce cas, cette dernière dominée par le hasard historique, s'incarne dans les circonstances changeantes et complexes qu'il faut vaincre par la conscience rationnelle qu'est la « *virtù* ». La « *virtù* » est un guide de la fortune. Dans cette perspective, un prince vertueux peut maîtriser la « *fortuna* » se constituant comme un pouvoir dans son immédiateté. C'est la raison pour laquelle la « *virtù* » s'érige en principe d'autonomisation du pouvoir, pouvant dépasser l'immédiateté et domestiquer la « *fortuna* ».

Dès lors, une société, où la « *virtù* » fait défaut est livrée à l'anarchie, à la décadence, parce que seule la « *fortuna* » y exerce sa puissance. Cela veut dire que la « *virtù* » est un principe d'organisation et d'ordre.

Il s'ensuit alors que la « fortune » peut surgir positivement ou négativement. C'est qu'elle est changeante. En rapport à cette idée, Machiavel affirme :

« Telle est la marche de la fortune : quand elle veut conduire un grand projet à bien, elle choisit un homme d'un esprit et d'un virtù telle qu'elle lui permette de reconnaître l'occasion ainsi offerte. De même lorsqu'elle prépare le bouleversement d'un empire, elle place à sa tête des hommes capables d'en hâter la chute. Existe-t-il quelqu'un d'assez fort pour l'arrêter, elle le fait massacrer ou lui ôte tous les moyens de rien opérer d'utile. »²³

Ce texte nous éclaire toujours sur l'idée de l'ambivalence de la fortune. C'est une épée à double tranchant. Tantôt, elle construit, tantôt elle détruit. Seul un esprit doué de « *virtù* » arrive à saisir les occasions offertes par la « *fortuna* ». C'est dans et à travers les occasions de la fortune que le prince réalise les grands projets de son pouvoir. En

²² Nicolas Machiavel, *Le Prince*, Chap XXVI, pp. 121.

²³ Nicolas Machiavel, *Les discours*, chap. ; P. 597.

tant que réalité politique qui s'exerce dans une société, permet d'administrer la société. Il exige absolument un dirigeant courageux et énergétique.

C'est dans et par l'énergie du prince, conjuguée avec son ambition, que le pouvoir résiste à la « fortune ». Un prince lâche est la proie inévitable de la fortune là où apparaît la qualité virtuose des princes pour maintenir leurs Etats. Voilà pourquoi le secrétaire florentin ajoute que

« C'est là où défaille la virtù des hommes que la fortune porte ses coups les plus efficaces. Et comme elle est changeante, Etats et républiques changent souvent et toujours changeront, jusqu'au jour où se dressera un homme assez fervent de l'antiquité pour régler ses caprices et l'empêcher de nous administrer à chaque nouveau soleil une épreuve de toute puissance. »²⁴

En évoquant le changement éternel des gouvernements, l'auteur du Prince souligne que la « fortune » est le principe vivant de la décadence, de la corruption des Etats. Elle introduit sans cesse l'instabilité du pouvoir. C'est dans cet aspect changeant de la « fortune » que certains dirigeants sont pris au piège ou se trompent. La maîtrise de la « *fortuna* » est indispensable à celui qui veut gouverner. Car un dirigeant qui ignore l'enjeu de la fortune risque d'être brûlé comme le frère Jérôme Savonarole²⁵. En ce sens :

« La bonne fortune particulièrement qui surgit de différents événements, c'est chaque individu qui se l'approprie et l'attache la suite, en s'engageant dans une grande entreprise avec un plan profond et ample. »²⁶

Finalement, il est impossible de fonder un empire sans déjouer les obstacles qui peuvent défavoriser le projet. Il faut, pour cela, concevoir avec prudence un plan d'exécution. C'est ici que se trouve l'enjeu de l'habileté du prince, sinon l'homme d'Etat reste dans l'incapacité de fonder, sur la « *fortuna* », une politique rationnelle, sûre. Car elle introduit de façon récurrente une imprévisibilité. En politique, elle représente ce que nous pouvons appeler des « accidents » qui peuvent affecter ou solidifier le pouvoir du prince. D'où la nécessité de la « *virtù* » pour la rationaliser.

Il est évident que la « *fortuna* » ne peut assurer le pouvoir du prince sans l'apport de la « *virtù* ». Toutefois, la « *fortuna* » n'est rien d'autre que l'impossibilité même d'être sûr du résultat escompté. C'est pourquoi la force apparaît comme une disposition indispensable pour l'organisation de l'Etat et du pouvoir du Prince.

²⁴ Nicolas Machiavel, Les discours, p. 601.

²⁵ Ce dernier est un moine dominicain qui s'est installé en Italie comme prédicateur. Il fût brûlé par Alexandre VI, car il a manqué de la « *virtù* »

²⁶ P. Dupeue, Machiavel et Le Prince, Les Intégrales de philosophie, Paris : Nathan, p. 26.

II.2.2. La force comme nécessité politique

Se nourrissant de la sagesse antique, Machiavel découvre, dans La République I de Platon, l'argument de Thrasymaque selon lequel la force prime toujours sur le droit et qu'elle est l'origine de tout pouvoir. Certes, Machiavel souscrit pleinement à cette position et l'enrichit. Pour lui, la force est effectivement à l'origine de toute institution politique. En d'autres termes, l'acte de fondation du pouvoir qui est en réalité la force, précède à ses yeux la loi. Mais, dans la thématique machiavélienne de la force, on assiste à une dégénération, à une transformation de la force en loi. Cette transformation est nécessaire quand le prince veut mieux maintenir humainement son pouvoir. Car, pour Machiavel, la force est la manière propre du prince pour combattre les désirs et les tendances naturelles de ses sujets²⁷

Toutefois, le fait demeure qu'à l'origine de l'existence sociale, seule la force assure le pouvoir de l'individu²⁸. Il est de Machiavel à constater que

« Tous les prophètes bien armés furent vainqueurs et les désarmés furent de conflits. Car (...) la nature des peuples est changeante, et il est aisé de persuader d'une chose, mais difficile de les garder en cette persuasion. Aussi, faut-il y donner si bon ordre que lorsqu'ils ne croient plus, on leur puisse faire croire par la force. »²⁹

Il y a lieu de souligner que même la foi religieuse a besoin de la force d'âme pour triompher. C'est la force puissante qui justifie la puissance de l'Etat. Elle est au centre de l'efficacité des actions entreprises pour réussir. La force permet de faire croire aux mécréants les valeurs de la nation et vaincre les adversaires du pouvoir. Ainsi, l'utilité de la force n'est-elle pas seulement connue par l'expérience historique, mais elle tient aussi à cette évidence irréfutable selon laquelle :

« de l'homme armé à un homme qui ne l'est point, il n'y a nulle comparaison ; et la raison ne veut pas qu'un homme bien armé obéisse volontiers à celui qui est désarmé, ni qu'un homme désarmé puisse être en sûreté entre les serviteurs armés. »³⁰

S'il s'agit d'instaurer une obéissance, il est raisonnable que sera soumis celui qui est désarmé et puissant et efficace, celui qui est armé. Le pouvoir est issu des forces opposées de la société. Et pour équilibrer ces forces opposées du domaine social, il faut absolument une force raisonnable, obligeant les hommes à obéir au pouvoir souverain. Voilà pourquoi, aux yeux de Machiavel, le pouvoir est raisonnable quand il est fondé sur un rapport des forces quantitativement déterminées.

²⁷ Machiavel, Le Prince, Chap. VII, p. 64.

²⁸ J.J. Rousseau, l'affirme dans le Discours sur l'origine de l'Inégalité parmi les hommes, Editions Garnier Flammarion, Paris, 1973.

²⁹ Nicolas Machiavel, Le Prince, p. 305.

³⁰ Ibid., p. 333.

Le secrétaire florentin conçoit alors la force, non seulement comme la genèse du pouvoir, mais aussi comme l'*arché* de toute forme de domination. C'est en ce sens d'ailleurs que L'art de la guerre³¹ constitue la plus belle leçon de la technique de conquête du pouvoir par la force. Dans cet ouvrage la dualité entre deux sujets fonde la nécessité de vaincre. Machiavel encourage le prince à apprendre et à ne s'occuper que de la guerre en comptant certainement de ses propres forces. De là, l'emploi de la force est le corrélat d'une stratégie et d'une tactique praxéologique³² ayant pour règle son ordonnancement propre. Dans cette perspective, l'action du prince doit être bien calculée. En rapport à cette thèse, Thomas Hobbes dit :

*« Combien il est rationnel de toujours calculer ses actes en vue de leurs conséquences, par exemple de s'abstenir d'être cruel ou de tuer sans nécessité si l'on veut faire respecter son autorité. »*³³

La sagesse, implicitement évoquée dans ce texte, est la loi de l'honneur et de la gloire. Le souverain doit s'en tenir au strict calcul utilitaire de la force et de la violence qui est déjà la position de Machiavel. Mais, ici, les choses sont poussées à l'extrême. Le souverain n'a d'autre règle que de calculer le mécanisme de l'usage de ses forces et de sa raison tout comme l'individu, vivant à l'état de nature, assure la sûreté de son être. Il ne doit avoir d'autre recours ni d'autre tribunal que celui de sa conscience de l'exister. De là, il détermine et impose la conduite d'un pouvoir plus équilibré et plus rationnel. C'est un calcul rationnel où l'emploi de la force a sa source dans la raison d'Etat. Dans cette vision, une force rationnelle³⁴ employée est vaincue à l'avance par une force, certes, moindre, mais intelligemment calculée pour être mieux réalisée.

L'ambition du prince se limitera ainsi à étudier et à élaborer systématiquement les procédés et les sous-prétextes visant la destruction des forces adverses. C'est dans et par la manipulation calculée de la force que le dirigeant arrive à anéantir ses adversaires. Ces adversaires sont les ennemis potentiels du pouvoir. Ils s'opposent à l'ambition du prince : au cas où l'Etat est faible, les ennemis peuvent renverser le pouvoir souverain, le vaincre facilement.

³¹ Dans cet ouvrage, la doctrine de la guerre de Machiavel semble tenir à l'idée suivante : si l'homme n'est pas le maître de la guerre, il lui revient en revanche d'essayer de substituer à un mauvais usage de ses armes – toujours possible et en fait bien trop fréquent – un bon usage ou du moins, un usage raisonnable de celle-ci cf. Robert DERATHE, La guerre et ses théories, p. 15.

³² La praxéologie est une science de l'action dont la connaissance des lois conduit à des conclusions opératoires

³³ Thomas Hobbes, Elements of law, p.19.

³⁴ Chez Machiavel, cette force irrationnelle traduit la « *fortuna* » notion centrale constituant la force du hasard ou l'usage de la richesse. La « *fortuna* », loin d'être un déterminisme historique, apparaît ainsi plutôt comme une notion sans contenu épistémologique univoque : elle rend compte de tout ce qui relève de l'imprévisible, comportant une détermination empirique [pour cela, voir l'avant-dernier chapitre du Prince, XXV]

Vaincre, c'est soumettre. A ce principe raisonnable la relation de puissance est immédiatement livrée à la violence et à la force, fondatrice de la domination. Il y a lieu de savoir que pour Machiavel, même si la violence et la force restent moralement condamnables, elles sont néanmoins, mais essentiellement positives : logiques et raisonnables, elles sont porteuses de l'efficacité du pouvoir, permettant le maintien de la stabilité sociale.

Dans la terminologie de Machiavel, la force ne doit certainement pas rester à son état brut. Mais elle se dégénère en lois, normes qui régissent le comportement social. De là, nous concevons l'usage intelligent de la force, pouvant se déguiser en loi³⁵. En effet, Machiavel soutient l'idée que les lois sans forces ne valent rien. Voilà pourquoi le prince réalise l'idée que

« Il y a deux manières de combattre, l'une par les lois, l'autre par la force : la première sorte est propre aux hommes, la seconde propre aux bêtes ; mais comme la première bien souvent ne suffit pas, il faut recourir à la seconde. C'est pourquoi il est nécessaire au prince de savoir bien pratiquer la bête et l'homme. Cette règle fut enseignée aux princes en paroles voilées par les anciens auteurs qui écrivent comme Achille et plusieurs autres de ces grands seigneurs du temps passé furent donnés à élever au Centaure Chiron pour les instruire sous sa discipline. Ce qui ne signifie autre chose, d'avoir ainsi pour gouverner un demi-bête et demi-homme, sinon pour qu'il faut qu'un prince sache user de l'une sans l'autre n'est pas durable. »³⁶

Pour bien maintenir son autorité, le prince doit être à la fois « *mezzobesta* » et « *mezzo uomo* ». Ce message métaphorique, nous montre que « *la force est bête* » et « *la loi est homme* ». L'usage de l'une sans l'autre, est une absurdité sans commune mesure : si la force fonde le pouvoir, la loi le conserve. Cela explique l'idée que la force prime sur la loi. Même des lois absurdes et insensées ont une efficacité dès qu'elles sont appuyées par la force. Ceci, pour dire que les lois sont aussitôt violées si elles ne sont pas protégées par la force.

Pour le secrétaire florentin, le pouvoir repose à la fois sur la force et la loi. Voilà pourquoi, pour être efficace, la force ne doit pas demeurer en elle-même comme détermination interne de la conscience, mais elle doit au contraire s'extérioriser pour régulariser les intérêts opposés du champ social. En ce sens, Sami Naïr affirme que

« sa fonction essentielle est d'assigner un espace propre et déterminé à l'exercice de ces conflits. Pour ce faire, il doit se nier comme force-non pas se détruire, mais se nier comme moment immédiat de la force - et s'insérer comme médiation organisatrice du tissu social conflictuel. »³⁷

³⁵. L'étude des lois fera l'objet de la partie suivante. Mais, comme la force et la loi sont intimement liées, il importe d'en parler un peu.

³⁶ Nicolas Machiavel, *Le Prince*, p. 341.

³⁷ Samir Naïr, *Machiavel et Marx*, p. 37.

C'est dans ce processus de transformation que le centre du pouvoir doit émigrer du point de la force vers celui de la loi. Par la loi, le pouvoir se fait organiser et accepter. Alors que la force violente, aveugle et permanente rend le pouvoir barbare (Le Prince, Chapitre XXVI), en l'isolant des gouvernés. C'est la raison pour laquelle, dans Les Discours, Machiavel conseille au prince d'user de la force comme son dernier recours pour ne pas anticiper sa perte :

« Je suis loin de penser qu'il ne faille jamais employer la force et les armes ; mais il faut n'y avoir recours qu'à la dernière extrémité et à défaut d'autres moyens »³⁸

La force détient dès lors le dernier mot en politique. Le prince ne doit pas faire usage de la force sans nécessité. Ce qui explique que la force doit intervenir en politique quand seulement il n'y a d'autres alternatives. Et pour l'économiser, le prince doit faire usage de la ruse. Cette ruse est une pratique qui consiste à dissimuler la violence du dirigeant. Elle lui permet d'exercer son pouvoir en surmontant les problèmes politiques, survenant au moment où le prince veut conserver son pouvoir. La conservation du pouvoir nécessite une transposition savante de la force en lois.

Ainsi, n'y a-t-il donc pas de grandes forces spirituelles qui se partagent le monde ni d'idéaux capables de mouvoir réellement les hommes. Seul un prince habile qui sait, en bon stratège, distinguer et manier les forces, a le mérite de réussir en politique. L'échec du moine dominicain, Jérôme Savonarole atteste³⁹ aux yeux de Machiavel, une faiblesse, sinon une menace politique. Savonarole était incapable d'utiliser les ressorts de la religion pour prendre et conserver le pouvoir. Il n'a pas recommandé plus l'usage de la force, alors même que cela a été nécessaire. Cela lui d'ailleurs a coûté la vie.

C'est dans et par l'usage de la force que Machiavel conçoit son réalisme politique, défini comme une capacité d'observation lucide des faits controversés. Ce comportement scandalise la plupart de ses contemporains. Ce scandale apparaît au moment où Machiavel refuse de référer les règles de la politique à une morale naturelle ou à un ordre religieux et transcendantal. La religion n'est pour lui qu'un moyen pour bien gouverner. Il conseille qu'il faut examiner la vérité effective des choses, régler les choses telles qu'elles sont, mais non telles qu'elles devraient être⁴⁰.

Cette analyse nous a enfin permis de saisir le fondement de la pensée politique de Machiavel, laquelle cherche à nous faire connaître l'efficacité des procédures

³⁸ Nicolas Machiavel, Les Discours II, p. 574.

³⁹ Jérôme Savonarole fût brûlé à Florence le 23 mai 1498.

⁴⁰ « Verita effettuale della cosa » : cette expression figure au début du chapitre XV ; elle traduit, sous forme plus ou moins condensée, toute l'inspiration réaliste et anti-utopiste de Machiavel qui vise l'absurdité de la tradition issue de la République conçue par Platon.

d'organisation politique où la morale est conçue comme une donnée politique de seconde main. Elle n'est qu'un moyen et non le centre de l'activisme politique. Le prince doit tout simplement apparaître moral, tout en étant doué de « *virtù* ». La « *virtù* » permet au prince de jouer son vrai rôle face à son Etat : rôle de législateur, de fondateur et d'organisateur.

Le chef d'Etat, doit alors savoir bien apprécier ou manier les concepts fondamentaux du pouvoir tels que la « *fortuna* », la « *virtù* » et la force. Malgré cela, le problème politique est loin d'être résolu puisque le pouvoir ressort du bon usage des forces opposées que le prince doit savoir manipuler.

DEUXIEME PARTIE
DE LA CONQUETE A LA CONSERVATION DU POUVOIR

CHAPITRE I : L'ART DE CONQUERIR LE POUVOIR

La conquête est une action qui consiste à accaparer le pouvoir par la force ou par la loi. Elle permet de vaincre quelqu'un en gagnant sa sympathie et son amour. En matière politique, conquérir signifie prendre le pouvoir par les armes. Un prince conquérant fait des conquêtes militaires. De ce fait, Etat conquis est acquis par une conquête militaire. Un pouvoir conquis peut-être gagné par l'amour du peuple ou par l'aide des grands, c'est-à-dire les riches de la société. Mais Machiavel souligne qu'un pouvoir conquis avec l'aide des grands présente beaucoup de difficultés pour se maintenir. Cette difficulté apparaît au moment où le prince se trouve entouré d'hommes riches, puissants, qui sont presque ses égaux, ceux là même qu'il ne peut pas manipuler à son gré. Par contre, un prince qui a conquis le pouvoir par le biais de ses concitoyens n'a pas besoin d'aucune pression pour exercer son pouvoir. Par conséquent, quiconque veut conquérir le pouvoir doit calculer les désirs de son peuple. Pour cela, il lui faut la prudence, une attitude qui sert à bien surmonter les obstacles du pouvoir. Dans cette perspective, il est nécessaire au prince de se référer à l'expérience historique des principes politiques.

II.1.1. Du référentiel historique des principes politiques

Dans son dictionnaire de philosophie, l'histoire est définie par Didier Julia comme : « *La connaissance de l'origine et de l'évolution de l'humanité en particulier des nations.* »⁴¹ De ce fait, la connaissance du passé est indispensable à celui qui veut s'investir sur les affaires de l'Etat. L'histoire demeure une référence essentielle et irremplaçable à toute organisation politique. Elle fournit l'expérience du passé sous forme de guide à tout dirigeant. C'est en ce sens que Machiavel recommande au prince de se bien cultiver par l'histoire : cette dernière comporte une sagesse infinie :

*« Quant à l'exercice de l'esprit, le prince doit lire les historiens, y considérer les actions des hommes illustres, examiner leurs victoires et celles de leurs défaites, et étudier ainsi ce qu'il doit faire surtout ce qu'on fait plusieurs grands hommes qui, prenant pour modèle quelques anciens héros bien célèbres, avaient sans cesse sous leurs yeux ses actions et toute sa conduite, et les prenaient pour règles. C'est ainsi qu'on dit qu'Alexandre Le Grand imitait Achille, que César imitait Alexandre, et que Scipion prenait Cyrus pour modèle. »*⁴²

⁴¹ Didier Julia, : *Dictionnaire de philosophie*, Paris : Editions : Larousse, p. 114.

⁴² Nicolas Machiavel, *Le Prince*, Chap. XIV, p. 86.

Compte tenu de ce passage, le prince doit s'intéresser à l'histoire dans la mesure où l'histoire nous procure l'expérience des problèmes relatifs au pouvoir. Cette connaissance du passé permettra au dirigeant de bien cerner les remèdes qu'il faut apporter à de tels problèmes. Cela signifie que le prince doit combiner sa prudence avec celle appliquée par les hommes du passé pour maintenir le pouvoir. Il doit chercher à savoir pour quelle raison ou par quels moyens un héros de l'histoire a pu réaliser son entreprise. Sachant ces moyens, le prince nouveau peut les imiter, par sa propre manière, pour résoudre ses problèmes. Par contre, le prince doit analyser attentivement pourquoi les autres princes ont échoué, afin qu'il ne soit plus victime de ce mécanisme de déchéance. Voilà ce que doit faire le prince sage selon Machiavel. Ainsi, l'histoire nous fait-elle découvrir un champ d'analyse rationnelle de la formation, de la transformation où s'incarne la crise des gouvernements. S'il en est ainsi, elle s'avère comme un référentiel des principes politiques, offrant au dirigeant toutes les rigueurs qu'il doit éprouver pour maintenir son autorité politique.

Quand elle considère l'histoire comme référentiel de la « réalité effective des choses », nous apprend la valeur des structures stables dans le champ de la variation limite : la théorie de bon fonctionnement de l'Etat du Discours manifeste la distance qui sépare l'Etat malade ordonné par le prince du modèle du fonctionnement saint d'une République romaine où toute mutation est exclue. De ce fait, la théorie de la palingénésie sociale ou *anacyclosis* se définit comme une renaissance, une régénération. Elle décrit « *un rythme de révolutions qui serait la structure de l'histoire pour tous les peuples et qui les conduirait à une fin générale et providentielle de l'humanité, ou celle de l'évolution cyclique des civilisations.* »⁴³.

De ce fait, la palingénésie nous enseigne que le pouvoir est en perpétuelle évolution. Cela rejoint l'idée de Machiavel selon laquelle aucune République n'est éternelle. La réalité politique traduit, dans ce cas, celle de la force ou, du moins, l'affrontement des forces incarnées par la guerre. Celle-ci ne serait pas tout « la continuation » de la politique par d'autres moyens que la réalité même de la structure du champ politique. Ici, la tyrannie privilégie systématiquement l'inégalité intra-sociale. Par conséquent, le pouvoir politique incarne le mécanisme de synthèse, de réduction du jeu d'oppositions d'intérêts. Mais il traduit aussi l'égalité relative où s'inscrit l'équilibre précaire des fait sociaux dominés par *l'anacyclosis* : la théorie des cycles de l'éternel

⁴³ Louis-Marie Morfaux, Vocabulaire de la philosophie et des sciences, Paris : Editions Armand Colin, p. 256.

retour du même cher à Nietzsche et à Héraclite⁴⁴ ne justifie pas pour autant le pessimisme social d'un Machiavel. Elle participe également d'une nécessité interne à la cohérence constituant son système de pensée, où la lutte entre la « *virtù* » reste accolée à l'univers événementiel que sous-tend la répartition du bien et du mal. C'est ici que Machiavel pose le rôle de l'homme dans l'histoire, question qu'il traite en consacrant un passage célèbre du Prince au début du chapitre XXV [§1 et 2]. Et l'on sait que Machiavel a vécu un temps troublé, un certain où l'imprévisible s'avère être la règle du jeu et/ou l'on compte sur la faveur de la fortune, sinon le décret de la providence.

Quoiqu'il en soit, une République finit toujours par se corrompre. De cette corruption perpétuelle des gouvernements, l'histoire nous en livre les causes. La connaissance des causes de la décadence des gouvernements permet au prince de calculer les éléments de variations possibles au sein de la société pour en dégager la valeur de ses actions : cette connaissance aide le prince à mieux comprendre les rapports entre l'Etat et les citoyens.

Ainsi, savoir par exemple jusqu'où, dans une République ou dans une monarchie, le pouvoir peut-il s'étendre. A ce propos, Machiavel souligne que porter atteinte à la propriété privée et à la famille des citoyens sont des limites absolues dans le champ des variations du pouvoir. Un dirigeant qui transgresse ces limites perd inéluctablement son pouvoir.

L'histoire est également une expérience rationnelle des hypothèses dans les structures sociales. Elle nous donne la possibilité de formaliser ces structures en des règles théoriques, lesquelles fixent les invariants sociales. Celles-ci constituent des contraintes régulatrices inhérentes à toutes les sociétés humaines, à savoir les normes d'actions à suivre.

L'histoire, en tant que référentiel des principes politiques, nous aide à dégager des cohérences rationnelles, des schèmes de situation. Cela nous permet de dire qu'il y a une logique du pouvoir. C'est dans et à travers l'expérience historique que le prince adopte son action politique. Par principe, cette action politique se réalise dans la bonne direction de l'intérêt du peuple par un jeu de règles consensuelles.

Machiavel, tout en analysant l'histoire, propose ses règles d'action politique propres. Son rationalisme politique s'avère ainsi immédiatement efficace au sens strictement mathématique, dans la mesure où les événements du passé permettent de

⁴⁴ Héraclite : Voir à l'intérieur de l'Un-Multiple, une transformation et une retransformation. C'est un choc de forces constituant une lutte décisive qui crée et détruit – Fragments 9, 10, 36, 38 et 92.

tirer des lois et des principes politiques. Ces principes peuvent servir de référence au prince dans une situation difficile. Ceci, pour dire que la connaissance des règles liées à un problème permet d'énoncer les solutions. C'est là où nous trouvons l'intérêt de l'histoire que le prince doit creuser intelligemment pour prendre des mesures efficaces en matière d'action politique.

Pour l'auteur du Prince, la nature humaine est foncièrement méchante⁴⁵. Et cette méchanceté demeure éternelle ou inhérente à l'espèce humaine. Cela veut dire que les passions et les désirs humains sont irrémédiables. Puisque l'homme est un être insatiable, étant animé par le désir de conquérir et de conserver sa grandeur, il ne change pas sous cet angle. Cela le pousse d'ailleurs à entrer en conflit avec ses concitoyens. Voilà pourquoi les désirs et les passions humaines deviennent nuisibles à tout pouvoir politique. Par cette vision, Machiavel reconnaît qu'aucune République romaine ne dure jamais. Et cela touche, non seulement la République, mais aussi toute autorité politique. C'est ainsi que le prince doit tirer de leçon des conduites sur ce comportement constant de l'homme désireux et passionné. En rapport à cette idée, Raymond Aron dit que :

*« La méthode de Machiavel se ramène à l'observation historique. Celle-ci est instructive parce que le train des choses et en particulier les passions humaines demeurent les mêmes à travers le temps : l'histoire dans son ensemble représente une nature qui s'offre à l'analyse comparative. »*⁴⁶

Confronter les événements présents à ceux du passé pour en dégager une loi d'action, dans le mouvement difficile du pouvoir, est l'hommage qu'un chef d'Etat rend aux grands esprits qui ont gouverné les hommes⁴⁷. D'un côté, le temps passe et, de l'autre, l'homme reste toujours méchant. C'est ce phénomène qui est instructif, car il permet de régulariser le comportement humain ; facilite d'emblée l'exercice du pouvoir princier, ce dernier ne saurait être efficace que si celui qui le détient ait une bonne connaissance de la nature humaine. Cette nature est dévoilée dans l'histoire comme étant une nature mauvaise. En ce sens, l'histoire est le cordon ombilical de la politique. Elle fournit de nombreuses leçons, avec ses multiples expériences. Voilà pourquoi Raymond Aron ajoute :

*« La condition nécessaire et suffisante pour que l'histoire soit maîtresse de la politique est que l'on puisse utiliser les leçons de l'histoire, c'est-à-dire que le présent ressemble assez au passé. »*⁴⁸

⁴⁵ Discours sur la Première Décade de tite-live, Livre I, chap. III, in Œuvres Complètes, pp. 388 – 389.

⁴⁶ Raymond Aron, Machiavel et les tyrannies modernes, p. 63.

⁴⁷ Alexandre Le Grand de Macédoine, Agamemnon, Cyrus, De Spatre , César Borgia.

⁴⁸ Ibid, p.63.

Tous les disciples de Machiavel tiennent la nature humaine pour être éternellement semblable à elle-même, incapable de s'améliorer. Cela veut dire que les désirs et les passions des hommes sont éternels. Dans cette perspective, on n'attend rien du futur qui n'ait déjà été vu dans le passé. A ce stade, tout au long de l'histoire, l'homme repose dans un irresolvable conflit. Ce conflit est évidemment celui des oppositions intra-sociales, lesquelles incarnent nécessairement des différends entre les membres du corps social. Le pouvoir a pour objectif d'équilibrer les différends. C'est dans cette perspective que l'auteur du Discours sur la première Décade de tite-live avance l'idée que

« C'est détromper, autant qu'il est en moi, les hommes de cette erreur, que j'ai cru devoir écrire sur tous les livres de tite-live que la méchanceté de temps ne nous a pas dérobés, tout ce qui, d'après la comparaison des événements anciens et modernes ma paraîtra nécessaire pour faciliter l'intelligence par là, ceux qui me liront pourront tirer l'utilité qu'on doit se proposer de la connaissance de l'histoire. »⁴⁹

Dénommé historien de Florence, Machiavel invite tout homme d'Etat à méditer sur les exemples merveilleux que nous présente l'histoire des royaumes et des Républiques anciens. Ces exemples mettent le prince en relation avec les prodiges de sagesse et de vertu opérés par des capitaines, des citoyens et des législateurs qui se sont sacrifiés pour leur patrie. Il a été affirmé que l'observation des faits historiques permet à Machiavel de fonder son réalisme politique. Une politique réaliste tient, certes compte des faits réels. Mais elle est aussi une politique qui fait usage d'une action rationnelle. Toute action politiquement rationnelle revêt un caractère scientifique. La scientificité d'une action est reconnue si cette action part des faits pour aboutir à des résultats probants. Cela signifie essentiellement qu'une action technique ou rationnelle ne porte jamais en elle-même des indications sur les fins qu'elle prétend y assigner. Elle n'est que moyen. L'efficacité politique est donc sciemment possible grâce à la connaissance de l'expérience vécue dans le passé. L'efficacité politique devient alors réelle, puisqu'elle incarne la seule valeur de l'action politiquement rationnelle au sens machiavélien. Cela fait que le réalisme politique de Machiavel inaugure ainsi l'être-pour-le-pouvoir contre tout devoir-être éthique. L'alternative est donc dévoilée selon l'histoire : la politique comme technique efficace de conquête du pouvoir s'oppose ainsi à l'éthique comme impuissance concrète pour l'exercice du pouvoir.

Comme l'histoire est soumise à une palingénésie cyclique, les variations qui affleurent en surface rendent possible la constitution des prototypes de comportements,

⁴⁹ Machiavel, Discours sur la première décade de tite-live, Avant-propos, p. 34.

lesquels fondent l'intelligibilité du pouvoir. L'histoire est d'ors et déjà comprise comme transformation progressive des êtres soumis à des institutions politiques. Dans ce cas, elle brise ou favorise la palingénésie tout en formalisant une règle d'action politique basée sur le conflit d'intérêts. Le réalisme politique de Machiavel établit ainsi des comportements invariables en e déployant sur une réalité historique toujours déjà pétrifiée. Pour le secrétaire florentin, le support de base de cette réalité historique est prévisible selon la double vérité suivante : l'être humain désire incessamment à acquérir le pouvoir et se passionne à le conserver une fois ce pouvoir acquis⁵⁰

Il est donc clair que, dans le champ du politique, le savoir historique est tout à la fois objectif et instrumental : objectif, dans la mesure où il restitue la vérité effective des événements. Il est aussi instrumental en tant qu'il est science de la domination politique par l'assujettissement des gouvernés. La connaissance historique nous permet de déterminer avec objectivité les conditions inhérentes à l'acte de fondation et de conservation du pouvoir. Et Machiavel est clair sur ce point⁵¹. Dans cette catégorie théorique, sa connaissance relevant de l'expérience italienne l'a ramené à exprimer les faits où domine un jeu de conflits des forces. Et si l'ordre du pouvoir glisse dans le domaine pratique, l'activité théorique du pouvoir porte, en conséquence, sur l'histoire en tant que son objet privilégié. Cela explique, sans doute, l'idée que Machiavel se pose toujours les mêmes questions à la totalité historique des humains. Il s'agit des questions qui se sont toujours déjà posées dans la particularité : question de savoir comment Romulus, Numa, Moïse, Alexandre Le Grand ont conquis et conservé le pouvoir. Et de là, se marque parfois, en creux et parfois en claire, comment un pouvoir ne se conquiert et ne se conserve pas. Autrement dit, comment Savonarole a perdu le pouvoir ?

Ces questions visent à dégager des règles de comportements politiques, lesquelles créent la possibilité du pouvoir. Le prince doit donc appliquer sa réflexion du présent à partir des es actions exemplaires du passé : connaissance des actions du passé pour mieux maîtriser le présent. L'histoire offre tout simplement au prince, une riche analyse sur la question du succès et de l'échec politiques. C'est au prince de

⁵⁰ L'histoire de la politique malgache montre cette vérité historique où les dirigeants qui se sont succédés sembleraient être ces passionnés du pouvoir, malgré leur impuissance à gérer le bien être public. Madagascar dispose des référentiels de potentialités économiques, alors que la population vit dans une paupérisation sans cesse croissante.

⁵¹ Discours, Livre I, Chap. X, p. 61 « Mais c'est qu'un prince trouverait à apprendre en lisant cette histoire, ce serait à bien gouverner ».

retenir cette leçon en sa faveur. En revanche, Machiavel en a conscience quand il déclare dans Les Discours « *qu'on ne connaît la vérité toute entière sur le passée* »⁵².

Pourtant, cela ne doit pas nous contraindre au silence. En fait, il est possible de fonder des réponses à la question du pouvoir (question sur sa conquête et sur sa conservation), en procédant d'une analogie. Ce penseur politique compare ainsi des actions des grands héros de l'histoire : Romulus, Numa, Moïse, Alexandre Le Grand ou César Borgia et Castruccio Castrani da Lucca. Par cette comparaison, il exprime une projection de ces actions dans un champ historique idéal où domine la règle du maximum de danger. De là, apparaît la possibilité d'inférer des conclusions théoriques propres à expliquer toute situation de lutte pour le pouvoir. Et de même, la défaite se comprend mieux à partir de données identiques. C'est en ce sens que le chapitre III du Prince expose les méfaits d'une série d'erreurs du roi Louis XII qui perdit la Lombardie :

*« Ainsi, Louis XII avait fait cinq fautes en Italie ; il y avait ruiné les faibles, il y avait augmenté la puissance d'un puissant, il y avait introduit un prince étranger très puissant, il n'était point venu y demeurer et n'y avait pas envoyé des colonies. »*⁵³

Cependant, tant qu'il vécut, ces cinq fautes auraient pu ne pas lui devenir funestes s'il n'en eut commis une sixième, celle de vouloir dépouiller les Vénitiens de leur Etat⁵⁴

Pour Machiavel, la vérité se donne à travers une série d'expériences vécues. Elle ne se projette pas en avant comme un modèle décollant du présent pour s'appliquer à des possibilités plus ou moins réalisables. Il ne s'agit point, non plus, d'une critique systématique des erreurs et des injustices de la société présente. C'est la raison pour laquelle, chez Machiavel, la politique joue sur le réel, c'est-à-dire sur des hommes produits de l'histoire et engagés dans la lutte complexe des intérêts et des passions. Dans cette vision, l'histoire est conçue comme le terrain d'expérience des anciens pour guider les hommes politiques contemporains.

Les conseils du secrétaire florentin peuvent donc donner d'excellents résultats pour peu que nous sachions les transposer. En politique, En politique, si nous ne voulons pas nous écraser, il faut nous référer au passé. Limitation n'est pas un vain retour au passé, mais c'est une acquisition nouvelle d'une expérience et d'une technique scientifique pour gouverner la cité. Elle nous permet de prendre soin de la perte du pouvoir, parce que l'histoire nous conduit à juger les résultats des actions passées. Et dans ce cadre épistémologique, il s'agit là, d'une méthode neuve impliquant l'idée d'une science à

⁵² Nicolas Machiavel, Les Discours, p.5.

⁵³ Nicolas Machiavel, Le Prince, Chapitre III, p.5.

⁵⁴ Idem

créer : la politique. Il faut ainsi se servir des moyens mis en usage par les anciens ou, n'en trouvant pas des règles d'usage, on imagine de nouveaux par l'analogie.

Il faut noter que Machiavel lui-même s'est référé à ce qui s'était passé en Italie et dans l'empire romain, avec l'esprit d'une politique épistémologique avant de rédiger ses ouvrages. Cela qui expliquera la possibilité à nos politiques contemporaines de créer de nouvelles situations politiques, s'ils préconisent la méthode scientifique.

Cette réalité politique s'explique clairement par la situation des gouvernements africains. En effet, depuis la décolonisation des pays africains, surtout dans les années soixante, ce sont les mêmes problèmes, les mêmes revendications des peuples qui conduisent le continent à sa perte. Les coups d'Etat et les guerres civiles font toujours la nouveauté de la politique africaine.

Nous pensons ainsi que la leçon de Machiavel est enrichissante. La médiation sur l'histoire débouche sur une science positive. C'est-à-dire que l'histoire nous permet de dégager des lois scientifiques dans le comportement humain. Cela dit, combien la référence au passé est utile à la bonne marche de la politique de l'Etat. C'est en respectant les valeurs ultimes des ancêtres, en tenant compte de l'histoire du pays qu'il gouverne, qu'un prince peut rendre ses citoyens à la fois libres et vertueux. Etant donné la manifestation de la vie publique, la logique de la liberté est de coordonner les actions individuelles et indépendantes, lesquelles sont spontanément au service de certaines tâches. Par là l'expérience du passé doit rappeler au prince que, dans la cité, les citoyens méritent une certaine liberté, une certaine indépendance. Car c'est en reconnaissant cette liberté que l'anéantissement d'un citoyen et de son indépendance doit être un motif nécessaire pour le bien public.

Au terme de cette réflexion sur l'histoire comme référentiel des principes politiques, nous pouvons avancer l'idée que, dans l'optique machiavélienne, il semble qu'il n'y a pas d'histoire dans la sphère sociale. Celle-ci ne peut se concevoir que dans l'état politique. Les hommes sont toujours ce qu'ils sont dans la société ; tandis que les pouvoirs, eux, changent. Il n'y a d'histoire que politique. La sphère sociale est soumise à l'invariance, variation politique et invariance de l'être socio-naturel, telles sont donc les catégories de base de « *wetanschaung* » machiavélienne. Or, dans l'état socio-culturel, l'homme est méchant, avide foncièrement mauvais. De cette manière, il faut que le prince soit vigilant, c'est en ce sens que va apparaître, en politique, Le Prince de la ruse.

II.1.2. La ruse : outil de conquête et de la conservation du pouvoir

Généralement, la ruse se définit comme un procédé habile et déloyal dont le prince se sert pour atteindre ses fins politiques. En d'autres termes, elle est un processus employé par le prince pour neutraliser son adversaire. C'est l'habileté d'un dirigeant à agir d'une manière trompeuse ou déloyale. De cette façon, un prince, qui s'évertue à user de la ruse manque d'honnêteté : il trahit la confiance de son peuple. Par là même, il fait preuve de la mauvaise foi et de la perfidie pour s'assurer le maintien ou la conquête de son pouvoir. La pratique de la ruse permet au prince d'être expert en tromperie pour la conservation de son pouvoir. Dans La Guerre et ses théories, la ruse est conçue comme suit :

« La ruse, celle qui consiste notamment à rompre la foi jurée et les traités conclus, devient inutile lorsqu'on est assez fort pour ne plus avoir à mentir. Si les Républiques, en effet, pratiquent, elles aussi, la ruse, ce n'est que jusqu'à ce qu'elles soient devenues assez puissantes pour n'avoir besoin de recourir qu'à la force. »⁵⁵

C'est ainsi que la pratique de la ruse demeure essentielle pour le prince, parce qu'elle lui permet d'accroître sa puissance en opérant un choix lucide sur les pactes conclus. Etre fidèle aux traités qui assureront la grandeur et la stabilité de l'Etat doit être la priorité du prince. Par contre, ce dernier doit, sans scrupule, rompre avec des pactes qui rabaissent son pouvoir. C'est en ce sens que la ruse est une démarche en finesse, permettant au chef d'Etat de se faire des avantages face à ses ennemis. Ainsi, l'emploi de la ruse n'apparaît-il pas comme une simple et médiocre tromperie. Mais c'est aussi une prudence politique : elle permet de déjouer les menaces qui déstabilisent le pouvoir. C'est en s'attachant à la ruse qu'un prince parvient à élaborer ses grandes œuvres. Elle facilite l'instauration d'un Etat sûr et tranquille. A la question de savoir si un prince doit être rusé ou fidèle, Machiavel répond résolument qu'il a intérêt à se faire ami de la ruse. Voilà ces mots du chapitre XVIII du Prince qui méritent mieux d'être connu :

« Chacun comprend combien il est louable pour un prince d'être fidèle à sa parole et d'agir toujours franchement et sans artifice. De notre temps, néanmoins nous avons vu des grandes choses exécutées par des princes qui faisaient peu de cas de cette fidélité et qui savaient en imposer aux hommes par la ruse. Nous avons vu ces princes l'emporter enfin, sur ceux qui prenaient la loyauté pour base de toute leur conduite. »⁵⁶

Il est évident qu'un prince doit demeurer fidèle à ses principes pour donner confiance et assurance à son peuple. Toujours est-il que cette fidélité ne doit pas porter

⁵⁵ Robert Dérathé (Dir), La guerre et ses théories, PUF, Paris, 1970, p. 13.

⁵⁶ Nicolas Machiavel, Le Prince, p. 94.

atteinte à son pouvoir. La loyauté du prince dépend des circonstances : il ne doit pas apparaître déloyal devant son peuple. La ruse est, de ce point de vue, un outil qui déguise les actions déloyales du prince, donnant lieu aux moyens nécessaires atteindre le but fixé par le dirigeant. Dans cette perspective, nous pouvons déduire l'idée que la pensée politique du secrétaire florentin reflète le cynisme dont la formule est tenue par bon nombre d'observateurs politiques : « *la fin justifie les moyens.* »⁵⁷

Cette assertion semble résumer clairement la pensée politique de Machiavel. Elle nous enseigne qu'en politique, le dirigeant doit mobiliser et utiliser toutes les techniques possibles pour arriver à sa fin. Mais n'oublions pas que pour Machiavel, avoir un Etat certain, signifie assurer la paix et la sécurité publiques. C'est de cette manière que la ruse prend l'allure d'un art qui consiste à conserver le pouvoir politique le plus longtemps possible.

Dans la pratique politique, la ruse a deux fonctions essentielles: premièrement, elle sert à bien manipuler la stratégie utilisée par le prince dans ses forces et le sang-froid de ses sujets et dans la poursuite d'un objectif quelconque de son pouvoir. Et, deuxièmement, elle se veut être une arme habile et civilisée pour que le prince se fasse obéir. A ce niveau, le rôle que joue la ruse dans la réalité politique se trouve chez César Borgia :

*« Après que le Duc eut occupé la Romagne, il trouva qu'elle était commandée par des petits seigneurs, sans grand pouvoir, lesquels avaient plutôt dépouillé que gouverné leurs sujets, et à eux donné l'occasion de se désunir, non s'unir, si bien que le pays était plein de larcins de brigandages de toutes sortes, d'autres méchancetés : il pensa être nécessaire pour le réduire en paix et lui donner un bon gouvernement. (...) Et, comme il connaissait bien que les rigueurs passées lui avaient engendré quelques inimitiés, pour en purger les esprits de ces peuples et les tenir tout à fait en son amitié, il voulut montrer que, s'il y avait eu quelque cruauté, elle n'était pas venue de sa part, mais de la mauvaise nature du ministre. Prenant là-dessus l'occasion au poil, il le fit un beau matin, à Cesena, mettre en deux morceaux, au milieu de la place, avec un billot de bois et un couteau sanglant près de lui. La férocité de ce spectacle fit tout le peuple demeure en même temps satisfait et stupide. »*⁵⁸

Ce passage montre bien comment Remy d'Orgue, Ministre de César Borgia, a été fidèle à l'usage de la violence et de la force qu'on lui avait recommandées. Le Ministre avait réalisé avec succès la mission que le Duc César Borgia lui avait confiée⁵⁹. Effectivement, l'ordre et la paix s'imposaient dans la région de Romagne qui

⁵⁷ Gérard Durozoi, in Dictionnaire de philosophie, Paris : Editions Nathan, p. 209.

⁵⁸ Nicolas Machiavel, Le Prince, Chapitre VII, pp. 309 – 310.

⁵⁹ Ainsi, désigné par le Duc César Borgia, Remy d'Orgue a pu imposer l'ordre social à Romagne, mais il représente une mauvaise image au gouvernement. César Borgia a décrété l'ordre d'éliminer son propre Ministre. Ce qui fait que Remy d'Orgue, peut être interprété à la fois comme un héros et la victime de l'entreprise du fils du pape Alexandre VI : il est héros, dans la mesure où il a pu instaurer avec rigueurs la sécurité ; l'ordre et la paix qui étaient menacés dans la province. Il en est victime aussi, parce qu'il était l'objet de sacrifice de César Borgia en échange de sa popularité. Remy d'Orgue fut exécuté et incinéré sur un bûcher. Cette exécution a été transparente car elle a eu lieu aux yeux de tout le peuple de Romagne.

a été menacée par les malfaiteurs. Cette région était livrée aux brigandages et aux criminalités de tous genres.

Devant la férocité du spectacle, chaque citoyen se sentit satisfait dans la mesure où l'homme qu'ils haïssaient le plus et qui est considéré comme leur ennemi potentiel était exécuté. Dans cette réalité politique, les citoyens de Romagne étaient calmes, satisfaits, ne craignant plus l'autorité du Duc des Valentinois. Ce dernier demeure aux yeux de Machiavel, le modèle de la réussite et du succès politique.

Dans cette ruse par excellence, ce n'est pas le sadisme ou la trahison, que César Borgia a infligé à son Ministre, mais c'est la stratégie, le talent et les moyens mis en œuvres par le duc pour racheter son autorité. On constate alors qu'il a renforcé son pouvoir et protégé sa vie en faisant tuer Remy d'Orgue. C'est pourquoi nous pouvons avancer l'idée que la ruse ne réside pas nécessairement dans l'assassinat ordinaire d'un ami. Mais elle sert aussi à atteindre un objectif politique bien déterminé, à savoir la conservation du pouvoir politique. La ruse apparaît ici pour le prince comme un art permettant de gouverner son pays avec prudence et avec durabilité. Il s'ensuit d'ailleurs que, dans le chapitre XVIII du Prince, Machiavel mentionne la manière propre de combattre les bêtes. C'est là où il souligne que le renard est supérieur au lion puisque la ruse appelle sans cesse la force :

« Le prince, devant donc agir en bête, tâchera d'être tout à la fois renard et lion ; car s'il n'est que lion, il n'apercevra point centre les loups ; et il a également besoin d'être renard pour connaître les pièges ; et le lion pour épouvanter les loups. Ceux qui s'en tiennent tout simplement à être lion sont très malhabiles »⁶⁰

Il faut ici comprendre le lion au sens où la force permet de régler d'une manière brutale les affaires de l'Etat. Tandis que le renard symbolise une intelligence, une lucidité par laquelle il est facile de discerner les dangers et les pièges dans l'exercice du pouvoir. Machiavel pense ainsi que l'emploi de la ruse économise la force violente du prince. Ce dernier doit toutefois comprendre que cette ruse n'est pas le substitut de la force.

Quoique la ruse reste, aux yeux de Machiavel, une pathologie politique, son usage est inséparable de l'action du gouvernement. Pour certains penseurs, la ruse est détestable et c'est pourquoi ils se permettent de dénoncer Machiavel. Et selon Maurice Merleau-Ponty,

« Il y a une manière de désavouer Machiavel qui est machiavélique, c'est la pieuse ruse de ceux qui dirigent leurs yeux et les nôtres vers le ciel des principes pour les détourner de ce qu'ils font. »⁶¹

⁶⁰ Nicolas Machiavel, *Le Prince*, Chap. XVIII, p.95.

⁶¹ Maurice Merleau Ponty, *Signes*, pp. 182 – 183.

Machiavel nous avait déjà prévenu sur le méfait de la ruse dans un passage significatif du Discours où il écrit : « Quoique la ruse soit très honorable à la guerre ; on loue le général qui lui doit la victoire comme celui qui l'a remportée de vive force. »⁶²

Dans ce passage, la ruse intervient aussi dans la stratégie de la guerre, où l'habileté du commandant conduit facilement à vaincre ses adversaires. Elle vise fondamentalement la victoire politique. Il revient aux dirigeants de bien l'appliquer. L'application de la ruse doit ainsi être bénéfique à tous les membres de la société.

Le projet du prince est de faire prévaloir la raison d'Etat par tous les moyens, dont la ruse permet de fortifier son pouvoir. Pour cela, ce prince doit savoir gérer son génie propre pour tromper son peuple. Depuis l'antiquité, la tromperie fait partie de la technique de gouverner les hommes. Elle s'oppose en cela à toute action de destruction. En maîtrisant l'art de la tromperie, le prince parvient à honorer au bon moment, ses promesses et ses engagements sans se faire du tort. Il s'agit d'un fondement idéologique d'un homme politique. Pour Raymond Aron, « *L'homo-politicus, pourrait-on dire, ce n'est ni un ouvrier, ni un sage, c'est un bavard : il vit de l'idéologie.* »⁶³

D'une manière générale, l'idéologie se définit comme système d'idées, de sentiments et d'attitudes propres à un groupe déterminé. Elle constitue sa conception du monde, de l'humanité, de l'histoire, de la morale, de la politique, de l'économie, de la philosophie. C'est pourquoi l'homme politique est animé par l'ambition d'imposer aux autres son idéologie. Cette conception du monde est propagée par les discours et les meetings politiques. C'est dans ces meetings que les politiciens exposent leurs projets, leurs idéaux politiques. C'est dans cet exposé que nous comprenons l'idéologie d'un dirigeant.

Selon Machiavel, les hommes sont attachés aux besoins du moment, à tel point que celui qui veut tromper trouve toujours quelqu'un qui se laisse tromper. D'ailleurs, celui qui sait tromper préserve mieux la stabilité de son Etat. Il faut ainsi noter qu'il n'y a jamais d'homme qui affirme une chose avec plus d'assurance, qui appuie sa parole sur plus de serments et qui le tient avec moins de scrupule. Dans cette situation l'homme est incapable de tenir sa parole, la ruse s'avère être le moyen le plus adapté à la réalité politique. C'est par cette dimension de la ruse que les rapports entre les rivaux politiques peuvent se comprendre. Par conséquent, la pensée politique de Machiavel

⁶² Nicolas Machiavel, Discours sur la première Décade de tite-live, Livre III, Chapitre XL, p. 706.

⁶³ Raymond Aron, Machiavel et les tyrannies modernes, p. 195.

demeure éternelle, en ce sens que le concept de « ruse » trouve son application dans l'action politique contemporaine⁶⁴.

D'une manière brève, nous pouvons comprendre la ruse comme un art dont le prince a besoin pour mieux gérer sa carrière politique. C'est donc une stratégie gigantesque rendue efficace pour conquérir et conserver le pouvoir politique. La ruse permet de gagner la confiance du peuple tout en étant cruel. La leçon que l'on peut dégager de l'exemple de César Borgia nous enseigne qu'il est préférable de perdre son Ministre que de perdre son peuple. C'est ainsi que la ruse doit nous conduire à dépasser intelligemment des circonstances menaçantes.

II.1.3. Vers un dépassement des circonstances

D'après le dictionnaire Larousse 2004, le mot « *dépassement* » exprime « l'action de dépasser et « dépasser » signifie « aller au-delà de, franchir » ; être supérieur à, déconcerter, étonner, réussir ce qui paraissait inaccessible. De là, nous pouvons concevoir une première tentative de définition du mot « dépassement » comme étant le fait d'affranchir un problème, c'est-à-dire aller au-delà d'une situation. Tandis que les « circonstances » se définissent comme des moments particuliers qui font apparaître des faits et des événements nouveaux. Elles incarnent des situations où se présentent des occasions favorables ou non. Chez Machiavel, ces dernières traduisent l'enjeu du pouvoir de prince. Elles permettent de consolider ou de perdre le pouvoir princier.

Pour Machiavel, le prince doit savoir s'affranchir des problèmes qui menacent la stabilité de son Etat. Un dirigeant soucieux de réussir est celui qui sait s'en servir, en tenant compte des circonstances, où certaines occasions rendent facile le renforcement de son autorité. C'est pour cela que la notion d'occasion à saisir est essentielle dans la pratique politique. Dans Capitolo de l'occasion, Machiavel fait une personnification allégorique de l'occasion :

«Je suis l'occasion et bien peu me connaissent : et c'est pourquoi je ne cesse de m'agiter, c'est que toujours je tiens un pied sur une roue. Il n'y a point de vol si rapide qu'égale ma course ; et je ne garde des ailes à mes pieds que pour éblouir les hommes au passage. Je ramène devant moi ma gorge et mon visage pour qu'ils ne me reconnaissent pas quand je me présente. Derrière la tête, pas un cheveu ne flotte, et celui qui m'aurait laissée passer au devant lequel je me détournée, se

⁶⁴ On comprend ainsi que, lors des propagandes de élections, qu'il s'agisse de élections présidentielles, législatives ou autres, les candidats ont tendance à flatter ou à tromper le peuple par des promesses aveugles, des projets utopiques et irréalisables. Ils se vantent souvent d'éradiquer le chômage, d'augmenter les revenus des foyers, promettant une vie prospère, par l'effectivité d'un développement durable. Mais, quand ils arrivent au pouvoir, ils demeurent dans l'incapacité de réaliser leurs promesses.

fatiguerait en vain à me rattraper, ne garde que regret. Car, selon que l'inclination qui détermine votre choix s'accorde avec la sienne, elle est la source de votre félicité ou de votre malheur. »⁶⁵

Ce texte nous apporte une lumière sur la notion d'occasion en politique. Elle est difficile à saisir et peu des princes vigilants arrivent à la discerner. Les occasions peuvent certes, favoriser la puissance du prince. Mais elles peuvent aussi occasionner sa chute dans la mesure où un prince n'arrive pas à faire un choix efficace des modes d'action sur les occasions qui se présentent dans son pouvoir : il risque d'être conspiré par son adversaire politique. C'est-à-dire qu'un opposant puissant du pouvoir peut profiter de la moindre occasion pour se débarrasser du prince. Dans cette perspective, ce dernier doit se montrer vigilant et autoritaire en toutes circonstances. Dans l'exercice du pouvoir, il doit profiter des occasions pour valoriser son autorité. Comme la politique est l'acte d'administrer l'ordre d'un Etat, un prince doit être en mesure de gouverner cet Etat, lequel est un « *ensemble organisé des institutions politiques, juridiques, policières, militaires, administratives et économiques sous un gouvernement et sur un territoire propre et indépendant* »⁶⁶. Le chef de l'Etat doit ainsi veiller en toutes circonstances, à ce que la société ne soit pas désorganisée. Il doit également penser au bien de son peuple en garantissant la sécurité de chaque membre de l'Etat⁶⁷

Mais il arrive que la réalisation harmonieuse du bien collectif présente toutes sortes de difficultés. Car le domaine proprement politique est un champ instable où le dirigeant se trouve nécessairement en compétition. Il doit surmonter tous les obstacles liés à la gestion de son Etat. Dans ce cas, l'occasion peut se définir comme l'art de gérer habilement les circonstances pour maintenir l'ordre dans l'Etat par la mise en œuvre des forces coercitives.

C'est ainsi que la politique est considérée, du point de vue réaliste, comme l'art de gouverner avec efficacité. Pour cela, le prince doit faire face à des difficultés pour dénouer les problèmes. Il doit avoir du talent pour conserver son pouvoir. Car le talent ou la prudence peut aider le prince à résoudre et à dépasser les circonstances menaçantes. Dans l'esprit de Machiavel, ce talent incarne la « *virtù* », à savoir la capacité énergétique qui permet au prince de prendre ou de conserver le pouvoir. En d'autres termes, c'est l'habileté du prince qui rend facile la gestion des circonstances.

⁶⁵ Nicolas Machiavel, *In Œuvres Complètes*, p. 84

⁶⁶ Louis-Marie Morfoux, *Vocabulaire de la philosophie et des sciences humaines*, p. 110.

⁶⁷ Ce que Machiavel tient à affirmer dans le chapitre XXI du *Prince* : « Un prince doit encore se montrer amateur des talents, et honorer ceux qui se distinguent dans leur profession. Il doit encourager ses sujets, et les mettre à portée d'exercer tranquillement leurs industries, soit dans le commerce, soit dans l'agriculture, soit dans tous les autres genres de travaux auxquels les hommes se livrent. » [p. 113]

Par ailleurs, notre auteur soutient l'idée selon laquelle tous ceux qui exercent les pouvoirs politiques doivent être contemporains de leurs sociétés. Cela vient, sans doute, de sa démarche réaliste qui refuse l'illusion du pouvoir dans la conduite effective du corps social en fonction du temps et des circonstances. C'est ce que Machiavel exprime clairement au chapitre XXI du Prince :

« Ainsi, par exemple, un prince gouverne-t-il avec circonspection et patience si la nature et les circonstances de temps sont telles que cette manière de gouverner soit bonne, il proposera, mais il déchera, au contraire, si la nature et les circonstances de changeant, il ne change pas lui-même de système. Changer ainsi à propos, c'est ce que les homes même les plus prudents ne savent point faire, soit parce que lorsqu'on ne peut agir contre son caractère, soit parce que lorsqu'on ne se persuader qu'il soit bon d'en prendre une autre. Ainsi, l'homme circonspect, ne sachant point être impétueux quand il le faudrait, est lui-même l'artisan de sa propre ruine. Si nous pouvions changer de caractère selon le temps et les circonstances, la fortune ne changerait jamais. »⁶⁸

Il est donc évident que, aux yeux de Machiavel, le prince doit être un caméléon. Son comportement doit changer en fonction du temps et de l'espace. Il doit être prudent et *réservé*. Il ne doit y avoir aucun sentiment, ni considération morale dans l'action du prince pour le bien de son peuple : la politique s'avère ici être un mal nécessaire, faisant appel à la violence s'il faut veiller au respect du bien commun. Dans la société, le prince est le seul à avoir le monopole de la violence, s'arrogeant du droit du bon usage de la cruauté. Cette légitimité d'user de la violence doit permettre au prince de réprimer toute situation menaçante. Elle lui permet d'agir ouvertement contre un adversaire en toutes circonstances, mais dans la perspective de promouvoir le sens de l'humanité.

Pour conserver le pouvoir, le prince doit surtout saisir toutes les circonstances et les occasions accordées par la « *fortuna* » afin d'agir selon la nécessité. Il doit apparaître devant son peuple sous forme d'une autorité incontestable, capable d'imposer sa force en tout moment. Il est donc à comprendre que la puissance et la supériorité ne sont remarquables dans un Etat que lorsque cet Etat triomphe face à ses adversaires. Cette adversité conditionne la puissance d'un pouvoir telle qu'elle est conçue par le secrétaire florentin qui insiste sur les difficultés de conduire un Etat :

« Toutefois, répétons que les grands hommes tels que ceux dont il s'agit rencontrent d'extrêmes difficultés, que tous les dangers sont sur leur route ; que c'est là qu'ils ont à les surmonter ; et que lorsqu'une fois ils ont commencé à être en vénération, et qu'ils se sont délivrés de ceux de même rang qui leur portaient envie, ils demeurent puissants, tranquilles, honorés et heureux. »⁶⁹

Etant donnée l'instabilité politique, le prince ne peut pas être en paix. Son objectif est de surmonter les dangers auxquels il se mesure. En ce sens, le prince est obligé

⁶⁸ Nicolas Machiavel, Le Prince, Chap. XXI, p. 110.

⁶⁹ Nicolas Machiavel, Le Prince, Chap. VI, p. 57.

d'utiliser ses capacités intellectuelles pour régir, à n'importe quel prix, l'ordre social. Il doit être un grand calculateur habile pour mesurer ses forces et régler ses projets. Il doit être prévoyant et sûr du résultat de ses actions politiques. Un prince sage ne doit pas se tromper dans ses projets politiques. Il doit maîtriser les circonstances en sa qualité d'homme d'Etat. Cela lui permettra d'agrandir sa puissance et demeurer également tranquille dans son trône.

Néanmoins, la politique se livre en une lutte perpétuelle : elle se renouvelle sans cesse dans l'organisation politique. La force d'organisation a permis à César Borgia de triompher, alors même que Jérôme Savonarole a échoué à cause de sa faiblesse. Ces deux figures historiques ont fait l'objet d'appréciations de Machiavel : admirant le mérite de l'un, il tire de l'autre une leçon de prudence à cause des enjeux du pouvoir politique⁷⁰. Dans l'Avant-propos du Discours sur la première Décade de tite-live, Machiavel dit :

« Comme toutes les choses de la terre sont dans le mouvement perpétuel et ne peuvent demeurer fixes, cette instabilité les porte ou à monter ou à descendre. La nécessité dirige souvent vers un but où la raison était loin de conduire. »⁷¹

Dans la société, la politique lutte se manifeste entre les politiciens et les citoyens. Par conséquent, le champ politique reste un état de guerre permanente. En ce sens, la tâche de prince est d'aller au-delà des circonstances qu'il doit manipuler et dominer pour construire l'unité de son pays. Pour asseoir son pouvoir dans une société instable, le prince doit agir selon la nécessité. Pour cela, il doit tout simplement s'attacher à l'idée que *« les hommes qui méditent quelque entreprise doivent d'abord s'y disposer par tous les moyens pour être en état d'agir à la première occasion. »⁷²*

Dans cette optique, la véritable tâche du prince est de percer en toute manière les occasions pour l'efficacité politique : vaincre la lutte des différentes oppositions d'intérêts individuels au sein de la société. Cela explique l'idée que le prince doit agir en homme fort. Sa force doit lui permettre de dépasser perpétuellement les circonstances afin de mettre en place son objectif politique par une démarche qui conditionne le développement de la vie politique : instituer la paix, la justice et la reconnaissance d'une

⁷⁰ Pour comprendre cette politique comme lutte, il faut savoir le rôle d'un chef d'Etat dans son souci de dépasser toutes circonstances, mettant en œuvre des moyens divers. Il faut reconnaître que le climat politique de l'époque de Machiavel était déchiré par des conflits de tout ordre, nécessitant l'existence d'un dirigeant habile, ferme et déterminé à employer tous les moyens convenables pour dépasser ces conflits. C'est pourquoi Machiavel, soucieux de sa nation, n'a pas hésité de chercher des conditions efficaces de la politique pour unifier l'Italie et mettre un terme aux conflits latents. Voilà la raison pour laquelle la politique est un dépassement où les individus doivent se mesurer devant les obstacles pour organiser la société.

⁷¹ Nicolas Machiavel, Discours sur la première Décade de tite-live, Avant-propos

⁷² Nicolas Machiavel, L'art de la guerre, In œuvres complètes, p. 731.

liberté sociale limitée : « *Il faut savoir que l'univers est une lutte, la justice, un conflit et que le devenir est déterminé par la discordance.* »⁷³

Compte tenu de cette affirmation, on constate que la lutte détermine ce monde. La vie future des hommes se comprend grâce à cette lutte. C'est pourquoi le prince doit viser, dans sa carrière politique, ce qui est bien pour le peuple. Le bien du peuple suppose certaines mesures et moyens pour l'atteindre. C'est là que réside le problème de l'efficacité politique qui préoccupe le secrétaire florentin. Pour lui, cette efficacité se mesure par la capacité de prince à atteindre des objectifs, par un acte de dépassement des circonstances éventuelles. Naturellement, les individus entrent en conflits dans le but d'accroître leur puissance. La politique, en tant que dépassement des circonstances, est conçue comme une lutte incessante. Il est nécessaire et même vitale qu'un prince lutte contre ses adversaires. Il doit dépasser ses opposants en supériorité et en puissance. Cette situation recommande au prince de ne pas se contenter de la guerre comme unique moyen sûr de gouverner. Pour cela, la maîtrise des armes lui permettra, certes, de mieux contrôler et soumettre ses adversaires. Mais, il doit aussi être un bon stratège, expert en matière de conduite politique. Car l'homme politique doit savoir décider et agir au bon moment.

Par conséquent, le prince doit avoir en tête l'idée que tout oppresseur peut se défendre par tous les moyens. Car la politique s'élève sur la base des rapports de dominants et des dominés. Dans la politique comme dépassement des circonstances, le prince a pour fonction essentielle et réelle de maintenir l'équilibre des forces. Cet équilibre se manifeste par l'efficacité de la milice nationale. C'est la raison pour laquelle, sans l'armée nationale, il est impossible de concevoir un ordre dans une société pour le maintien du pouvoir.

Comme les adversaires sont toujours animés du désir d'arracher et de déposséder le pouvoir du prince, la lutte pour le pouvoir est sanguinaire. Le politique n'a pas, dans ce cas, à hésiter de commettre un meurtre, incarnant ainsi son autorité. Mais cet acte doit reposer sur l'exigence du bien commun. Machiavel le reconnaît d'ailleurs puisqu'à ses yeux, la politique lui apparaît comme une arme habile non violente dans la mesure où elle économise la violence et épargne la vie de ses sujets. C'est en ce sens que, la conservation du pouvoir, vue à travers le dépassement perpétuel des circonstances, repose sur l'usage des lois pour l'organisation des principautés.

⁷³ Yves Battistini, Les trois présocratiques : Héraclite, Parménide, Ampédocle, p. 47.

CHAPITRE II : LA NECESSITE DES MESURES COMPETITIVES DU DROIT POUR L'ORGANISATION DES PRINCIPAUTES

II.2.1. L'utilité des lois

D'une manière générale ; les lois sont un outil primordial qui permettent à l'homme de vivre en communauté. Elles contraignent chaque individu à suivre le commandement du prince pour que la société qu'il gouverne soit disciplinée. A ce niveau, les lois sont ce par quoi le pouvoir s'organise : il se fait respecter pour être accepté par la société. Elles assurent l'effectivité des droits des hommes au sein d'un Etat. Le droit constitue l'instance extérieure qui garantit le développement des rapports sociaux pour rendre homogène l'univers social. C'est pourquoi Gérard Durozoi avance que : « *Le droit du citoyen ne peut se réaliser que dans un Etat homogène et universel* »⁷⁴

Il semblerait ainsi impossible de concevoir le droit dans un Etat hétérogène. Son organisation s'effectue sous la gestion des lois plus ou moins explicites au sens le plus fort. De là, il s'avère vitale que l'Etat impose des lois pour maintenir la vie collective dans l'harmonie et dans la sécurité. En rapport à cette idée, Machiavel affirme :

*« Il n'est rien cependant qui fasse plus d'honneur à un homme qui commence à s'élever que d'avoir su introduire de nouvelles lois et des nouvelles institutions : si ces lois, si ces institutions posent sur une base solide, et si elles présentent de la grandeur, elles le font admirer et respecter de tous les hommes. »*⁷⁵

S'il en est ainsi, la loi est une règle ou un ensemble des règles obligatoires, souscrites par le prince dans le but d'organiser ou de maintenir l'ordre socio-politique. Elles renforcent la gloire du prince.

Dans cette optique, la loi a pour fonction de maintenir l'unité de l'ensemble des citoyens dans l'objectif de vivre en sécurité. De cette manière, les lois sont instituées pour imposer une discipline à suivre et à laquelle obéissent les membres du corps social d'une collectivité déterminée. Mais Machiavel n'hésite pas à mettre en garde le prince sur les difficultés qu'il a à surmonter quand il veut instaurer l'ordre nouveau de la principauté acquise.

« En cela, leurs difficultés viendront surtout des nouvelles institutions, des nouvelles formes qu'ils seront obligés d'introduire pour fonder leur gouvernement et pour leur sûreté ; et l'on croit remarquer qu'en effet il n'y a point d'entreprise plus difficile à conduire, plus incertaine quant au succès, et plus dangereuse que celle d'introduire des nouvelles institutions. Celui qui s'engage a pour ennemis tous ceux qui profiteraient des institutions anciennes, et il ne trouve que de tièdes défenseurs dans ceux pour les nouvelles seraient utiles. Cette tiédeur, au reste, leur vient des deux causes : la première est la peur qu'ils ont de leurs adversaires, lesquels ont de leur

⁷⁴ Gérard Durozoi et André Roussel ; p.100.

⁷⁵ Nicolas Machiavel, Le Prince, Chap. XXVI, p.123.

faveur des lois existantes ; la seconde est l'incrédibilité commune à tous les hommes, qui ne veulent croire à la bonté des choses naturelles que lorsqu'ils en ont été bien convaincus par l'expérience. » ⁷⁶

De cette affirmation, nous pouvons saisir l'idée selon laquelle il n'est pas toujours sûr de changer le comportement, la conduite, la coutume et la tradition d'un peuple : n'ayant pas connu une autre organisation sociale, c'est-à-dire un autre mode de vie que celle des ancêtres, les hommes cessent de consentir avec quelque chose qu'ils n'ont pas vu réalisé ni expérimenté. De cette façon, ils hésitent de s'engager à des réformes drastiques, dont le résultat demeure incertain. C'est pourquoi il apparaît dangereux et incertain au prince de reformer et d'imposer la conduite de ses sujets pour affermir son autorité. Cela peut encourir le risque d'instabilité sociale dont ses adversaires profiteront pour s'attaquer au prince. D'ailleurs, cela pousse le peuple à se révolter contre lui. Le prince doit donc recourir à son habileté pour chercher d'autres moyens : par la ruse du renard et la force du lion, il peut se faire croire et obéir. Comme le peuple est naturellement inconstant, l'opinion publique est changeante. Il est facile de persuader le peuple à quelque chose, mais on ignore jusqu'où cette persuasion sera efficace. Etant donné que le peuple est souvent malhonnête, le prince doit faire en sorte que les affaires de l'Etat soient conduites par force. C'est en ce sens que les lois se conjuguent avec la force pour le maintien du pouvoir. Ce à quoi le secrétaire florentin ajoute :

« J'ai dit ci-dessus combien il est nécessaire à un prince que son pouvoir soit établi sur de bonnes bases, sans lesquelles il ne peut manquer de s'écrouler. Or, pour tout Etat, soit ancien, soit nouveau, soit mixte, les principales bases sont les bonnes lois et les bonnes armes. Mais comme là où il n'y a point de bonnes lois, et qu'au contraire il y a de bonnes lois là où il y a de bonnes armes, ce n'est que des armes que j'ai ici dessein de parler. » ⁷⁷

Il est donc évident que la force fait respecter la loi. N'importe quelle autorité qui veut maintenir le pouvoir de façon durable, doit essentiellement compter sur sa force. Les lois sont vite transgressées si elles ne sont pas appuyées par les armes. C'est pourquoi, chez Machiavel, il faut que le prince ait deux manières de combattre : l'un par la force, l'autre par les lois. Cependant, la force est la manière de combat propre aux bêtes et les lois sont l'outil de combat propre aux hommes⁷⁸. Mais les hommes ont souvent tendance à agir à la manière des bêtes. Dans ce cas, le prince doit recourir à la bête, incarnation de la force pour se faire obéir. Machiavel nous enseigne ainsi que la force seule peut permettre de conquérir et nous donner le pouvoir : son efficacité

⁷⁶ Machiavel, *Le Prince*, Chap. VI, p.56.

⁷⁷ Nicolas Machiavel, *Le prince*, chap. p. 77

⁷⁸ *Le Prince*, Chap. XVII, p. 141.

immédiate rassure la main mise de la loi. Mais, pour conserver le pouvoir et le fonder en droit, la loi devient nécessaire.

De ce fait, la force prime sur la loi, mais cela ne signifie pas qu'un pouvoir sans la loi soit concevable. Machiavel semblerait exprimer l'idée que ce n'est pas la loi qui fait la force, ce n'est pas le droit qui fait la force, ce n'est pas le droit qui fait la puissance, mais l'inverse. Le prince doit, certes, reconnaître que, si la force du lion inaugure le pouvoir, la loi du renard le conserve. Mais, chez l'auteur des Histoires florentines, la fonction de la loi est d'assurer l'organisation du pouvoir pour le maintien de l'ordre public, soutenu par la force. Cette dernière ne doit donc pas seulement demeurer permanente au sein du pouvoir. Mais elle s'extériorise pour consolider les dispositions légales⁷⁹. Et ce processus d'extériorisation, de dégénération de la force en loi a pour but de fournir une cohérence aux rapports contradictoires des intérêts sociaux. Dans ce cadre, il y a lieu de reconnaître que la bonne loi fait la vraie force. L'analyse de Samir Naïr va dans ce sens :

« La loi du pouvoir devient ainsi le pouvoir de la loi [...] Dans ces conditions, l'acte de violence originaire, par quoi le pouvoir s'est fondé, disparaît de la surface du champ des contraires en portion directe aux possibilités d'ouverture aménagées par la loi. Sur ce point, Machiavel est strict : le vrai, le puissant pouvoir, est celui qui saura oublier son origine violente, la conservation du pouvoir n'est jamais mieux assurée que par la loi. »⁸⁰

Ce texte nous fait également part de l'intention de Machiavel sur l'utilité des lois. Elles sont l'outil le plus garanti de vivre de la paix sociale. Elles ont pour fonction de recentrer le pouvoir, de le reconstituer en droit. Les lois se déploient dans un champ généralement contradictoire. Elles visent ainsi à en constituer l'unité dysharmonique et en même temps à en prévoir les moments de division de l'Etat. Avec Machiavel, la loi doit donc gérer les effets du pouvoir dont la conservation nécessite l'usage de la force dans le champ de la reproduction du système politique. C'est le moment de la conservation du pouvoir, où la force intervient dans le cadre de la loi devenue, dans son propre champ, impuissante. En principe, si la puissance de la loi est encore attestée dans son propre domaine et que le prince en viole le principe, c'est « *que les princes se pénètrent donc cette vérité : ils commencent à perdre le trône à l'instant même où ils violent les lois...[car les peuples, quand ils sont bien gouvernés, ne cherchent ni ne désirent aucune autre liberté.* »⁸¹

⁷⁹ Platon [Lois, VII : 809 a – c] parle ainsi des Gardiens-des-Lois, lesquels sont cependant, chez lui, chargés de « soumettre à une enquête celui qui s'est trouvé être au courant de la faute que nous enseignons. Au paragraphe 801 d [Livre VII], il les appelle des juges, spécialistes de la législation en matière des lois comme l'éducation [cf. 801 et II : 667 b ; 670 c à III : 700 b – c – VI : 766 c – 7665 d]

⁸⁰ Samir Naïr, Machiavel et Marx, p. 40

⁸¹ Nicolas Machiavel, Discours, pp. 616 – 67.

L'utilité des lois est ainsi fortement explicitée. Le principe doit, à tout moment, apparaître loyal aux yeux de son peuple. Quand les citoyens éprouvent un rythme normal et prospère dans les lois qui les gouvernent, ils ne désirent pas autre liberté. Dans le cadre du droit, la loi représente l'unité constitutive du pouvoir. C'est pourquoi, elles assurent la pacification de la force brutale et de la violence de l'Etat.

Le but suprême du prince est la conservation du pouvoir s'articulant autour des intérêts opposés de divers individus qu'il gouverne. Par là même, la loi fait son droit dans l'Etat. Elle sert à apporter - aux rapports sociaux, l'équilibre qui, une fois constituée, se mue en instabilité. Elle recommande ainsi une intervention de la force pour le maintien du pouvoir. Mais si la force permanente s'impose sur la loi, c'est qu'elle détruit l'équilibre, c'est-à-dire l'harmonie et la concorde sociale. Et pour cela, la force, si elle veut conserver le pouvoir, est un moyen constitutif de l'unité sociale. Elle permet la réalisation harmonieuse de la vie, basée sur des lois dans l'exercice concret du pouvoir. Elle s'érige légitimement en arme dont se sert le dirigeant pour anéantir ses forces adverses. Avec les lois, le processus d'incarnation du pouvoir se consolide. Ce dernier retrouve la voie constitutive de son autonomie, relativement à la sphère des contractions sociales. La loi des uns contre tous doit gérer les contradictions intra-sociales de tous contre tous. Pour cela, les lois du prince doivent être reconnues par son peuple. Car, selon Georges Durand, « *La loi est la religion de l'Etat où, non seulement le peuple doit observer la loi, mais l'adorer aussi.* »⁸²

Mais, avec Machiavel, cela est seulement possible dans la mesure où la loi répond à la sollicitation des besoins du peuple. Autrement dit, cette loi doit promouvoir la sécurité au sein du corps social. C'est en ce sens que Machiavel s'exprime :

*« Quant aux autres, qui ne demandent qu'à vivre en sécurité, on les contente aisément par des lois qui concilient à la fois la tranquillité du peuple et la puissance du prince. Cet ordre établi, si le peuple s'aperçoit que rien ne peut déterminer le prince à s'en écarter, il commencera bientôt à vivre heureux et content. »*⁸³

Pour Machiavel, le souci majeur du politique est de dépasser cet état d'insécurité pour régler le jeu des intérêts contradictoires à l'intérieur des rapports sociaux. Et c'est parce que précisément le prince parvient à instaurer la sécurité sociale que les lois assurent leur fonction salvatrice : elles régularisent les contradictions spécifiques ayant cours au sein des inter-actions sociales en vue de la paix sociale. Le prince doit donc

⁸² Georges Durand, *Etats et institutions XVI^e –XVIII^e siècles*. Paris : Editions Armand Colin, p. 66

⁸³ Nicolas Machiavel, *Discours*, Chap. , p. 425.

exercer ses prérogatives et investir toutes ses responsabilités pour devenir maître et sauveur de la nation

Bien que partisan de l'usage de la force, Machiavel estime que le prince doit agir pour faire régner cette paix. La guerre, à ses yeux, est nécessaire en cas d'instabilité.. Il doit instituer un pouvoir par la mise en place des lois indispensables : sans loi, aucun pouvoir ne saurait se livrer à une bonne organisation politique. Cette idée est partagée par J. -J. Rousseau qui, soucieux de la concorde sociale, entreprend, de chercher des « règles » qui permettront de vivre légitimement dans la société :

« Je veux chercher si, dans l'ordre civil, il peut y avoir quelques règles d'administration légitime et sûre en prenant les hommes tels qu'ils sont, et les lois telles qu'elles peuvent être. »⁸⁴

Rousseau partage, selon ces mots, l'idée que le souverain doit établir des lois sûres pour sauvegarder l'unité civile. Ces lois doivent être instaurées selon la réalité humaine. Dans la politique réaliste de Machiavel et comme nous l'avons dit ailleurs, le prince nouveau a trois manières de se maintenir au pouvoir : la première est de détruire les principautés conquises, la seconde d'aller y résider et la troisième de leur laisser leur lois. Pour cela ; il se borne à exiger un tribut et y établir un gouvernement qui assure l'obéissance et la fidélité au prince. En tant que principes communautaires, les lois expriment les rapports entre le gouvernant et les gouvernés. Celui qui détient le pouvoir doit veiller à la régulation des rapports qui les unissent. C'est ainsi que le prince parvient ainsi à sanctionner les malfaiteurs qui menacent la paix publique.⁸⁵

Sur ce point, Machiavel pense que César Borgia est l'archétype même du surhomme en politique. Il est l'incarnation réelle du prince le mieux armé sur terre. Dans une stratégie politique réaliste d'un Etat où les lois sont bien organisées et bien structurées, la force est toujours présente. Par conséquent, là les lois n'arrivent pas à mener les choses, Machiavel applique sans hésitation la force. Ici, s'explique l'analyse des modes d'organisation des structures socio-politiques dans Le Prince.

II.2.2. Les modes d'organisations des structures socio-politiques

D'une manière générale, l'homme se définit comme un être politique⁸⁶. En tant

⁸⁴ J.J Rousseau cité par François Châtelet, La philosophie de Galilée à Jean Jacques Rousseau, p. 328.

⁸⁵ Pour maintenir la paix troublée en Romagne, César Borgia a ordonné que toute la bande des malfaiteurs soient cruellement punie. Il arriva à son objectif essentiel à savoir le retour au calme. Et grâce à l'existence des lois du renard il a pu restaurer la sécurité pour s'attirer l'amour du peuple. Nicolas Machiavel, Le Prince, Chapitre VII, p. 61.

⁸⁶ Aristote, La Politique, I, 2, 1253 a : mais que l'homme soit « un animal politique » a un plus haut degré qu'une abeille quelconque ou tout autre animal vivant à l'Etat grégaire, cela est évident. La nature, en effet, selon nous, ne fait rien en vain, et l'homme, seul de tous les animaux possède la parole.

que membre de la cité, il se trouve inévitablement en relation avec le corps social de la cité. C'est pourquoi la nécessité d'organisation des structures socio-politiques est indispensable. Elle a pour but de réaliser, de garantir la sécurité, la liberté et l'égalité des individus vivant dans la cité. Fondamentalement, il est un devoir pour un dirigeant ou un homme d'Etat imposer l'ordre et la justice au sein de la société qu'il gouverne, afin qu'il y ait une vie harmonieuse. Pour asseoir cet objectif, beaucoup des théoriciens politiques dont Platon dans sa République ont rêvé des Républiques et des principautés que jamais on n'a véritablement vues ni connues.

Cela fait qu'il y a un fossé entre la manière dont on le vit et celle dont on devrait vivre. Pour Machiavel, le dirigeant doit tenir compte de la réalité effective des choses et l'organiser d'une manière réaliste telle qu'elle se présente. A l'instar de Thomas MORE [Utopie, 1516], Machiavel critique la traditionnelle conception politique issue de Platon. Il incarne ainsi une nouvelle vision réaliste du problème dès la première page du chapitre XV du Prince où il tourne son attention sur la « vérité effective des choses »⁸⁷. Ce à quoi Spinoza fait écho dans la première page de son Traité politique où il écrit : « Ils [les philosophes] conçoivent les hommes [...] non tels qu'ils sont, mais tels qu'eux-mêmes voudraient qu'ils fussent. »⁸⁸

Il faut donc reconnaître que c'est au prince nouveau que Machiavel s'adresse souvent. Mais ce prince peut se trouver devant différents types des sociétés à réorganiser ou à maintenir. Dans le cadre des principautés de type héréditaire, Machiavel conçoit autrement son organisation pour les maintenir :

« je dis donc que, pour les Etats héréditaires et façonnés à l'obéissance envers la famille du prince, il y a bien moins de difficultés à les maintenir que les Etats nouveaux : il suffit au prince de ne point outrepasser les bornes posées par ses ancêtres et de temporiser avec les événements. Aussi, ne fût-il doué que d'une capacité ordinaire, il saura se maintenir sur le trône, à moins qu'une force irrésistible et hors de toute prévoyance ne l'en renverse, le moindre revers éprouvé par l'usurpateur le lui aisément recouvrer . »⁸⁹

Pour Machiavel, l'organisation d'un Etat héréditaire est moins difficile à réaliser, dans la mesure où le prince a peu de motifs pour être contrarié par ses sujets. De ce fait, le dirigeant doit surtout se référer à l'organisation faite par ses prédécesseurs pour maintenir la sécurité de l'Etat. Dans ce type de société, le prince nouveau peut facilement se maintenir, là où les sujets ne demandent que de leur procurer la liberté dont ils jouissaient.

⁸⁷ Baruch Spinoza, Traité politique. Paris : Editions Garnier Flammarion, p. 11.

⁸⁸ Nicolas Machiavel, Le Prince, Chap. XV, p.88 .

⁸⁹ Nicolas Machiavel, Le Prince, Chap. III, p.42

Mais c'est surtout dans les principautés mixtes que les difficultés d'une organisation sociales sont énormes. Néanmoins, là où la principauté n'est pas totalement nouvelle, mais à laquelle s'ajoute une autre pour former un corps social qualifié de mixte, on assiste à un penchant naturel des hommes. Il n'y a qu'à résoudre ce que Machiavel appelle « une difficulté naturelle inhérente à toutes les principautés nouvelles »⁹⁰ Dans un tel contexte, les hommes aiment changer de maître dans l'espoir d'améliorer leur condition de vie. Dans le cas contraire, ils s'insurgent contre le gouvernement nouveau. Pour remédier à une telle situation, le prince doit être prudent et prendre des mesures nouvelles pour l'affermissement de son autorité. Quand le pays conquis est totalement étranger au prince, pour le maintenir, il doit aller habiter dans le pays. Selon les propres mots de Machiavel,

« Quand il habite le pays ; le nouveau prince voit les désordres à leur naissance, et peut les réprimer sur-le-champ s'il en est éloigné, il ne les connaît que lorsqu'ils sont déjà grands et qu'il ne lui est plus possible d'y remédier. »⁹¹

C'est que la présence de prince dans le pays empêche aussi ses soldats de saccager et de piller le pays. D'ailleurs, il est plus facile de donner une satisfaction à un peuple qui adresse directement ses revendications au prince lui-même. Mais, loin d'être complètement rassuré dans un tel pays, Machiavel ajoute encore :

« Le meilleur moyen qui se présente ensuite est d'établir des colonies dans un ou deux endroits qui soient comme les clefs du pays ; sans cela, on est obligé d'y entretenir un grand nombre de gens d'armes et d'infanterie. L'établissement des colonies est peu dispendieux pour le prince, il peut, sans frais ou du moins presque dans dépense, les envoyer et les entretenir, il ne blesse que ceux auxquels il enlève leurs champs et leurs maisons pour les donner aux nouveaux habitants. Or, les hommes ainsi offensés n'étant qu'une très faible partie de la population, et demeurant dispersés et pauvres, ne peuvent jamais devenir nuisibles ; tandis que tous ceux que sa rigueur n'a pas atteint demeurant tranquilles par cette seule raison ; ils n'osent d'ailleurs se mal conduire, dans la crainte qu'il ne leur arrive aussi d'être dépouillés. [...] Mais si, au lieu d'envoyer des colonies, on se détermine à entretenir des troupes, la dépense qui en résulte s'accroît sans borne, et tous les revenus de l'Etat sont consommés pour les garder. »⁹²

Par conséquent, il est clair que l'entretien des colonies est moins coûteux. C'est-à-dire que la gestion est moins coûteuse, tout en maintenant des troupes militaires en permanence dans un pays. Cela dégénère, certes l'économie de l'Etat mais l'entretien des troupes mixtes ou mercenaires, risque de conduire à sa propre ruine.

Pour organiser une société et lui donner pour son équilibre, sa cohérence, le prince ne doit pas faire preuve de bonté. Car comme le souligne Machiavel, les hommes sont méchants. De ce fait, le prince, en tant que législateur doué d'une

⁹⁰ Ibid., Chap. III, p. 43.

⁹¹ Ibid., Chap. III, p. 45.

⁹² Machiavel, Le Prince, Chap III, p. 45.

organisation supérieure, utilise l'Etat comme instrument de contraintes. Il ne doit pas être absolument un homme bien. C'est pourquoi, Machiavel dit :

« L'homme qui en toute chose, veut faire profession de bonté se ruine inéluctablement parmi tant d'hommes qui n'ont aucune bonté. De là, il est nécessaire à un prince s'il veut se maintenir au pouvoir, d'apprendre à pouvoir ne pas être bon, et d'en user et n'en pas user selon la nécessité. »⁹³

Le prince doit se passionner pour préserver l'intérêt de l'Etat. L'organisation des structures socio-politiques lui permet d'agir selon la nécessité, dans le souci de maintenir la sécurité, la liberté des citoyens et du pouvoir politique. En suivant cela, Machiavel ajoute :

« un prince doit se montrer qu'il aime la « virtù » et doit porter honneur à ceux qui sont excellents en chaque art. Après, il doit donner courage à ses citoyens de pouvoir paisiblement exercer leurs métiers, tant dans la marchandise qu'au laboureur ne laisser ses terres en friche de peur qu'on les lui ôte et le marchand ne veuille pas commencer nouveau trafic par crainte des impositions. Le prince donc donnera récompense à ceux qui veulent faire ces choses et à quiconque pense en quelque autre manière que ce soit enrichir sa ville ou son pays. En outre, il doit en certains temps de l'année ébattre et détenir son peuple en fêtes et jeux. Et comme chaque ville est divisée en métiers ou en tribus, le prince doit faire cas de ces groupements, être quelquefois dans leurs assemblées, donner de soi exemples d'humanité et magnificence : néanmoins qu'il ne déroge point à sa majesté de son rang, car elle ne lui doit jamais faillir. »⁹⁴

Cette affirmation exprime, certes, les rapports sociaux qui unissent le corps social à l'Etat qui le dirige. Mais elle traduit aussi la passion du pouvoir qui inspire Machiavel dans *Le Prince*. Pour ce dernier, le pouvoir d'Etat est censé organiser rationnellement la vie sociale. Sa fonction essentielle réside dans la sécurisation du mécanisme interne des rapports sociaux. Il s'ensuit la confirmation du pouvoir du prince. Pour mieux organiser la société, ce prince doit promouvoir tous les talents de ses sujets pour le plein épanouissement de chacun dans l'exercice de son métier. Il doit permettre le développement de son pays dans toutes ses dimensions : développement rural comme celui de l'architecture urbaine. Il s'agit d'assurer au corps social l'ordre, la justice et la paix sociale sans faille, pour l'honneur et la grandeur du prince.

Premièrement, on peut noter la fonction économique pour promouvoir la prospérité de l'Etat qui assure la bonne gestion du bien public avec mesure et calcul. L'Etat peut, dans ce cas, développer la production, l'échange et le partage du bien de la communauté. L'économie a pour but de libérer les citoyens de l'indigence pour la satisfaction des besoins vitaux. Dans cette perspective, l'organisation socio-politique a pour finalité la délivrance des citoyens de la misère. Cela permet de satisfaire les différents besoins de la population.

⁹³ Machiavel, *Le Prince*, Chap XV, « Les classiques Hatier de la philosophie », pp. 70 – 71.

⁹⁴ Nicolas Machiavel, *Le Prince*, Chap XXI, p. 359.

Et de nos jours, l'Etat peut se définir comme un groupement humain ayant le même intérêt et même but. Il est une Nation organisée, soumise à un gouvernement et à des lois communes. Voyons comment Gérard Durozoi décrit l'intention de Machiavel sur ce point :

« C'est la passion de l'Etat qui inspire Machiavel, et qui fait que le prince, investi des responsabilités exceptionnelles, se trouve placé hors du commun et doit savoir entrer dans la voie du mal si nécessaire, mais aussi « ne s'éloigne pas du bien qu'il peut. »⁹⁵

Soucieux d'une organisation politique efficace, Machiavel reconnaît au prince la légitimité d'effectuer des actions extraordinaires relevant de sa responsabilité, mais recommandée par la prudence politique. Ici, s'explique la forme de l'Etat, tel qu'il se présente aujourd'hui : l'ensemble des institutions politiques, juridiques, législatives, militaires, administratives et économiques bien organisées. De ce fait, il se présente sous la forme d'un gouvernement autonome institué sur un territoire bien déterminé. Nous voulons tout juste souligner ici que l'organisation des structures socio-politiques a pour objectif de gérer la répartition des biens matériels et financiers de la population. Elle a pour mission essentielle de promouvoir la prospérité économique afin que les citoyens puissent s'épanouir sur le plan humain et pour le bien-être. Sur ce point, Machiavel est très explicite, lorsqu'il met en garde le prince de ne plus jamais dépouiller les sujets de leurs biens, sinon ce sera l'occasion de sa destruction risquant de faire sombrer les citoyens dans la misère, dans le chaos et dans la souffrance. Cela conduit, aux yeux de Machiavel, à la révolte contre l'autorité souveraine du prince.

Comme la société est un groupement d'individus vivant sous une loi et un territoire commun, le dirigeant doit assurer leur sécurité, la paix et la santé publique. Il a pour finalité de procurer aux citoyens les moyens de s'instruire, de se cultiver pour les libérer de toute forme d'oppression.

L'Italie, à l'époque de Machiavel, était morcelée, disloquée en plusieurs principautés. Son unité était inconcevable. De là, s'exprime l'ambition de Machiavel d'unir et d'organiser en une seule et unique nation dans un champ social paisible et bien organisé.

II.2.3. L'art de la guerre dans la conservation du pouvoir

Aux yeux de Machiavel, la guerre est un phénomène aussi nécessaire que l'existence de la politique :

⁹⁵ Gérard Durozoi, Dictionnaire de la philosophie, p. 367

« La guerre, les institutions et les règles qui la concernent sont le seul objet auquel un prince doit donner ses pensées et son application, et dont il lui convienne de faire son métier : c'est la vraie profession de quiconque gouverne, et par elle, non seulement ceux qui sont nés prince peuvent se maintenir, mais encore ceux qui sont nés simples particuliers peuvent souvent devenir princes. C'est pour avoir négligé les armes, et leur avoir préféré les douceurs de la mollesse, qu'on a vu des souverains perdre leurs Etats. Mépriser l'art de la guerre, c'est faire le premier pas vers sa ruine ; le posséder parfaitement c'est le moyen de s'élever au pouvoir »⁹⁶

Cette affirmation nous exprime clairement la fonction des armes chez Machiavel pour qui la violence seule peut fonder le pouvoir. Son efficacité permet à quiconque veut d'y accéder au pouvoir. En ce sens, le prince sage peut arriver à sa fin, qui est bien sûr d'affirmer sa puissance. Pour cela, il doit nécessairement maîtriser l'usage des armes pour maintenir son pouvoir et accroître cette puissance : une des fâcheuses conséquences en est qu'un prince, qui néglige les armes, sous estime sa puissance. Ce qu'il doit d'ailleurs éviter puisque le dirigeant doit réaliser qu'un homme désarmé se fasse facilement obéir par un homme armé. C'est qu'un maître sans armes ne peut jamais être en sûreté parmi les serviteurs qui sont armés. Cela explique l'idée que le prince qui ignore l'art de la guerre ne peut pas se faire estimé par ses soldats. Par contre un prince, qui sait manipuler les armes, dirige ses soldats dans les expéditions militaires, acquiert facilement de la réputation et du respect. C'est pourquoi Machiavel dit que : *« le prince doit aller en personne faire les fonctions de commandant »*⁹⁷

C'est ainsi qu'il s'applique constamment à l'art de la guerre et s'en occupe principalement durant la paix. C'est là qu'il exerce à la fois son corps et son esprit : il doit veiller aux manœuvres de ses troupes dans leurs exercices. Il leur apprend en même temps à connaître l'assiette des lieux, l'élévation des montagnes, la direction des vallées, des plaines, la nature des rivières et des marais. Ce sont des choses auxquelles il doit donner la plus grande attention⁹⁸.

Par sa culture géographique, le prince est censé connaître les points stratégiques de son territoire pour faciliter les manœuvres de défense et d'attaque. Pour le secrétaire florentin, cette connaissance est très importante pour le prince. C'est d'ailleurs l'une des premières qualités d'un capitaine. Cela lui permet de découvrir facilement l'ennemi. Le prince doit avoir le caractère de Philopoemen, chef des Achéens. Ce guerrier habile qui ne pensait jamais qu'à l'art de la guerre : lorsqu'il parcourait la campagne avec ses troupes, il s'arrêtait souvent pour résoudre des questions qu'il leur proposait, telles les suivantes :

⁹⁶ Nicolas Machiavel, Le Prince, Chapitre XIV, p.85.

⁹⁷ Nicolas Machiavel, Le Prince, Chap. XIV ; p.78.

⁹⁸ Nicolas Machiavel, Le Prince, Chapitre XVI, p.86

« si l'ennemi était sur cette colline, et nous ici, qui serait posté plus avantageusement ? Comment pourrions-nous aller à lui avec sûreté et sans mettre de désordre dans nos rangs ? Si nous avons à battre en retraite, comment pourrions-nous ? S'il se retirait lui-même, comment pourrions-nous le poursuivre ? »⁹⁹

C'est ainsi qu'avec ses troupes, le chef des Achéens s'instruisait des divers accidents de guerre qui pouvaient éventuellement survenir. Il recueillait également leurs opinions, leur exposait la sienne qu'il appuyait par divers raisonnements. Par cette continuelle attention sur la conduite des armées, il prévoit l'éventuel accident auquel il peut remédier sur-le-champ. L'auteur du prince pense ainsi que cette rigueur militaire de Philopœmen, mêlée de prudence, mérite d'être imitée par des princes contemporains, soucieux de maintenir leurs autorités.

Pour Machiavel, le prince doit toujours prendre en compte l'ampleur de la menace que représente l'ennemi du dehors. Cette conscience politique même conditionne toute la stratégie d'organisation politique intérieure des princes et des Etats ayant pour principale tâche d'édifier une force militaire. Ou alors, si elle existe, cette entreprise par un moyen efficace d'assurer la concorde à l'intérieur du corps politique, lequel se trouve ainsi doublement bénéficiaire de sécurité. En faisant allusion à l'ennemi extérieur, il mesure le caractère limité du potentiel de forces dont dispose l'Etat. De là, découle la nécessité d'une concorde civile et de la cohésion militaire pour affronter l'ennemi. Cela permet d'éviter les menées séditeuses et toute autre forme d'insurrection sociale contre l'Etat. Cette stratégie consolide une proportion importante des forces internes. Ici, réside l' « art de la guerre » conçu par l'auteur du Prince, plus soucieux d'une République « bien constituée » d'hommes d'Etat intégrés et animés d'un sens civique aigu.

Dans cette perspective, la politique extérieure est subordonnée à celle de l'intérieure. Elle en commande constamment le cours et en constitue ainsi la clé de voûte. Cela explique le fondement véritable des problèmes politiques : ils ne viennent pas souvent de l'intérieur de la cité, puisqu'ils sont conditionnés par l'existence des conjonctures extérieures.

A travers les méandres de sa politique, l'objectif constant du prince est de bien réduire au minimum l'hostilité entre les fonctions internes. Ce sont celles que rencontre tout pouvoir qui entend imposer un ordre nouveau dont il a l'idée et la conviction. Et cela s'avère possible si le prince sait se concilier à l'amour du peuple de manière à ne

⁹⁹ Nicolas Machiavel, Le Prince, Chapitre XVI, pp.86 – 87.

plus avoir des adversaires circonscrits et préférentiels. En imposant l'acceptation des hommes, la surveillance s'avère compatible avec l'activité proprement guerrière. Aux yeux de Machiavel, ce qui commande le passage des Etats à la forme républicaine, c'est la nécessité de réduire au minimum le volume de la haine intérieure des sujets. C'est le souci présenté par tout politique rénovateur. L'idée de république bien constituée, et pressenti par tout politique rénovateur est celle d'un Etat qui sait faire suffisamment reconnaître et respecter sa propre légalité pour qu'il n'ait plus à utiliser la violence à l'égard des citoyens.

Voilà pourquoi Machiavel donne, à sa manière, la formule de la légitimité des Etats : elle est identique à leur capacité de retourner vers le dehors des armes nationales qui, jusqu'alors, se dressaient les uns contre les autres. C'est-à-dire qu'elle est proportionnelle à leur puissance d'attaque et de défense. Machiavel déclare : *« Il est temps maintenant de vous apprendre à disposer une armée contre un ennemi qui est hors de votre présence, mais que vous craignez sans cesse de voir tomber sur vous »*¹⁰⁰. Par voie de conséquence,

*« l'ennemi, au contraire, vient-il vous attaquer sur plusieurs points, sans être supérieur en forces, cette attaque n'aura d'autre résultat que de faire connaître sa stupidité et assurer votre victoire : car il sera obligé d'affaiblir tellement ses forces qu'il vous sera facile de le contenir sur un point pour l'écraser sur l'autre et de le balayer en un rien de temps. »*¹⁰¹

Un prince prudent doit s'assurer de ses forces avant d'entrer en guerre contre un ennemi. Il doit évaluer les possibilités de la victoire pour ne pas se lancer aveuglement dans la main de l'adversaire. S'il a à combattre un ennemi moins puissant que lui, il n'a qu'à profiter de sa faiblesse pour consolider sa puissance. Car la notion de légitimité équivaut, chez notre auteur, à la puissance de l'Etat. Un Etat qui s'impose sur les autres possède déjà en lui la légitimité de ce qu'il veut faire aux autres. Aux yeux de Machiavel, cette légitimité n'est jamais parfaite dans la mesure où il est impossible de réduire la méchanceté de l'homme à zéro, sous quelque organisation politique. Le phénomène de l'opposition des intérêts individuels fait toujours effervescence dans la société. De cette façon, la légitimité a un caractère inachevé : sa conquête progressive réside ainsi dans l'ensemble des efforts accomplis pour subordonner de mieux en mieux l'usage de la violence.

S'il en est ainsi, Machiavel reconnaît que l'histoire d'un peuple se confond avec celle de ses armées, du moins avec celle de ses institutions militaires : leur vigueur ou

¹⁰⁰ Nicolas Machiavel, *L'Art de la guerre*, In Œuvres Complètes, p. 830.

¹⁰¹ Nicolas Machiavel, *L'art de la guerre*, p. 835.

leur faiblesse témoignent de la santé ou de la corruption des Etats. Il associe positivement la préparation de la guerre et à la construction de l'ordre civil. Ces mots de Machiavel nous font connaître en profondeur le rapport des armes et de l'ordre civil :

« Tous les arts que l'on ordonne en une cité pour le bien commun des hommes, toutes les institutions qu'on y fonde pour y faire régner la crainte de Dieu et des lois, ne serviraient de rien si l'on ne créait aussi des armes pour les défendre, lesquelles, si elles sont bien réglées, puissent sauvegarder ces institutions, même plus ou moins dérégées. Et sans l'appui de ces armes la meilleure police s'écroule bien vite (...) »¹⁰².

De ce fait, les vertus qui fleurissent dans les armées sont : fidélité, piété, amour de la chose commune. Poussées jusqu'au sacrifice de soi-même, ces vertus n'ont rien de spécifique ; elles sous-tendent l'obéissance politique. Elles sont constitutives du civisme. La déontologie du guerrier, bien comprise, inspire et soutient cette position à chaque instant.

Tout échec des armes peut inaugurer le processus qui commence par la contestation du pouvoir du prince. Il s'achève par l'éclatement de l'Etat dont les membres cherchant à se rattacher à un corps politique plus robuste et mieux capable de remplir la première finalité de l'Etat. Il s'agit de répondre à la demande de protection qui conditionne la jouissance de tout corps social soumis à l'ordre politique organisé. Il faut que le prince prenne conscience de la victoire de son armée comme étant le signe manifeste de la puissance : elle exerce une fascination coercitive sur les hommes. Elle fait tout oublier, tout pardonner et tout bénir : chacun est, au fond, semblable à ces Pistoïens qui, privés de leurs chefs et instruits des succès de Castruccia, se jetèrent dans les bras du vainqueur.

Cela nous enseigne, en revanche, qu'aucune fidélité, aucun civisme ne peut tenir devant un aveu de vulnérabilité d'un Etat. Telle est la loi d'airain qui régit l'univers politique et qui, bien comprise, devrait ôter toute illusion au prince qui se contenterait de l'honnêteté et de la douceur pour gouverner. C'est à ce niveau que le prince doit s'investir personnellement dans la guerre comme le stratège suprême. Car pour Machiavel,

« un Etat ne peut fonder sa sécurité que sur ses propres armées ; que ces armées ne peuvent être bien organisées que par le mode des milices ; et qu'il n'y a enfin que ce moyen d'établir une armée dans un pays et de la former à la discipline militaire. »¹⁰³

Compte tenu de cette affirmation, un Etat où la milice est mal organisée ou mal disciplinée sombre facilement dans l'insécurité.

¹⁰² Nicolas Machiavel, L'art de la guerre, préface, in Œuvres Complètes, page 713.

¹⁰³ L'art de la guerre, préface, in Œuvres Complètes, p. 745.

Les prémisses qui découlent de l'anthropologie machiavélienne montrent que naturellement, les hommes ne s'aiment point les uns et les autres. Mais ils s'attachent uniquement à leur sécurité commune au sein de l'Etat qui les rassemble. Dans la perspective où il faut conserver son pouvoir, le prince doit recourir à tous moyens qu'ils soient bons ou cyniques. Pour le secrétaire florentin :

« Les guerres sont justes et les armes sont saintes quand elles sont notre dernier espoir (...) Un Etat malade appelle un remède extrême, à la façon du corps humain souvent atteint de maladies que le fer ou le feu seuls peuvent guérir. Juste et sainte est donc notre cause, et c'est chose à considérer pour toi comme pour nous »¹⁰⁴

Quant à l'art de la guerre, il y a lieu de savoir à quel genre d'économie ce phénomène peut bien répondre. Considérant, pour sa part, l'ennemi extérieur comme quelque chose de donné, le prince ne s'intéresse qu'aux moyens de le triompher. C'est ainsi que l'art de la guerre se présente comme la technique de la victoire. Pour faire de la guerre, et d'elle seule, l'objet de l'art dont il s'agit, il faut être convaincu que les armes ont partout et toujours le dernier décret, là où la guerre est la forme reine pour résoudre la polémique. S'il était possible aux Etats de se conserver sans guerre, comme aux grands hommes de toujours réussir sans manquer de « piété, de foi, de religion assurément, ils devraient le faire et s'honoraient en le faisant. Mais, comme la nature humaine est incapable généralement de modérer ses désirs, le prince engage son réalisme politique à se consacrer uniquement à l'appréciation des chances respectives de l'Etat pacifique et de l'Etat belliqueux. Ces chances sont certes inégales. Mais la « réalité effective » des choses ne justifie pas l'attitude belliciste : elle incline en revanche au militarisme. Machiavel semblerait quelquefois attribuer au peuple le seul amour de la liberté comme mobile dominant : il réserve aux gouvernants le monopole de l'amour des conquêtes. Mais cette distinction est purement superficielle. Il faut d'ailleurs comprendre que les hommes ne désirent la seule liberté que lorsqu'ils se sentent peu puissants : sitôt devenus plus puissants, ils se contentent de ce qu'ils possèdent. Dans ce cas, ce n'est plus la seule liberté qu'ils veulent, mais ils veulent aussi la puissance. Tous les régimes se ressemblent sur ce point : il n'est pas de peuple qui s'attache uniquement à sa liberté, en dehors de ceux qui, débiles et faibles, méritent à peine ce nom. Finalement, la préférence donnée par Machiavel au modèle romain¹⁰⁵, tel, du moins, qu'il le concevait est la simple conséquence de son réalisme politique. Cela implique l'expansionnisme modéré, prévoyant les mesures destinées à

¹⁰⁴ Machiavel, *Histoires florentines*, Livre V in *Œuvres Complètes*, p.1181

¹⁰⁵ Les Romains, tant que leurs armées furent le modèle de toutes les autres, prévinrent ce double danger. Tout le butin chez eux appartenait à l'Etat qui le dispensait à son gré. [Machiavel, *L'art de la guerre*, p. 839]

le rendre possible. La question est donc de savoir si un tel réalisme laisse une place quelconque à l'idée d'un droit de la guerre et, plus généralement, à son appréciation en termes éthico-juridique. On peut se poser une autre question : y a-t-il une « cause juste » pour entrer en guerre ? En considérant la guerre comme mobile réel des Etats, Machiavel rejette expressément l'idée qu'il n'existe pas, en fait, de « cause juste ».

Par conséquent, il est impossible d'invoquer le droit pour ou contre les belligérants. De ce fait, la résistance à l'agression s'explique par le désir d'auto-conservation des peuples. Mais, aux yeux de Machiavel, on n'y trouve aucun fondement juridique dans l'idée de légitime défense. Celle-ci supposerait admis un droit commun des Etats à l'existence. Or un tel droit n'est en fait reconnu par aucun Etat.

L'opposition traditionnelle entre guerre juste et guerre injuste apparaît ainsi comme dépourvue de sens pour le secrétaire florentin. La distinction très nette établie par lui-même entre guerre de survie et guerre politique n'en interdit pas moins à l'Art de la guerre de s'occuper entièrement du droit. Mais il existe un autre type de guerre, la guerre proprement dite, qui est moins cruelle, n'ayant pour origine que l'ambition des princes et pour but que la conquête. Cette guerre n'oppose point des concurrents biologiques, mais des rivaux politiques. Elle conserve normalement le vaincu, de même que certaines formes d'hostilités. C'est en ce sens qu'il est évident, aux yeux de Machiavel, de mettre en place des conventions susceptibles de policer la guerre, d'en humaniser les formes ou encore d'assurer, aux comportements militaires, cette constance, cette régularité qui garantissent aux combattants, même pendant le conflit, une certaine sécurité. Dans le « *Jus in bella* »¹⁰⁶ machiavélien, nous trouvons par exemple l'interdiction du brigandage et le respect des privilèges diplomatiques. Celui des pactes et des promesses, impliquant l'exigence de la réciprocité. A cela, s'ajoute le châtement des traîtres et, en général, le refus de toute pratique honteuse aussi avilissante dans la conduite de la guerre. Se colorant finalement de sa valeur éthique, Machiavel conseille même aux peuples la pitié, la générosité, l'humanité chaque fois qu'elles n'apparaissent pas comme manifestement incompatibles avec le salut public. Dans la guerre, ce droit qui survit à la disparition du concept de guerre juste, paraît quelquefois n'avoir pour origine que la peur. Pour Machiavel, « *les victoires ne sont jamais si franches que le vainqueur ne doive avoir égard à plusieurs choses, principalement à la justice* »¹⁰⁷

¹⁰⁶ Nicolas Machiavel, *Discours*, III, chap. XXVIII, in Œuvres Complètes, p.614 (Loi prohibitive)/

¹⁰⁷ Nicolas Machiavel, *Le Prince*, chap. XXI, p. 112.

Il nous semble cependant que le vrai message de Machiavel est de nous dire que, sans la justice, aucun pouvoir ne se conserve. Il se livre aux désordres et aux vengeances. En interdisant ainsi de « déranger à la majesté son rang », la gloire inspire normalement au politique une conduite plus élevée que celle du lion du renard. S'il n'y a pas d'illégitimité, il y a du déshonorant pour Machiavel.

Le réalisme politique, qui n'est pas un cynisme, est compatible avec une certaine qualification morale des actes de guerre. Quand les conflits sont inéluctables, les armes fournissent la force de référence. Il reste à l'art de la guerre le soin d'en rationaliser l'usage. Car la force seule, par voie des armes, permettront de fonder et de gérer la réalité politique. Et c'est là que se comprend le réalisme politique de Machiavel. Il ne reste plus qu'à regarder les guerres systématiques que traversent nos sociétés d'aujourd'hui pour comprendre cela.

TROISIEME PARTIE

LE REALISME POLITIQUE DE MACHIAVEL

CHAPITRE I : DU COMPORTEMENT SOCIO-POLITIQUE DE L'HOMME D'ETAT

III.1.1. La délimitation du contexte politique

Avant la révolution machiavélienne, la politique et la religion allaient de pair. Cela veut dire que, à cette époque, il a été difficile de distinguer la politique religieuse de l'Eglise de la politique du prince. Le politique n'était pas libre de sa pensée, dans la mesure où il était obligé de pratiquer la politique selon les règles établies par l'Eglise. D'ailleurs, c'est l'une des raisons qui explique la remise en cause de la pratique politique du Moyen-Age par les révoltés dont Machiavel est le plus expressif. Ce dernier affirme notamment que

« Notre religion glorifie plutôt les humbles voués à la vie contemplative que les hommes d'action. Notre religion place le bonheur suprême dans l'humilité, l'objection, le mépris des choses humaines ; et l'autre, au contraire, le faisait consister dans la grandeur d'âme, la force du corps et dans toutes les qualités qui rendent les hommes redoutables. Si la nôtre exige quelque force d'âme, c'est plutôt celle qui fait supporter les maux que celle qui porte aux fortes actions ».¹⁰⁸

Vivant dans le monde physique, concret et caractérisé par la lutte des hommes, l'homme d'action, qui est en réalité l'homme politique, est contraint par la religion à dénier cette réalité terrestre au profit de la méditation de la vie contemplative. Non seulement l'incapacité des dirigeants est caractérisée par cette attitude religieuse ou morale, mais il s'avère aussi que l'époque de Machiavel, semée des troubles et d'invasion, a marqué la désunion de l'Italie. Or la politique doit résoudre les problèmes sociaux pour atteindre son vrai but. C'est en ce sens qu'on parle de la délimitation du contexte politique chez Machiavel. Il faut assigner à la politique une certaine destinée bien déterminée. Celle d'unir la société. C'est la raison pour laquelle le secrétaire florentin définira la politique comme un art efficace de gouverner les hommes vivants dans une société réelle où la défense des intérêts publics devrait demeurer la règle dominante. Or, à cette époque, la politique se délimite dans ce contexte des intérêts opposés de la société. Elle a donc pour objectif de l'organiser d'une manière équilibrée et efficace.

En effet, le problème de l'efficacité politique a préoccupé les penseurs politiques depuis plusieurs siècles. Pour Jean-Jacques Rousseau, l'efficacité politique se mesure avec la capacité de faire apparaître la volonté générale dans l'instauration d'un pouvoir de l'Etat efficace. Par contre, Machiavel pense que le contexte politique se résume au seul souci de la réussite où l'efficacité politique se mesure avec la capacité de réaliser son objectif politique par tous les moyens. Cependant, il faut comprendre que

¹⁰⁸ Nicolas Machiavel, *Discours*, chap. XI, p. 519

Machiavel, à travers ses ouvrages, a tenu compte du contexte politique de son temps. Par son étude, il estime pouvoir forger des moyens efficaces pour harmoniser la vie collective. Comme les hommes luttent naturellement entre eux pour accroître leur puissance et leurs privilèges individuels, Machiavel pense ainsi que le contexte politique doit offrir quelques opportunités de réussite. De par ses analyses, il n'est pas éloigné de la conception hobbienne concernant la nature de l'homme. L'homme étant un loup, l'obsession de la violence circule déjà dans ses veines. Comment la politique doit elle alors se pratiquer, afin de trouver des résultats efficaces ? Ou encore comment et dans quel contexte politique pouvons nous nous convaincre d'une efficacité de la politique de Machiavel ?

Pour mieux éclaircir cette problématique, nous allons voir la politique dans un contexte scientifique. En effet, Machiavel est le premier théoricien politique à avoir pensé que le dirigeant doit désormais partir des faits pour parvenir à des résultats fermement efficaces.

A ce niveau, il faut que le prince soit pragmatique. Dans son intention de viser la fin d'un processus politique réaliste, Machiavel avait pour but immédiat l'unification de l'Italie. Tout son souci est de trouver un remède à la situation catastrophique de l'Italie de son époque. Par là, il a délimité le contexte politique en traçant des lignes de conduite qui n'ont visé que la réussite de son projet. Est-ce en cela que nous pouvons parler de pragmatisme dans la pensée de Machiavel ? Comment et dans quelles circonstances pouvons-nous faire l'élucidation d'une pensée pragmatique chez Machiavel ?

La situation sociale désarticulée de l'Italie avait entraîné une faillite de l'esprit national. Cet état, que nous pouvons qualifier d'anarchique, a conduit Machiavel à des idées plus réalistes illustrées dans ses ouvrages. Par exemple, dans Le Prince il témoigne de son réalisme politique en disant :

« Tant d'écrivains en ont parlé, que peut-être on me taxera de présomption si j'en parle encore ; d'autant plus qu'en traitant cette matière je vais m'écarter de la route commune. Mais dans le dessein que j'ai d'écrire des choses utiles pour celui qui me lira, il m'a paru qu'il valait mieux m'arrêter à la réalité des choses que de me livrer à certaines spéculations ».¹⁰⁹

C'est en ce sens que s'éclairent l'idée du réalisme et du pragmatisme dans le contexte politique. Jugée d'une grande importance, le pragmatisme permettra aux princes d'atteindre leurs objectifs politiques. L'histoire d'Agathocle est une justification du pragmatisme. Agathocle, simple potier, a fini par devenir roi de Syracuse. Il rattacha toutes ses scélératesses d'une si grande force d'esprit et de corps, qui s'étant donné à

¹⁰⁹ Nicolas Machiavel, Le Prince, chap. XV, p. 88

la guerre.¹¹⁰ Ce cas de figure pragmatique justifie clairement l'analyse réaliste de Machiavel. L'auteur du Prince retient ici l'usage cruel de ses actes de violence que la stratégie basée sur des moyens utilisés efficacement pour arriver à sa fin. De ce fait, Machiavel pense que l'homme politique doit absolument référer son action à des contextes politique réels. Car, c'est en suivant ce processus qu'il peut parvenir à des résultats certains. Les propos de Hélène Verdine sont très explicites en cela : « *Activité purement terrestre, la politique se définit pragmatiquement par l'échec ou la réussite d'un projet, sans faire intervenir des jugements de valeurs* ». ¹¹¹

Cette affirmation véhicule l'idée selon laquelle la réussite et l'échec politique dépendent de la capacité où se trouvent les dirigeants d'assurer une analyse psychologique des comportements humaines pour mieux les conduire dans la société organisée. Cette politique assure à l'homme la mesure de sa liberté et d'éviter les actions néfastes. La question reste de savoir comment élaborer la politique dans une cité où les méchants et les ambitieux dominent ?

Cette problématique nous renvoie à Machiavel qui délimite le contexte politique dans le cadre d'une action pragmatique. Cela fait que la politique est une science expérimentale portant des rapports sociaux organisés pour l'intérêt commun du corps social.

Par ailleurs, Romulus, roi de Rome par sa propre volonté, décide de fonder la république. Afin de fonder cette république, il a osé tuer son frère, sollicitant la mort de Tatius, son allié du royaume. C'est dans ce contexte que Machiavel écrit un passage significatif où il exprime le double rôle contradictoire de la violence : « *Ce n'est pas la violence qui répare, mais la violence qui détruit qu'il faut condamner* ». ¹¹²

Dans l'un ou autre cas, la fondation du pouvoir est liée à la force, au sens rigoureux du mot. Cette force, aux yeux de Machiavel, repose sur la volonté unique, inhérente aux fondateurs. Voilà pourquoi, à l'origine de la République comme du principat, il ne saurait y avoir plusieurs volontés, mais une seule. Ce que l'auteur du Discours affirme avec netteté :

« *Il faut établir comme règle générale que jamais, ou bien rarement du moins, on a vu une République ou une monarchie être bien constituées dès l'origine, ou totalement organisées depuis, si ce n'est pas un seul individu ; il lui est nécessaire que celui qui a conçu le plan fournisse lui seul les moyens d'exécution* » ¹¹³

¹¹⁰ Ayant acquis progressivement des grades, Agathocle finit par être capitaine de Syracuse. De là, il fit mettre à mort tous les sénateurs et les hommes les plus riches du peuple, pour occuper et s'approprier, par la force, le royaume sans aucun débat entre les citoyens. Ce fut le même cas pour Oliverato, qui sans aucun scrupule, a mis à mort son oncle et les principaux têtes du pays pour accéder au pouvoir.

¹¹¹ Hélène Verdine, Machiavel ou la science du pouvoir, pp. 28-29

¹¹² Nicolas Machiavel, Discours, Chap. IX, p. 58

¹¹³ Machiavel, Discours (De la Pléiade) p. 405

Pour le cas de Romulus, Machiavel précise plus qu'une fois les qualités inhérentes à cet homme, agissant seul pour fonder un Etat : *virtus*, ruse, force, dissimulation, intelligence de la manipulation, cruauté et bonté.

Par conséquent, aucun Etat ne peut être bien constitué sans l'engagement d'une volonté individuelle qui soit apte à l'emporter sur les autres. S'il en est ainsi, cette analyse nous amène à étudier la nature foncière de l'homme.

III.1.2. Machiavel, précurseur de Hobbes dans la détermination de la nature foncière de l'homme

Il est essentiel de souligner que la véritable préoccupation de Machiavel est de chercher des moyens efficaces pour gouverner l'homme. C'est pourquoi il s'est assigné la tâche d'étudier la nature foncière de l'homme. Cette étude lui a permis de dégager une nouvelle anthropologie que les théoriciens politiques classiques et modernes, dont notamment Thomas Hobbes et Baruch Spinoza, apprécieront de manière plus ou moins controversée¹¹⁴. Pour Machiavel, la nature caractéristique de l'homme relève de son aspect foncièrement méchant. Ainsi il affirme : « *Tous les hommes sont méchants* »¹¹⁵

Il est clair que cette détermination caractéristique repose sur ce que les théoriciens politiques appellent la passion et les désirs de domination conçue par Aristote et d'autres penseurs postérieurs. Cette passion récurrente se retrouve constamment chez les hommes d'Etat, plus soucieux de maintenir leur pouvoir. Et Machiavel constate ainsi que les dirigeants des Etats devraient agir avec autant de méchanceté aussi bien pour la conquête que pour la conservation de leur pouvoir. « *Le prince qui veut se maintenir doit donc apprendre à ne pas être bon, à l'être ou ne pas l'être selon la nécessité* ».¹¹⁶

L'action de prince doit être une action efficace qui ne se soucie d'aucun moyen, qu'il soit honnête ou ridicule. Du point de vue philosophique, Machiavel a mise en place une anthropologie débordante, l'homme se déborde de son fond intérieur. Par méchanceté, il dévoile sa propre nature qui est cultivée par les désirs et les passions. Il entend le moment propice pour montrer ses griffes. D'ailleurs :

¹¹⁴ D'une manière générale, le terme « anthropologie » a un sens très vague. Mais, littéralement, elle se définit comme science de l'homme. En pratique son objet diffère de celui de certaines sciences humaines, telles que l'archéologie, la psychologie et la linguistique. Par cette dimension, l'anthropologie s'applique à l'histoire du genre humaine. A l'heure actuelle, elle consiste, soit à comparer les données recueillis sur un groupe humain avec celles qui concernent un autre groupe, soit à les affronter avec les milieux qui les entoure. Par conséquent, son étude est centrée sur un milieu très complexe, où l'environnement humain comporte plusieurs facteurs : socio-culturels, démographiques, historiques et techniques.

¹¹⁵ Nicolas Machiavel, *Le Prince*, chap. XVII, in Œuvres Complètes, p.339

¹¹⁶ *De Machiavel à nos jours*, in Dictionnaire des œuvres politiques, p.25

« Tous les écrivains qui se sont occupés de politique, et l'histoire est remplie d'exemples qui les appuient s'accordent à dire que quiconque veut fonder un Etat et lui donner des lois doit supposer d'avance les hommes méchants, et toujours prêts à montrer leur méchanceté toutes les fois qu'ils en trouveront l'occasion. Si cependant demeure caché pour un temps, il faut l'attribuer à quelque raison qu'on ne connaît point, et croire qu'il n'a pas eu l'occasion de se montrer ; mais le temps (...) les met ensuite au grand jour »¹¹⁷.

Exposé ainsi, dans sa crudité, le principe a pu passer pour cynique. Plus qu'une affirmation métaphysique (la nature humaine est mauvaise), il s'agit du principe fondamental de toute action et de toute législation : toujours se comporter comme si tous les hommes étaient tels. Les hommes n'agissent honnêtement que s'ils sont contraints. Il n'y a pas de morale là où il n'y a pas d'Etat. On comprend, dès lors, que le fondateur ou formateur de l'Etat ne doive être soumis à aucune règle morale ; pour lui la fin justifie les moyens. Ce principe ne vaut pas seulement pour le prince, mais aussi pour les républiques. Elles ne doivent pas être arrêtées par aucune considération de justice ou d'injustice pour conserver la paix sociale. Et plus loin, Machiavel ajoute :

« Les hommes ne se font le bien que forcément, mais (...) dès qu'ils ont le choix et la liberté de commettre le mal avec impunité, ils ne manquent pas de porter partout la turbulence et le désordre ».¹¹⁸

En réalité, le problème est beaucoup plus complexe : l'appréciation sur la méchanceté foncière des hommes est liée dans un premier temps, à la nature de l'homme en tant qu'il lutte pour la possession et la conservation de ses intérêts : De là, la méchanceté est une condition rationnellement positive dans la conduite intra-sociale.

Par ailleurs, Machiavel déclare que la nature a créé l'homme tel qu'il peut tous désirer sans pouvoir tout obtenir. De là, le désir est supérieur à la faculté d'acquiescer. De ce fossé entre le désir et l'avoir, il en résulte un comportement agressif qui définit, selon Machiavel, sa nature foncière. L'homme est conduit à haïr ses semblables, à les injurier et finalement à les attaquer. Ces propos de Machiavel nous donnent plus d'éclaircissement à cet égard :

« Les désirs de l'homme sont insatiables : il est dans sa nature de vouloir et de pouvoir tout désirer, il n'est pas à sa portée de tout acquiescer. Il en résulte pour lui un mécontentement habituel et le dégoût de ce qu'il possède ; c'est ce qui lui fait blâmer le présent, louer le passé, désirer l'avenir, et tout cela sans aucun motif raisonnable ».¹¹⁹

Ces propos enrichissent, une fois encore, notre compréhension de la nature humaine. L'homme dont Machiavel parle ici, par sa nature insatiable, ressemble à un tonneau percé. Il est déréglé et caractérisé par son incapacité à ne rien garder. Le désir

¹¹⁷ Machiavel, Discours sur la première décade de tite-live, Livre I, Chap. III, In Œuvres Complètes, pp. 388 – 389.

¹¹⁸ Nicolas Machiavel, Discours, p. 389

¹¹⁹ Nicolas Machiavel, Discours, p.512

de conservation engendre pour lui la lutte, et parce qu'il est menacé et parce qu'il est insatisfait ; cela lui met en guerre contre son prochain. Cela traduit, au fond, une même hantise humaine, dont Machiavel assure qu'elle est issue de la nature méchante de l'homme, celle de posséder le pouvoir. De là, il en résulte que le désir d'acquérir et de conserver le pouvoir ne sont que les deux facettes d'une même médaille : celle de possession. Ainsi, par la méchanceté humaine, la société devient-elle nécessairement conflictuelle.

La thèse de base qui en découle n'est pas seulement que l'institution politique, de quelque nature qu'elle soit, est la sanction de la méchanceté foncière de l'homme. Mais encore que toutes les formes politiques postulent une solution à ce problème qui demeure chez Baruch Spinoza quand il dit :

« Non, je le répète, la fin de l'Etat n'est pas de faire passer les hommes de la condition d'êtres raisonnable à celle des bêtes brutes ou d'automates, mais au contraire, il est institué pour que leur âme et leur corps s'acquittent en sûreté de toutes leurs fonctions, pour qu'eux-mêmes usent d'une raison libre, pour qu'il ne luttent point de haine, de colère ou de ruse, pour qu'ils se supportent sans malveillance les uns des autres. La fin de l'Etat est donc en réalité la liberté. »¹²⁰

Finalement, la vision de Machiavel se reflète chez Spinoza, pour qui l'Etat, devra gérer d'une manière rationnelle les appétits et les passions des citoyens s'il veut réaliser sa fin qui est la liberté. De là, le réalisme politique de Machiavel, en refusant la théorie du juste milieu d'Aristote, met à la place un schéma antagoniste où la sphère politique se définit par l'opposition des intérêts, au lieu de chercher une unité mystérieuse qui n'a jamais existé ailleurs que dans l'imagination des idéologues. L'analyse de Raymond Aron va dans le même sens lorsqu'il déclare :

« Machiavel n'a inventé ni la perfidie, ni la cruauté, ni la violence. Il n'a pas imaginé un train des choses humaines qui n'existait pas. Il a simplement amené à la conscience claire une partie de la réalité politique et humaine, qui était pour ainsi dire dissimulée par convenance. »

Cette affirmation résume bien l'aspect réaliste de la pensée politique du secrétaire florentin. Justement, la conscience qu'il a apportée à la réalité politique est la détermination de l'homme comme un être méchant. Cette détermination foncière de l'homme semble être ignorée par les théoriciens politiques traditionnels qui pensent que l'homme est un être pacifique, pouvant être tempéré par les seules lois. A l'instar de Platon, selon qui l'acquisition de la justice et de la tempérance sont conditions du bonheur citadelle ou social. Par contre, la vision machiavélique de l'homme montre que seule la force, à part les lois, peut résoudre la question de la méchanceté de

¹²⁰ Baruch Spinoza, Traité théologico-Politique, p. 329

l'homme. La force est donc le moyen le plus approprié pour réguler les passions et les désirs humains vers un but supérieur.

Après Machiavel, Thomas Hobbes, théoricien politique moderne, s'est interrogé sur la question de la vraie nature de l'homme, non moins partagé par Machiavel. En effet, Hobbes pense que la violence est inhérente à la nature humaine. Elle manifeste sa vraie nature. L'état de nature chez Hobbes est un état des conflits permanent entre les hommes qui sont perpétuellement menacés. Cela est dû au désir de chacun à se conserver dans cet état. L'homme est alors animé par une haine naturelle qui atteste sa nature insociable. De ce point de vue, Hobbes considère que l'homme est un animal né aussi bien pour la guerre que pour la paix : l'une comme l'autre sont inscrites dans sa nature et dans la loi de sa conservation. Pour Hobbes, la méchanceté conduit l'homme à se livrer à une guerre contre son prochain. En ce sens, pour l'homme vivant à l'état de nature, la guerre seule, et non la paix, constitue une réalité effective et positive, où il fait un usage rationnel de la violence. Tout implique la mise en œuvre des caractères proprement humains comme l'espoir et la prévision de fin, l'imagination et le calcul de moyens. Même la parole constitue un pouvoir puissant et inséparable de la pratique de la force. Comme les objectifs du désir des hommes sont les mêmes, les moyens de les satisfaire sont communs. Les buts poursuivis par chacun sont cependant strictement individuels. Par conséquent, toujours distincts et bien souvent incompatibles, les biens convoités ne peuvent être ni possédés ni utilisés en commun. De ce fait, Hobbes dit :

« Chaque homme vit avec tous ceux en présence desquels le hasard le place sur le mode de l'opposition et de l'exclusion. Or, le désir humain, qui se confond avec l'élan même de la vie, n'a pas seulement des objets extérieurs à lui-même : désir de vivre et de survivre, il est, par excellence, désir de désirer, désir du désir, désir de lui-même. Il est défini dans sa forme, mais indéfini dans son objet : c'est dire qu'il est insatiable et qu'il suscite, par conséquent, des occasions indéfiniment renouvelées d'hostilité, une guerre perpétuelle de chacun contre chacun. On peut en conclure que, par nature, la volonté de nuire à autrui est présente en tous les hommes : Voluntas Laendi omnibus guiden inest in naturae. »¹²¹

Cette conception hobbiennne nous enseigne que le conflit est inhérent à la coexistence des hommes. Il se manifeste chez eux par l'expérience que chacun éprouve en vers l'autre. En réalité, l'homme regarde son semblable dans une double optique. Premièrement, il l'a considéré comme son égal et, deuxièmement, il le voit comme son concurrent, son rival, son ennemi auquel il ne faut pas hésiter de s'en prendre. Chacun vit cette double expérience de la gloire, par laquelle on s'efforce de

¹²¹ Thomas Hobbes, *De cive*, I, § 4. Cité par Robert Derathé, dans *La guerre et ses théories*, p.26

s'affirmer contre l'autre. Dans la société, l'homme cherche toujours à dépasser et à dominer l'autre. De là, il doit inspirer de la crainte, et se constituer une menace indéfiable en vers l'autre pour qu'il demeure tranquille.

Il est donc certain que, pour Machiavel et, notamment, Hobbes, l'homme n'a jamais eu une nature bonne. L'état de nature est un état de conflit permanent de chacun contre tous. Dans cette nature alors antérieure à toute société humaine, s'est affrontée la réalité humaine telle qu'elle se présente. Il en résulte que « l'homme est un loup pour l'homme ».¹²² Certes, l'origine de la politique est dans ce contexte conflictuel de la société. Dans ce sens, s'il n'existe pas un Etat fort capable de maintenir la paix et l'ordre social, chacun reprend en main son droit de se défendre pour lui-même. C'est en ce sens que Hobbes déclare que « *tout vaut mieux que la guerre civile cet état de calamité et de misère, cette condition dissolue d'homme sans maître.* »¹²³

Le souverain a pour mission de gérer cette nature méchante des hommes en instaurant un ordre rigoureux qui soit capable de vaincre les forces particulières. C'est pourquoi, si Hobbes évoque volontiers les avantages, les ornements, les agréments d'une vie pacifique tout artificielle, il limite le but de la politique à l'ordre. Comme tel, cet ordre pacifique n'est autre que la sécurité, la sûreté : c'est la forme la plus déterminée de la liberté. Garantir l'ordre et la sécurité publique était le véritable rôle que Machiavel avait assigné au prince. Ici, Hobbes ne fait que consolider cette vision. Aux yeux de Hobbes donc, la paix naît d'une décision radicalement arbitraire par rapport à l'ordre naturel des choses. Cette décision est fondée sur une convention radicalement artificielle. C'est une œuvre de l'artifice humain qui n'a aucun point de contact avec la nature. Par conséquent, la conservation du mouvement vital est le réemploi rusé des mouvements animaux. Cela veut dire que les passions sont gérées selon un calcul rationnel qui est une œuvre toute humaine.

L'insistance de Hobbes mise sur la méchanceté du sujet individuel vise principalement à justifier la nécessité de la passion du pouvoir de domination. Si l'homme était effectivement bon par nature, on ne saurait en quoi l'état de pouvoir serait nécessaire. Dans le cas contraire, le pouvoir apparaît comme une limite au déploiement infini de la méchanceté humaine. Hobbes, comme Machiavel, présente donc une vision pessimiste de l'homme. Le pouvoir, qui doit réagir face à cette nature méchante de l'homme, doit s'articuler par conséquent en méthode rationaliste. De ce fait, tout se

¹²² Thomas Hobbes, *Leviathan*, p. 113

¹²³ Thomas Hobbes, *Leviathan*, p. 170

passé comme si les deux théoriciens politiques cherchent toujours à réduire la méchanceté foncière de l'homme à l'institution politique convenable : celle-ci aurait alors pour fonction de compromettre le jeu de l'opposition instinctive des sujets. Mais, en les unifiant au maximum autour d'un prince ou d'un homme doué de « *virtù* ». Nous pouvons dire que l'ordre politique réduit le champ du mal. De là, s'explique la rationalité du pouvoir qui tempère le pessimisme de base. Chez Machiavel, méchanceté et passion de domination sont justement constitutives de l'être pour-le-pouvoir. Elles composent les catégories inhérentes de son ego.

Si, en effet, la méchanceté est un mal naturel à l'homme et s'il ne serait pas possible d'en connaître les ressorts infinis, c'est que tout pouvoir doit supposer les hommes mauvais. La méchanceté du sujet joue donc le rôle d'un axiome fondateur de la mesure rationnelle d'une situation de lutte donnée. De là, résulte la recherche d'une méthode efficace pour gouverner. Car, si les hommes sont méchants et s'ils le sont certainement, la méthode rationnelle, intégrant cette donnée de base comme prémisse, doivent prémunir des remèdes contre les effets de la méchanceté. Dans cette condition, la méchanceté, toujours supposée des hommes, devient une catégorie méthodologique principale, un moment du rationalisme politique. C'est dans cette réalité conflictuelle que se concrétise la pensée du théoricien politique.

III.1.3. La concrétisation de la pensée de Machiavel

Condamné par les uns, admiré par les autres, Machiavel reste le sujet d'une éternelle controverse. Il donne des conseils cyniques aux dirigeants pour gouverner le peuple et manifeste en même temps de l'affection et de l'amour pour le peuple. Pour Renaudet :

*« Ce secrétaire florentin est positif, réaliste, souvent dur et cynique. Le grand italien parle en poète et en visionnaires ; sa pensée aisément s'évade hors du réel, en néglige les données et les avertissements. »*¹²⁴

Cette affirmation nous permettra de mieux comprendre la concrétisation de la pensée de Machiavel. Comme, elle rappelle vivement l'aspect réaliste de cette pensée, c'est une pensée qui fait effervescence dans nos sociétés. Elle est ferme et dure pour réaliser le bien commun de la société. En rapport à cette idée, Henri Lapeyre dit : « *Ce cynique est un patriote et poète [...] La morale de Machiavel est fondée sur l'idée de patrie* »¹²⁵

Sûrement, cette idée de patrie a été inconcevable à son époque qui l'a poussé à établir des mesures extraordinaires pour prendre et conserver le pouvoir Machiavel était

¹²⁴ Renaudet, *Machiavel*, [329], p. 151.

¹²⁵ Henri Lapeyre, *Les monarchies européennes du XVI^e siècle*, Les relations internationales, Paris, PUF, p. 277.

hantée par l'idée de l'unification de l'Italie. Ce qui le conduit à forger une morale propre à la politique. Certes, cette morale, qui rejette les principes religieux, se soucie simplement des moyens efficaces pour arriver aux objectifs de la politique, cette morale est fortement contestée de nos jours. Ce qui pousse les « anti machiavels », comme Frédéric II, à déclarer :

« Quoique les principes de Machiavel soit ceux suivant lesquels se conduisent les souverains de tous les Etats, ils portent un caractère de dureté et d'intérêt personnel qui révolte et qui doit en faire rejeter la théorie et le système qui paraît en résulter. La réputation d'une bonne morale est aussi importante pour les princes que pour les particuliers. »¹²⁶

Machiavel est un théoricien politique qui n'est pas « amoral » tel qu'on le croit, ni un homme immoral transgressant volontairement les règles de la morale. L'immoralisme. Nous pouvons en revanche considérer Machiavel d'amoral : il fait fi des principes moraux. Mais la pensée est peu banale puisqu'elle se voit dans les sociétés modernes sous le manteau du machiavélisme. Pour Raymond Aron :

« Le machiavélisme passe couramment pour une théorie des moyens ou plutôt de certains moyens. Gouverner à l'Italienne ou à la Florentine ou de manière machiavélique, ce serait ruser, tromper, assassiner, emprisonner. »¹²⁷

En politique, il s'agit essentiellement de réussir. Et réussir, c'est prendre et garder le pouvoir. Pour cela, il existe un machiavélisme absolu et total, celui des régimes totalitaires. Ces régimes cherchent à justifier la pensée de Machiavel. Là, on songe à la fois à Mussolini et à Hitler. Selon les dires de Raymond Aron :

« C'étaient des hommes purement et totalement machiavéliques, au sens péjoratif du terme : ils tirent jusqu'au bout les conséquences de l'inefficacité de la morale chrétienne, ils allaient jusqu'au bout des conséquences logiques de la loi de l'efficacité. Puisque, au bout du compte, en politique, il s'agit essentiellement de réussir, et réussir c'est prendre et garder le pouvoir, il faut employer les moyen efficaces. »¹²⁸

De ce point de vue, Mussolini et Hitler sont les prototypes du machiavélisme absolu qui sévissait pour la première fois dans l'histoire européenne. Ils ont concrétisé la pensée de Machiavel au plus haut degré. Avec l'usage de la tromperie et de la brutalité fondée sur la force, les régimes totalitaires deviennent incontestables. Ils vont jusqu'au bout du mensonge, de la mauvaise foi et de l'exploitation des bassesses humaines. Un régime est dit totalitaire lorsque, dans l'Etat qu'il s'exerce, la totalité du pouvoir appartient à un parti unique et qu'il n'y existe aucune opposition. Tel est le cas

¹²⁶ Frédéric II, Sur le destin de l'œuvre de Machiavel, Chap. II, p. 272.

¹²⁷ Raymond Aron, Machiavel et les tyrannies modernes, p. 75

¹²⁸ Ibid, p. 428.

de l'Allemagne hitlérienne¹²⁹. Mais, de là, on pourrait souligner que Hitler est loin de Machiavel qui est obsédé par la libération et non par la domination de son peuple. Au fond, l'auteur de Tite-live souhaite que les dirigeants exercent une véritable autorité, mais non une véritable domination, ni une vraie terreur. Le machiavélisme, devenue une doctrine de la politique moderne est une réalité. Il est concret partout dans nos sociétés politiques¹³⁰.

Les hommes d'Etats sont devenus en un sens machiavéliques. La politique de Hitler, représente au XX^e siècle, le machiavélisme sans faille. Certes, « l'industrie de la mort » hitlérienne est imputée aux conseils pratiques de l'auteur du Prince, mais si nous intéressons bien au contraire à connaître Machiavel. C'est que nous sommes persuadé de l'ambition débordante de l'homme, quand il affirme avec sincérité :

« Véritablement, on ne peut pas dire qu'il y ait de la valeur à massacrer ses concitoyens, à trahir ses amis, à être sans foi, sans pitié, sans religion ; on ne peut, par tels moyens, acquérir du pouvoir, mais non de la gloire. »¹³¹

Le message est clair, Hitler semble ignorer de tels rebondissements qui peuvent tempérer son autorité. C'est pourquoi son entreprise n'a pas duré. Il ne faisait que sombrer l'humanité dans la violence.

Une politique non machiavélique ou du moins un machiavélisme modéré est tenue d'éviter le mal. Les sociétés et les Etats sont loin d'être complètement vertueux. En suivant la politique actuelle, les Etats et surtout les Européens veulent gouverner sans le mal. Cette attitude consistant à condamner le mal ou la violence se manifeste partout en Europe et dans le monde par la condamnation de l'intervention américaine en Iraq. Des contestations et de manifestations partout dans les médias ont témoigné de la sympathie des peuples à fuir le mal. Mais, comme Machiavel l'avait déjà souligné, l'intérêt de chaque Etat demeure

¹²⁹ Hitler est un homme politique purement et totalement machiavélique. Il avait appliqué jusqu'au suprême degré les conseils de prudence politique du secrétaire florentin. Il a inauguré le machiavélisme dans l'histoire européenne. Adolf Hitler, né en 1889 et mort à Berlin en 1945 est un Allemand politiquement habile : caporal durant la guerre de 1914 – 1918, il devient en 1911 chef du parti national socialiste allemand des travailleurs. Hitler était absorbé par ses projets d'invasion et de guerre. Il avait le goût de conquêtes. De ce fait, il tente d'amadouer les puissances étrangères. Il avait un programme et une vision bien précis pour la politique intérieure et extérieure de l'Allemagne nazie. Il pratique également le racisme et la politique nazie, une politique concentrationnaire évoquée en août 1933

¹³⁰ L'ambition d'Hitler était de dominer l'Europe tel est le destin de l'Allemagne. Il est aussi vrai qu'actuellement, la France et l'Allemagne se font des bons disciples de l'Europe. Hitler était servi par la « *fortuna* » de 1929 caractérisée par une importante crise économique et par la division des partis de gauche, le parti nazi devient solide, prépondérant, le président Hindenburg appelle Hitler à la chancellerie en janvier 1933. Par la violence et la ruse, il renforce sa dictature. Et sa folie de gloire et de supériorité le conduit à provoquer la seconde guerre mondiale. Il se suicida le 30 janvier 1945. Voilà en quoi nous pouvons justifier un cas de la concrétisation de la pensée ou de la théorie machiavélique. Ici, apparaît une morale toute nue.

¹³¹ Nicolas Machiavel, Le Prince, Chap. VII, p. 66.

une fin propre à cet Etat. Il s'avère qu'il y a une division de l'Europe à l'échelle internationale. Chaque Etat poursuit ses propres intérêts¹³².

Cela justifie la nécessité de la force que Machiavel a recommandée aux dirigeants. La décision de Bush est donc machiavélique. Machiavel est très explicite sur ce parcours de Bush :

« Aussi, il ne doit jamais détourner sa pensée de cet exercice de la guerre et il doit s'y exercer plus encore dans la paix que dans la guerre. Ce qu'il peut faire de deux façons, l'une par les actes, l'autre par l'esprit. »¹³³

En politique, si un dirigeant est convaincu de ses intérêts, sa décision doit être irréversible. Dans cette perspective, Bush est l'incarnation d'un bon prince. Il a déclenché la guerre à l'Iraq par ses propres moyens et défend sa position de la guerre jusqu'au bout. Cela justifie que la pensée de Machiavel est concrète et réelle. Le machiavélisme est une réalité.

Rappelons que le machiavélisme est né en Italie. Cette dernière soutient les Etats-Unis en Iraq. Mais la France et l'Allemagne en étaient hostiles. Ces pays ont condamné verbalement cette guerre. Cette analyse nous permet de conclure que les Etats-Unis est le gendarme du monde. Car ils sont supérieurs en force par rapport à n'importe quel autre Etat. Sa puissance militaire est incontestable. Là, monte l'étoile de Machiavel. Cette analyse nous amène à voir le post machiavélisme dans la politique moderne.

CHAPITRE II : LE POST-MACHIAVELISME : APERÇU HISTORIQUE

Ce dernier chapitre de notre réflexion sur le réalisme politique de Machiavel a pour objectif d'analyser les éclats du machiavélisme à travers son incarnation dans la réalité des choses politiques postérieures. Et pour mieux cerner cette projection de l'ordre politique conçu par Machiavel dans la pratique contemporaine du pouvoir, nous allons d'abord voir la persistance de la toute puissance de l'Etat monarchique. Nous verrons ensuite l'incarnation comment s'incarne le machiavélisme dans les tyrannies contemporaines. Il

¹³² C'est pour cela qu'on a vu la Grande Bretagne concourir avec les Etats-Unis d'Amérique pour destituer le Raïs Sadam Hussein. L'offensive contre Sadam est menée le 20 mars 2003. Il importe donc de connaître la stratégie adoptée par George Bush pour faire cette guerre. En effet, avant la guerre, les Etats-Unis apparaissent à plusieurs reprises aux Nations Unies avec des fausses preuves qui accusent l'Iraq d'avoir possédé des armes à destruction massive. De là, la conviction et les résultats comme étant Sadam Hussein est devenu dangereux pour le destin de l'humanité. Cette stratégie des Etats-Unis reflète la « ruse » machiavélienne. Le machiavélisme a vu le jour en Europe, mais pour rendre certains de ses projets, Bush ne peut pas s'en passer de cette politique de rigueur. Dans la conception machiavélienne, le prince doit avoir une connaissance globale de son pays. Cela est utile pour la défense du pays. Tel est donc le cas de George Walter Bush. Ce dernier, après avoir été dévoré par l'ambition de conquérir l'Iraq, a eu du mal à persuader les Nations-Unies pour la guerre, il a pris la décision unilatérale d'aller à la guerre. Cette décision découle sans doute de la capacité militaire redoutable qu'a les Etats-Unis actuellement

¹³³ Nicolas Machiavel, *Le Prince*, Chap. VII, P. 68.

s'ensuit, enfin, un examen judicieux de la pensée de Machiavel aux confins de la culture politique moderne. C'est en ce sens que notre analyse sert de justification au réalisme politique du secrétaire florentin à l'endroit du renouveau de sa pensée.

III.2.1. La persistance de la toute puissance de l'Etat monarchique

Etymologiquement, le mot monarchie vient du grec « *monarchia* », de monos » qui signifie seul et « *arché* », commandement. Ainsi, un Etat monarchique peut se définir comme un

« système politique dans lequel l'Etat est gouverné par un roi qui, généralement, reçoit sa souveraineté héréditairement, quelquefois électivement, distingué du despotisme ou de l'autocratie, système dans lequel le souverain gouverne par lui seul, alors que le monarque exerce sa souveraineté par des pouvoirs subordonnés mais intermédiaires ; dans les monarchies les plus primitives, le roi est souvent non seulement le chef de l'Etat ; mais en même temps le pontife suprême et le souverain juge. Monarchie absolue, celle dans laquelle le roi possède tous les pouvoirs, même s'il en délègue, prend et assume directement toutes les décisions ; monarchie constitutionnelle : celle où les pouvoirs du monarque sont définis et délimités par la constitution. »¹³⁴

Ce texte nous permet de savoir clairement les différents types d'Etat monarchiques dont la persistance de sa toute puissance attire particulièrement l'attention de Machiavel : à ses yeux, c'est dans la monarchie absolue que l'Etat exerce toute sa puissance. Dans ce genre de monarchie, le monarque détient toutes les décisions. La question est donc de savoir pourquoi et comment l'autorité devient absolue dans l'Etat monarchique ? Comment Machiavel en a-t-il tiré la leçon ?

Cette problématique nous conduit à chercher à connaître les raisons qui ont poussé la monarchie à prendre des caractères absolus au XVII^e siècle. Machiavel la considère comme un fait institutionnalisé par la force et la puissance : fait sans droit, autorité sans autorisation, pouvoir sans légitimité. Il n'y a nul fondement pour un pouvoir dépendant des hasards dès la naissance, de la fortune des hommes, de la volonté contingente des législateurs, de la relativité des us et coutumes. C'est dans toutes ces perspectives que s'exprime le thème de l'arbitraire du pouvoir chez l'auteur du Prince. C'est-à-dire que le pouvoir du prince doit s'exercer sans limites dans la société. Le refus d'une fondation légitimant l'Etat renvoie d'abord, chez Machiavel, à la séparation radicale qu'il établit entre morale et politique.

Au chapitre VIII du Prince, est envisagé le cas de ceux qui sont « *devenus princes par scélératesse* », Machiavel écrit qu'il n'est pas question de (l') examiner sous les rapports de la justice et de la morale. »¹³⁵

¹³⁴ Louis-Marie Morfoux, Vocabulaire de la philosophie et des sciences humaines, p. 223.

¹³⁵ Machiavel, Le prince, Chap. VIII, p.

Il faut parfois au prince renier sa parole, faire l'homme, c'est-à-dire gouverner, certes, selon les lois, mais aussi en bête de somme : gouverner selon la crainte se traduit par un redoublement de l'animalité politique où la ruse du renard se mêle à la force brute du lion. Mais il n'y a là nulle apologie de la scélératesse. C'est une simple substitution du point de vue technique au point de vue moral. Ce sont là les nécessités du politique pour une meilleure conservation de l'Etat par celui qui commande.

Chez Machiavel, le pouvoir est condamné à l'arbitraire à cause de la nature méchante foncière de l'homme. C'est alors la position forte de cette philosophie politique qui renvoie à l'effectivité de l'acte du politique partant de la réalité des hommes où la possibilité d'un Etat de droit est liée aux illusions ruineuses, sinon inutiles des utopies idéologiques.

L'analyse de Machiavel n'en reste pas moins une entreprise impitoyablement lucide de rationalisation du pouvoir, réduit à des mécanismes de conquête et de conservation. L'Etat conquiert ainsi son autonomie, étant une institution purement humaine, ni divine ni magique. Il est désacralisé désacralisé en même temps qu'il est vide de substance morale ne renvoyant qu'au calcul du prince. Ainsi, la laïcisation et la rationalisation du politique s'arrêtent-elles chez Machiavel, à la considération du point de vue technique. Il ne saurait y avoir de science politique sans la tentative des théoriciens et des philosophes du droit naturel des XVII et XVIIIème siècles : ces derniers établiraient une définition des principes d'un ordonnancement juridique construit sous la seule autorité de la raison applicable à l'homme selon l'universalité de sa nature. Cette science politique serait ainsi inséparable de l'affirmation d'une légitimité rationnelle de l'Etat. Dès lors, le pouvoir n'est pas soumis à l'arbitraire du prince. Il a son fondement ailleurs, conçu, à cette époque, de la manière suivante :

« C'est au nom de Dieu très Grand Bon, à la suite des hommes qu'il aime et qu'il inspire, et sous l'influence de son pouvoir créateur, que vous reviendrez à votre ancienne constitution, et qu'un roi vous donnera la seule chose que vous devriez désirer sagement, la liberté par le Monarque. »¹³⁶

Cette affirmation reflète le caractère divin de l'Etat monarchique. Le monarque réalise la puissance de Dieu dans la société qu'il gouverne. Son pouvoir est donc sacré. Tout le peuple doit se soumettre à la volonté du Monarque. Voilà comment Georges Durand décrit le glissement de la monarchie au droit divin :

¹³⁶ Joseph de Maistre, Ecrits sur la révolution, Paris : PUF, p. 1

« De la monarchie pure paternelle, maintenant la paix entre ses enfants, on passe à une monarchie du droit divin, ç une conception démiurgique où il ne s'agit plus de conserver et de rétablir, mais véritablement de gouverner, voire de créer »¹³⁷

Le problème est de savoir s'établit la théorie politique du droit divin. Car c'est dans cette perspective que se réalisait la persistance de toute puissance de l'Etat monarchique. Depuis le Moyen Age, cette conception traditionnelle de l'Eglise s'est surtout développée au XVII^e siècle, avec des penseurs et théoriciens de la monarchie de droit divin, dont Bossuet pour qui la politique est tirée des paroles des Ecritures Saintes). Cette théorie affirme que le pouvoir civil, loin d'être arbitraire, a bien un fondement, une source qui le légitime : Dieu. La monarchie du droit divin semblerait reposer son principe sur la parole de Saint Paul : *« Il n'y a point d'autorité qui vienne de Dieu, et celles qui existent sont constituées par Dieu. »*¹³⁸

Qu'est-ce que cela veut dire ? Il ne s'agit pas évidemment pas de dire que Dieu désigne directement les gouvernants. Dans cette même perspective, les évêques ne tirent pas de Dieu leur autorité pastorale bien qu'ils soient désignés par le pape. De même, les souverains peuvent bien être désignés selon des voies humaines, mais ils doivent tenir de Dieu, et non des hommes, leur autorité. La théorie du droit divin n'est pas une conception « magique » de l'Etat. Dieu définit, en droit politique, un fondement à l'exercice de pouvoir monarchique. Il n'intervient pas dans le mode de formation de l'Etat. Sur ce point Machiavel nous fait part de sa remarque suivante : *« En vérité, les dieux ne peuvent donner à des hommes une plus belle chance de gloire, comme nul homme ne peut en désirer de plus belles. »*¹³⁹

De là, l'idée semble se confirmer : la monarchie de droit divin n'est qu'une ruse pour l'arbitraire de la volonté du monarque dont le son pouvoir a une portée universelle en fondant l'Etat en Dieu, le monarque, tenant du droit, divin prétend l'exercer sortir dans l'arbitraire qu'avait condamné Machiavel, qui, en même temps, cherchait à le fondé en raison. L'analyse de Pierre Kahn se dirige dans ce sens :

*« D'une part, le pouvoir a un fondement, et sort donc de l'arbitraire, il a une raison de s'exercer autre que ces causes sans raison que sont le hasard des fortunes, l'accoutumance due à la durée ou l'art des gouvernants. D'autre part, Dieu n'est pas un malin génie qui s'amuse à bouleverser à sa guise l'ordre du monde. Il est au contraire le garant de la raisonnable de l'univers physique. »*¹⁴⁰

Compte tenu de cette affirmation, la providence divine est conçue comme un ordre universel et rationnel et qui, seule, peut fournir au politique un fondement

¹³⁷ Georges Durand, *Etats et institutions XVI – XVIII^e siècles*, Paris : Editions Armand Colin, p. 127.

¹³⁸ Saint Paul, *Epître aux Romains*, Chap. XIII

¹³⁹ Nicolas Machiavel, *Discours sur la première décade de Tite-live*. In *Œuvres Complètes*, p. 410.

¹⁴⁰ Pierre Kahn, *Etat*, Editions Quintette, p 31.

acceptable. L'autorité royale est soumise à la raison, le prince, Dieu sur la terre, ne peut, par cette raison même y faire n'importe quoi : son acte est qualifié de divin.

La toute puissance de l'Etat monarchique, incarnée par la monarchie du droit divin, aboutit à une conception absolutiste de l'Etat, conséquence, elle aussi, tirée des Ecritures Saintes. S'il n'y a, en effet, pas de pouvoir qui ne vienne de Dieu, alors : « *Celui qui résiste à l'autorité se rebelle contre l'ordre établi par Dieu* »¹⁴¹

L'obéissance au souverain doit se faire sans réserve et il ne saurait exister dans l'Etat, aucune instance qui puisse de droit contester ses décisions. Puisque le pouvoir du monarque est considéré comme divin, il incarne toutes les déterminations divines. Parmi ces déterminations, on peut noter l'infailibilité, l'absoluité, l'éternité, la souveraineté et la sacralité. Cela signifie que le pouvoir du roi est absolu, éternel, souverainement infailible et sacré. La théorie de la monarchie absolue se résume à ce principe de Jean Bodin, selon lequel la souveraineté est « *la puissance absolue et perpétuelle d'une République*. »¹⁴²

Il est évident que, aux yeux de Bodin, l'autorité du prince doit être « *suprema potestas* ». Plus elle est contestée et affaiblie, plus l'Etat se désagrège. Cela explique le modèle de l'empire paternel par lequel Jean Bodin veut justifier la puissance souveraine de l'Etat : l'autorité du roi est au peuple ce que celle du père est à la famille. Cette vision de la souveraineté conçu par Jean Bodin¹⁴³ n'est qu'une consolidation de la conception machiavélienne du pouvoir politique. Bodin apparaît donc comme l'un des penseurs de la monarchie absolue, où le roi ou le prince est considéré comme l'unité substantielle de la nation. Cela fait que la monarchie de Louis XIV, en France, au XVII^e siècle, est la réalité historique de la monarchie absolue de droit divin. En fait, Louis XIV déclare que « *L'Etat c'est moi* »¹⁴⁴

Ce dernier se considère comme le « roi soleil », à l'instar du soleil qui gouverne l'univers tout entier. Il règne sur la totalité de la société qu'il gouverne. L'unité de sa personne politique est le principe moteur qui fait pouvoir toute société. C'est ainsi que dans son palais, il ordonne toute la société. En tant que pouvoir absolu, celui du prince est infailible. C'est une autorité sans faille, sans défaut. Toutefois, il faut néanmoins

¹⁴¹ Saint Paul, Epître aux Romains, Chap. XII, cité par Pierre Kahn, In L'Etat, p. 31.

¹⁴² Jean Bodin, République, I, p. 8

¹⁴³ Jean Bodin (1530 – 1596) est l'un des principaux théoriciens modernes de la monarchie absolue. Sa philosophie du droit et de l'Etat annonce déjà, par certains côtés, la sociologie politique contemporaine. Selon l'auteur de Six Livres de la République (1576), on doit toujours prendre en considération les valeurs d'un royaume (tradition, morale, religion...) en même temps que ses principes institutionnels pour expliquer le fonctionnement d'un régime politique.

¹⁴⁴ Louis XIV, cité par Pierre Khan, L'Etat, p. 51.

comprendre que cette déclaration de Louis XIV ne signifie pas forcément l'appropriation de l'Etat par un individu despote, mais elle exprime l'identification de la personne du roi à l'intérêt collectif. Ceci, pour dire que le corps politique du roi doit orienter ses objectifs vers l'épanouissement de ses sujets. De là, s'explique l'idée que la volonté du prince s'identifie à la loi. Mais le problème repose sur le fait que, ce type de monarchie, la loi est établie en fonction du gré du prince. Ici, réside l'attitude purement machiavélique.

Il faut néanmoins noter que la théorie du droit divin se heurte, avec ses conséquences absolutistes, à une double négation. Premièrement, la négation du droit de résistance qui sera inscrite dans la déclaration de 1789 comme un des quatre droits naturels et imprescriptibles de l'humanité. Deuxièmement, la négation de la théorie de la souveraineté du peuple : certes, le droit divin n'est pas en principe incompatible avec l'existence d'une république ou d'une démocratie puisque sa formulation le fait valoir universellement. Mais il est clair que, si la souveraineté a sa source en Dieu, elle ne saurait l'avoir dans le consentement du peuple. Il y a lieu de remarquer qu'au lieu d'exercer vouloir sortir le pouvoir par l'arbitraire du prince, la monarchie du droit divin l'a relégué dans l'absolutisme. Et l'absolutisme, le totalitarisme sont des aspects particuliers de la pensée politique de Machiavel, mal compris des théoriciens de la monarchie absolue : leurs doctrines socio-politiques sont néanmoins tributaires du machiavélisme, au sens où leur conception du pouvoir repose sur le caractère absolu des principes d'actions solutions. Dans tous les cas, leurs différentes théories se trouvent dans les tyrannies contemporaines comme étant l'incarnation du machiavélisme.

III.2.1. L'incarnation du machiavélisme dans les tyrannies contemporaines

Selon Raymond Aron, « *la tyrannie, en réalité, est précisément « l'autorité absolue », autorité attachée à une personne et non confirmée et stabilisée par des institutions* »¹⁴⁵

Cette définition met en relief l'idée selon laquelle la tyrannie incarne une autorité illégale qui s'exerce par la force et la volonté d'un seul individu. Le tyran s'appuie alors seulement sur la force des armes pour se faire obéir : son seul souci réside dans la domination de ses sujets pour exercer son pouvoir qui s'arroge de toutes les prérogatives.

Cependant, le prince de Machiavel semblerait outrepasser l'exercice de la force pour la conduite des affaires politiques où cette force est mêlée à la ruse présentée

¹⁴⁵ Raymond Aron, Machiavel et les tyrannies modernes, p.5

sous formes diverses : l'obéissance exigée est moins le fruit de la seule autorité des armes que des astuces guidés par l'habileté. C'est cette théorie controversée du secrétaire florentin que nous essayons de dégager dans cette partie, en partant des constatations sur l'évolution des réalités politiques.

De ce fait, par son contenu, la théorie politique de Machiavel aurait pu donner une leçon de vigilance aux amis de liberté. Mais, par sa forme, elle risque d'encourager les violences. Il s'agit des dirigeants qui sont extrêmement soucieux de garder leur pouvoir par n'importe quel moyen. Cela explique l'intention de Machiavel pour qui l'essentiel n'est pas de donner aux tyrans des conseils pour mieux dominer, ni opprimer le peuple. Mais, l'auteur du Prince souhaite simplement instaurer un pouvoir fort, capable de dissiper les manœuvres corruptives de la part des dirigeants. C'est pourquoi Raymond Aron dit :

« le Prince n'est ni le livre des Républicains, ni écrit avec les doigts de Satan, c'est la mise en forme d'une technique de la tyrannie, comparable au chapitre de la Politique d'Aristote sur les moyens à employer pour maintenir les gouvernements corrompus »¹⁴⁶

Il est donc clair que Le Prince est l'ordonnance de tout pays malade ou corrompu. Il comporte toutes les stratégies pour maintenir un pouvoir absolu. Mis, il faut noter que Machiavel ne recommande pas les tyrannies et fait l'éloge de la liberté romaine¹⁴⁷. Il reconnaît néanmoins la nécessité des législateurs, des dictateurs, voire des princes nourris d'un esprit autoritaire lorsque les peuples corrompus sont indignes et incapables de liberté. Cela apparaît donc logique dans la mesure où, dans une situation d'exception où les institutions s'effondrent, les croyances communes disparaissent. Il y a donc lieu de faire appel à une autorité arbitraire des chefs, qui peuvent se légitimer eux-mêmes par leur succès. En réalité, Machiavel ne mâche pas ses mots quand il recommande celui qui veut se maintenir pour longtemps au pouvoir, dans un pays où règne l'égalité, doit retirer de son esprit cet état d'égalité des hommes ambitieux et turbulents. C'est pourquoi nous pouvons voir, chez le secrétaire florentin, une manière d'encourager le tyran. Mais, dans le fond, Machiavel pense asseoir une technique de gouverner les hommes en tenant compte de leurs désirs, de leurs ambitions et de leurs coutumes, bref de leur mode de vie¹⁴⁸

¹⁴⁶ Raymond Aron, Machiavel et les tyrannies modernes, p.61

¹⁴⁷ Machiavel, Discours, Livre I, Chap. XXVI, p 104.

¹⁴⁸ Machiavel, Le Prince, p.359.

Cependant, un prince, quand il veut réussir dans son entreprise, doit se montrer habile pour cerner le type de gouvernement qu'il faut à une société déterminée. C'est en ce sens que nous saisissons cette affirmation de Machiavel :

« Car l'oppresseur étant ainsi à la mesure de l'opprimé, chacun restera tranquillement à sa place. Mais établir une république dans un pays plus propre à un principat, un principat dans un pays plus propre à une république, ne peut être que l'ouvrage d'un homme d'un cerveau et d'un prestige peu commun. Beaucoup l'ont tenté, peu en sont venus à bout. La grandeur de l'entreprise étonne les uns et arrête les autres, de sorte qu'ils échouent presque en commençant. »¹⁴⁹

Ce texte exprime en fait l'idéal d'une Montesquieu qui préconise « *la théorie du climat dans L'esprit des lois* où la nature du régime politique dépend des contextes situationnels d'un pays. Voilà d'ailleurs pourquoi un prince échoue vite quand il veut maintenir un pouvoir absolu dans une cité qui était habituée à vivre en liberté. Cela explique le risque que peut encourir le prince au cas où il transforme le pouvoir civil en pouvoir absolu. Ce pouvoir peut être exercé par lui-même ou par un corps de magistrats d'un pays.

La vertu des gouvernés, dont rêve le secrétaire de Florence, n'est certes pas la soumission aveugle. Mais elle réside aussi dans le dévouement au bien commun, dans le respect des lois et le sens de l'intérêt public. Et la vertu des gouvernants n'est pas dans l'incarnation d'une autorité écrasante. Elle se définit plutôt comme leur volonté lucide d'action. Cela nous permet d'avancer l'idée que la technique de la tyrannie, vue à travers Le Prince, n'équivaut pas à une apologie du tyran. Pour le savant Machiavel, elle indique seulement les moyens de se maintenir au pouvoir en toutes circonstances. Mais, en réalité, Machiavel ne commande ni aux Etats, ni aux peuples de se mettre en aussi mauvais cas.

Dans le Discours, Machiavel condamne la tyrannie, la jugeant fâcheuse pour les nations, pensant qu'elle est un signe et une cause de la corruption ¹⁵⁰. Il déconseille néanmoins aux princes de devenir tyrans s'ils choisissent la mauvaise carrière, prévoyant la destinée terrible qui les attend. C'est pourquoi d'ailleurs il attire notre attention sur le fait que « *l'intérêt commun n'est respecté que dans les républiques.* »¹⁵¹ Il est donc évident que, le plus souvent, ce que le prince fait dans son intérêt est nuisible à l'Etat. Par contre, ce qui fait le bien de l'Etat nuit à ses propres intérêts. C'est

¹⁴⁹ Montesquieu, L'esprit des Lois, Livre XIV, p. 374.

¹⁵⁰ Machiavel, Discours, I, Chap. XXII, p. 77.

¹⁵¹ Raymond Aron, Machiavel et les tyrannies modernes, p.5.

pourquoi le plus grand souci de Machiavel est de pousser le dirigeant à agir en fonction du bien commun.

Le plus souvent, nos tyrans modernes l'ignorent en visant seulement à satisfaire leurs désirs et leurs ambitions personnelles. Il s'ensuit qu'ils volent la richesse des Etats pour leur propre compte. Ils s'accablent des fortunes en laissant leurs peuples souffrir dans la misère et dans son joug. Sur ce point, le Président Mubutu Sesse Sekou de Zaïre fut le dirigeant qui se vante même d'être le prototype du machiavélisme. Comme tous les tyrans, il était nécessaire pour Mubutu d'éliminer tous ses adversaires pour demeurer tranquille dans son trône.

Cela justifie le réalisme politique de Machiavel qui a admiré l'autorité de César Borgia à l'égard de son Ministre. Rappelons que Mubutu avait dépouillé son pays, se forgeant une haine ineffaçable envers son peuple, à tel point que son attitude politique lui a permis de s'exiler dans son pays pour rester au Maroc, jusqu'à sa mort. Son peuple refuse même de l'enterrer dans le territoire zaïrois où l'on n'a pas observé non plus des obsèques nationales, leur refusant le titre de héros de la nation¹⁵².

La simple mise en forme abstraite de la technique machiavélienne paraît moins un acte de science qu'une manière d'encourager les tyrans. L'attribution des moyens efficaces au prince suscite une interprétation de l'attitude de Machiavel qui encourage le tyran, où le florentin est tout à fait sincère : la vraie condamnation de la tyrannie est d'ordre politique. Tous les crimes du tyran sont méprisables, étant un acte de vanité. Au cas où le tyran s'avère incapable de conjuguer sa force oppressive avec les désirs du peuple, ce dernier peut prendre les armes et se révolter contre lui pour s'attacher à un libérateur.

Machiavel ne conseille pas le machiavélisme du prince, c'est qu'il souhaite, non la tyrannie, mais un Etat puissant, prospère, ordonné et légal¹⁵³. C'est la raison pour laquelle un dirigeant sage ne doit pas seulement se contenter d'affirmer une autorité écrasante sur ses citoyens, mais il a aussi le devoir de promouvoir le développement de la nation et la liberté de chaque membre.

¹⁵² En effet, débutant sa carrière de journalisme, et plus tard, formé dans l'armée, il a assuré la fonction de chef d'Etat Major des armées congolaises, Mubutu a alors assassiné systématiquement son compatriote Patrice Lumumba dont il était lui-même son secrétaire particulier. Etant déterminé à devenir maître incontestable de ce pays, ce dernier était une menace à la réalisation de son entreprise. Il s'ensuit alors qu'il parvient même à destituer le Président mis en place par la monarchie belge. Et progressivement, il a affermis son pouvoir accusant ses neuf ministres d'une conspiration et d'une trahison visant à l'élimination physique du chef d'Etat. Ces ministres seront injustement condamnés à mort et furent fusillés sur la place publique.

¹⁵³ Machiavel, Discours, Livre I, Chap. X, p. 62.

Le but des cruautés d'un chef d'Etat doit être nécessairement la réalisation d'une fin supérieure et commune à toute la société. Le prince doit par exemple éliminer un terroriste qui menace de passer à l'action. Il ne doit pas être arrêté par aucun souci de justice. Car l'action du terroriste vise à anéantir la société toute entière. Tandis que la violence du prince tombe sur une seule personne. L'analyse de Raymond Aron va dans ce sens même quand il écrit :

« Partout où il faut délibérer sur une partie d'où dépend uniquement le salut de l'Etat, il ne faut pas être arrêté par aucune considération de justice ou d'injustice, d'humanité ou de cruauté, de gloire ou d'ignominie, mais rejetant tout autre parti, ne s'attacher qu'à celui qui le sauve et maintient sa liberté »¹⁵⁴

Il y va sans cesse du salut de l'Etat : comment, dès lors, se croire tenu par sa parole, par une promesse, par une règle éthique ? Ceux qui, en revanche, ont tendance à mépriser et à banaliser Machiavel, doivent savoir que son but n'est pas de prescrire aux princes la voie et la technique de détruire la liberté publique. Son souhait consiste seulement à la protéger davantage. Les dirigeants, qui pensent bien gérer un Etat, reconnaissent la liberté des citoyens, leur idéologie ne reposent pas sur des disciplines fondées sur l'absolutisme. De ce fait, le salut public doit être le motif de toute politique. Car un prince qui n'arrive pas à parvenir à cette finalité est souvent dépourvu d'excellence et rate même son véritable objectif politique. Aussi, le primat du salut public est-il à la racine de toutes les théories et les pratiques de la diplomatie européenne qui, chez Machiavel, revêt les différents aspects de la ruse du renard, associée à la force du lion¹⁵⁵.

Il y a d'ailleurs lieu de noter que la politique intérieure devient une sorte de guerre où l'on se crée des amis en se débarrassant des ennemis pour s'assurer l'obéissance du peuple. Par conséquent, dans un pouvoir absolu du tyran, la force, la ruse, la tromperie et la violence sont fréquentes.

C'est ainsi que, dans la conception machiavélique, ces pathologies politiques ne doivent, ni durer dans la société ni même s'appliquer par un vain plaisir : elles ne peuvent qu'être employée rarement pour que les esprits soient rassurés. Elles ne doivent pas être durables à l'intérieur de l'Etat. Il n'en reste pas moins que la fin prochaine de toute politique au regard de l'observateur avisé, c'est le maintien de l'ordre qui intéresse le tyran. Il n'applique d'ailleurs pas intégralement les moyens de guerre, il limitera ceux-ci à ses adversaires et laissera la masse du peuple vivre en paix.

¹⁵⁴ Raymond Aron, Machiavel et les tyrannies modernes, p.8.

¹⁵⁵ Machiavel, Le Prince, Chapitre , p. 341.

Cela permet au prince de perdre son caractère agressivement immoral, étant convaincu de tenir l'arène du pouvoir par tous les moyens.

L'immoralisme des moyens tyranniques deviennent ainsi, dans une certaine mesure, une condamnation de la tyrannie elle-même. C'est en cela que nous pouvons comprendre avec Machiavel lui-même le mérite des divers gouvernements qui se réfèrent à une fin supérieure. A moins que le maintien du pouvoir ne soit par lui-même, une preuve de vertu politique : un régime qui dure démontre par là même qu'il triomphe du danger qui menace toutes les institutions humaines, à savoir l'instabilité et la révolte.

Il s'ensuit que toutes les considérations sur la politique extérieure tendent au maintien du pouvoir. De même, toute la politique intérieure est, à son tour subordonnée aux intérêts diplomatiques de la cité. C'est ainsi que, dans le cadre général, la politique paraît prendre pour signification et pour fin la puissance, où toutes les réalités humaines sont envisagées relativement aux conjonctures qui régissent le corps social où les intérêts individuels s'affrontent.

La pensée de Machiavel s'avère ainsi être une vue pessimiste de la nature humaine. Traduisant une philosophie de devenir, elle est essentiellement politique, parce qu'elle prend pour fin, la grandeur des nations, pour valeurs suprêmes, celles liées à la grandeur des actions dont les moyens reposent sur les expériences révélées efficaces. Elle est réaliste en ce sens qu'elle porte sur les faits. Mais étant plus rationaliste encore, ce réalisme s'efforce toujours de ramener le désordre des événements à des uniformités intelligibles. Généralement, en conseil la prudence, les régularités observées est du ressort de l'administration allemande avant et pendant le IIIème Reich. C'est, du moins, ce que Raymond Aron affirme : « *que la bureaucratie soit par essence rationnelle* »¹⁵⁶

Cela nous montre bien l'impression du machiavélisme sur nos organisations politiques modernes. Ici, s'explique l'originalité de la pensée de Machiavel en matière politique : elle réside principalement dans la rationalisation de ce qui, traditionnellement ou vulgairement, passe pour échapper à la rationalisation de l'art de gouverner les hommes. Un dirigeant sage doit viser, selon Machiavel, à étendre sa puissance à des pays qu'il commande ¹⁵⁷. Ce dernier objectif doit être tenu pour la fin dernière, le premier étant la condition de son entreprise. Là encore, nous remontons à la pensée

¹⁵⁶ Raymond Aron, *Machiavel et les tyrannies modernes*, p..195.

¹⁵⁷ C'est bien le cas des puissances coloniales qui font la fierté des Français de Napoléon, lequel commande 100 millions d'habitants. De nos jours, cette visée se trouve avec l'affirmation de la puissance américaine, s'érigeant en gendarme du monde.

machiavélienne qui rend seule compréhensible la théorie et la pratique des tyrans modernes.

En fait, le tyran, en occupant toutes les positions stratégiques, devient maître absolu dans la société qu'il dirige. Dans un gouvernement centralisé, son autorité entend coordonner fermement toutes les autorités provinciales. Cela conduit le tyran à être jaloux, sinon hostile même aux survivances du passé et aux régimes adverses. Il ne tolère aucune autre force, matérielle ou spirituelle, en dehors de celle du parti¹⁵⁸. Ces deux figures politiques ont été fortement inspirées du machiavélisme, témoignant d'une tyrannie qui subordonne tout à la volonté du tyran.

Comme il est d'usage que tous les manieurs d'hommes inventent une mission pour justifier leur aventure, la grande problématique de la tyrannie moderne reste sur la question de sa légalisation : le tyran est reconnu comme celui qui incarne un pouvoir illégitime et illégal, faisant de la force et de la violence, l'unique source de son autorité, reconnue et approuvée par le peuple.

Voilà pourquoi selon Raymond Aron, l'acte des princes reflète la singularité de la tyrannie moderne où :

« il ne consente pas à renoncer aux mesures prises pour assurer leur tyrannie. Les institutions politiques qu'ils créent doivent perpétuer la tyrannie, c'est-à-dire le droit exclusif du tyran et de son parti à exercer l'autorité, bien plus que prétendre elles-mêmes à une quelconque autorité. Le parti devient une institution légale de l'Etat nouveau »¹⁵⁹

Selon les indicateurs de Machiavel, le tyran doit maintenir la fidélité de ses troupes et faire supporter au peuple la perte de sa liberté¹⁶⁰. Cela revient à dire que le tyran doit imposer un climat d'apaisement entre le pouvoir et l'état civil. La prétention de la tyrannie moderne est donc la législation de son pouvoir et le maintien de son prestige. Le tyran ne consent pas à devenir chef ordinaire selon les termes de Max Weber, « le charisme du tyran doit être confirmé et maintenu par le temps et par les autres, mais non banalisé et dissout en habitudes ou traditions. »¹⁶¹

¹⁵⁸ Ceci s'explique bien par le cas d'Adolphe Hitler et de Benito Mussolini. Le premier, une fois accédé au pouvoir, a entamé le processus de Nazification, tendant à inculquer aux Allemands la suprématie et les valeurs de la race aryenne. C'est en ce sens qu'on parle de la doctrine naziste enseignée dans toute l'Allemagne nazie. Les écoles et les églises ont été les instruments favorables à cet endoctrinement. Effectivement, les médias étaient sous contrôle et sous le programme favorable à l'entreprise hitlérienne. Ce qui explique une véritable attitude tyrannique où l'adversité est maintenue à l'écart. Quant à Benito Mussolini, instaurant le fascisme en Italie, il est contre toute valeur qui va à l'encontre de la doctrine. Cela lui permet aussi de se débarrasser de ses adversaires pour demeurer le chef incontestable de l'Italie fasciste.

¹⁵⁹ Raymond Aron, Machiavel et les tyrannies modernes, p.45.

¹⁶⁰ Machiavel, Discours, Livre I, Chapitre XVI, p. 75.

¹⁶¹ Max Weber, cité par Raymond Aron dans Machiavel et les tyrannies modernes, p.45.

A un degré ou à un autre, tous les grands hommes d'Etats ont, à certains égards instants, imposés aux citoyens la conviction qu'ils étaient « élus » par la nation ou par la providence pour assurer la conduite de la société. Les lois nouvelles organisent le règne de l'illégalité, tout en s'efforçant de lui conférer un caractère normatif, c'est-à-dire constitutionnel. C'est dans cette perspective que le tyran va évidemment rendre acceptable aux individus le système quasiment sacré auquel ils sont soumis. Il est vrai que ce droit est désormais exercé par les tyrans et leur parti, et cela, sans réserve, ni scrupules. Il ne s'agit plus d'éclairer le peuple, mais de lui inculquer systématiquement les préjugés favorables à son entreprise. Rappelons que la tyrannie souscrit les traits du pouvoir personnel, arbitraire, illimité. La législation de la tyrannie repose sur la transposition en institution, des habitudes de la pratique révolutionnaire. Mais cette législation n'est que forme et apparence. En fait, ce n'est pas dans le droit, mais dans l'existence quotidienne que se résout la question de la normalisation de la tyrannie.

Par conséquent, Machiavel semblerait s'ériger contre les tyrans qui se soucient du seul abus de leur puissance. Il réserve ainsi le mérite suprême au législateur qui met son autorité au service de la prospérité permanente d'un pays. Ce que Baruch Spinoza rend explicite dans le Traité théologico-politique :

« Machiavel a peut-être voulu montrer combien une multitude libre doit se garder de confier exclusivement son salut à un seul homme, lequel, à moins d'être plein de vanité et de se croire capable de plaire à tout le monde, doit redouter chaque jour des embûches, ce qui l'oblige de veiller sans cesse à sa propre sécurité et d'être plus occupé à tendre des pièges à la multitude qu'à prendre soin de ses intérêts. J'incline d'autant plus à interpréter ainsi la pensée de cet habile homme qu'il a toujours été pour la liberté et à donner sur les moyens de la défendre des conseils très salutaires. »¹⁶²

Contrairement aux détracteurs de Machiavel, lequel ne voit en lui qu'un homme dépourvu de morale et qui a donné bonne conscience aux méchants, son amour du peuple romain n'empêche pas Spinoza de le voir comme un conseiller, non plus du dirigeant, mais du peuple. Notons que pour Machiavel, si un prince doit choisir à qui entre le peuple et les grands il devra confier la garde de la liberté, il préfère absolument le peuple. Il y a là ce que Maurice Merleau-Ponty appelle « un humanisme sérieux » :

« Si l'on appelle humanisme une philosophie de l'homme intérieur qui ne trouve aucune difficulté de principe dans ses rapports avec les autres, aucune capacité dans le fonctionnement social, et remplace la culture politique par l'exhortation morale, Machiavel n'est pas humaniste. Mais si l'on appelle humanisme une philosophie qui affronte comme un problème le rapport de l'homme avec l'homme et la constitution entre eux d'une situation et d'une histoire qui leur soient communes, alors il faut dire que Machiavel a formulé quelques conditions de tout humanisme sérieux. »¹⁶³

¹⁶² Baruch Spinoza, Traité - théologie-politique, Cité par Raymond Aron, p.258.

¹⁶³ Maurice Merleau Ponty, Signes, p. 282.

Longtemps qualifié d'immoraliste, Machiavel réalise fort bien que la politique est inévitablement issue des contradictions sociales, des affrontements sociaux. C'est la raison pour laquelle il se borne et pose pour principe que tout homme d'action doit s'interroger uniquement sur les modalités de la réussite. Quand une nation est sur le point de se désagréger dans la guerre civile et dans le terrorisme. Et pour beaucoup des philosophes de la politique, cela constitue le mal absolu. Il faut donc bien reconstituer l'Etat, et on ne reconstitue pas un Etat sans la police, sans l'appui des forces armées.

Par conséquent, cela introduit un certain nombre de « bavures ». Dans ces situations extrêmes, il y a une part de vérité dans la sagesse terrible de Machiavel : pour sauver une nation, il faut quelquefois perdre son âme. Mais, il faut que le prince sache qu'aucun pouvoir ne saurait s'exercer sans un peuple. Ainsi, perdre la confiance du peuple revient-il à se forger une terrible carrière par la tyrannie. Mais cela ne permet pas de se maintenir longtemps au pouvoir : tôt ou tard, ce peuple se vengera contre les cruautés qu'on lui a infligées.

Ainsi écrite dans un style de polémique mordante et d'ironie amère, la théorie politique de Machiavel devient inévitablement un outil de combat dans la situation réelle de la politique moderne. Ce qui nous amène à parler de Machiavel aux confins de la culture politique moderne.

III.2.3. Machiavel aux confins de la culture politique moderne

Le machiavélisme désigne le système politique de Machiavel, vu comme négation de toute loi morale. Pour certains philosophes, c'est une politique dépourvue de conscience, de bonne foi et de justice. C'est en ce sens que s'exprime Raymond Aron en disant que :

« Le machiavélisme, au rebours des apparences, en dépit de succès provisoires, ne triomphe pas dans l'histoire humaine, en dernière analyse, il devient l'art de faire le malheur de l'humanité toute entière. »¹⁶⁴

Taxé des succès provisoires, le machiavélisme s'inscrit aux confins de la réalité politique moderne. Cela signifie que Machiavel observait la conduite effective des hommes et prétendait tirer de ses observations des règles de succès. Sachant la nature humaine comme irrémédiablement méchante, de ce pessimisme radical sur la nature

¹⁶⁴ Raymond Aron, Machiavel et la tyrannie moderne, p. 196.

humaine, Machiavel souligne la nécessité de l'efficacité de la force et de la ruse que la religion et la morale condamnent, mais la prudence politique recommande.

De ce fait, humaniste ou philosophe, Machiavel souhaite aux nations une constitution équilibrée et des citoyens vertueux qui rendent utiles les rigueurs du prince sans tradition ni légitimité. De ce fait, il encourage le prince à mobiliser tous les moyens nécessaires pour maintenir l'équilibre social, même si ces moyens sont inhumains. En ce sens, le prince ne doit pas hésiter à suivre la voie du mal si l'intérêt public l'oblige. De là, la modernité du machiavélisme tient enfin à la permanence d'un certain mode de pensée s'attachant aux moyens et faire abstraction de la morale. Ainsi, selon Raymond Aron :

« Notre temps paraît machiavélique avant tout parce que les « élites violentes qui ont accompli les révolutions du XX^e siècle conçoivent spontanément la politique sur le mode machiavélique »

Dans ce texte, l'homme machiavélique est capable d'accomplir une révolution. Cela montre que la politique conçue sur le modèle machiavélique repose sur une stratégie réactionnaire agissante et triomphante. Cela explique l'accomplissement du machiavélisme comme théorie politique efficace et réaliste. Dès que l'on parle de procédés de domination on ne peut pas se passer de la théorie de Machiavel.

Cette théorie définit et limite les moyens pour gouverner les hommes avec succès, se bornant au calcul de la réussite politique. Il s'ensuit que le succès repose le plus souvent aux procédés de ruse ou de violence. L'action politique qui en découle aboutit à une sorte de cynisme. Il est impossible que le mal soit absent en matière politique dans la mesure où les hommes ont rarement l'honnêteté de leurs désirs ; rarement, ils sont capables d'aller jusqu'au bout de leurs entreprises, d'être entièrement bons ou entièrement mauvais. De ce fait, l'homme qui est, en réalité, dominé par ses sentiments, use de l'esprit et de la parole pour dissimuler à soi-même et aux autres, ses vrais mobiles. Face à une nature humaine méchante et difficile à contrôler ou à gérer, Machiavel attire l'attention du prince à être sans scrupule et à sortir de la vie ordinaire pour imposer les moyens efficaces pouvant réaliser son entreprise. Il faut alors noter que c'est aux princes nouveaux que s'adresse le plus souvent Machiavel. C'est à juste titre que Raymond Aron nous livre ici ses remarques en disant :

« Quoi d'étonnant si les princes nouveaux de notre temps, ambitieux de maintenir un pouvoir absolu et d'agrandir les territoires, semblent, selon une vieille expression de France, « gouverner à la florentine ». »¹⁶⁵

¹⁶⁵ Raymond Aron, *Machiavel et les tyrannies modernes*, pp. 389 – 386.

Cette expression résume un certain mode de penser et d'agir machiavélique dont l'idéal s'attache presque spécialement à la théorie de moyens que l'on considère à la fois pour immorale et pour cruelle. Elle a trait à l'immoralité dans la mesure où on penche sur la question de l'efficacité sans se soucier de la morale. Quant à son aspect cruel, cela implique le recours fréquent à la force et à l'artifice. Ainsi, les techniques du machiavélisme exigent-elles du prince la mise à mort des membres des anciennes familles régnantes. Sur ce point voici ce que Léa Strauss nous écrit :

« Faire de Machiavel un apôtre du mal relève d'une opinion simple et consacrée par la tradition. Si nous y souscrivons, nous ne choquons personne : nous courrons seulement le risque d'un certain ridicule à la fois simple et inoffensif. Pourtant, comment qualifier autrement celui qui confesse de telles opinions ; s'il veut s'assurer de la possession d'un territoire un prince doit exterminer la famille du souverain, il doit assassiner ses adversaires plutôt que confisquer leurs biens : dépouillés, ils pourraient chercher à se venger, mais morts, ils ne peuvent plus ; les hommes oublient plus vite le meurtre de leur père que la perte de leur patrimoine. »¹⁶⁶

Une fois encore, ce meurtre que le secrétaire de Florence recommande, pousse le prince à conforter sa sûreté et sa stabilité. Cela reflète le cynisme sans mesure. Mais cet acte s'avère aussi être un moyen à long terme pour maintenir le pouvoir. En éliminant ses adversaires, le dirigeant demeure tranquille : ne craignant pas un coup d'Etat, il exercera sa domination avec confiance sur l'opinion publique. Car, en tant que cette opinion publique est changeante, il ne sera pas garantie dans l'adversité. Autrement dit, quand le prince en laissant ses adversaires en vie ou les exile, ils peuvent influencer de près ou de loin le peuple d'une révolte contre lui. Voilà pourquoi le prince veut demeurer maître incontestable dans son Etat, où il doit, a priori, effacer la lignée de la famille régnante avant lui. Et plus généreusement encore, il sait d'exterminer tous les notables susceptibles d'organiser et de conduire la révolte d'un pays conquis.

Dans la politique moderne, cet aveu de Machiavel est très remarquable particulièrement dans la politique impérialiste américaine¹⁶⁷

Cette triste réalité politique atteste aujourd'hui la technique du machiavélisme dans la politique contemporaine. Pratiquement, le machiavélisme des élites qui se constitue progressivement avec le temps, se dévoile bien qu'il soit dissimulé. Il se répand alors qu'il se veut réserver au petit nombre. Pour un renversement dialectique, le machiavélisme décompose les convictions, les coutumes avec les structures traditionnelles dont il tirait profit et sur lesquelles il s'appuyait.

¹⁶⁶ Léa Strauss, Pensée sur Machiavel, Paris : Payot, 1982, cité par Samir Naïr, p.15.

¹⁶⁷ En effet, quand les américains ont pénétré et conquis l'Iraq, ils ont a priori assassiné les deux fils du Raïs Saddam Hussène (Houdaï et Houssaï) . Par la suite, ils ont captivé Saddam et l'ont assassiné systématiquement par le biais du peuple d'Iraq ou de la justice iraquienne

On peut parler du machiavélisme comme toute pratique politique qui fait passer les intérêts de l'Etat avant toute autre considération. C'est une doctrine qui justifie le recours à la violence pour servir la raison de l'Etat. Par extension, on taxe encore de machiavélisme toute attitude politique qui utilise la ruse ou toute autre forme de cruautés et d'habileté, à l'instar de la perfidie pour atteindre ses fins. En ce sens, le machiavélisme est la conséquence même de la prétendue doctrine de Machiavel, longtemps comprise comme un refus catégorique de la morale dans le champ politique. C'est une attitude astucieuse et éhontée œuvrant dans le monde politique actuel.

Il a été affirmé que le machiavélisme est une philosophie en marche pour gouverner les hommes. Dans cette philosophie, toutes les techniques de domination sont susceptibles d'être utilisées pourvu qu'elles conduisent à l'efficacité du pouvoir de l'Etat. C'est pourquoi Raymond Aron nous dit que : « *Les machiavélismes, nous l'avons dit, sont systématiques, rationnels, sinon raisonnables. Ils mettent en technique tout l'art de la politique.* »¹⁶⁸

L'idée est ici de savoir que c'est dans et par les machiavélismes qu'on peut observer toutes les techniques de l'art de gouverner. Ces techniques auront pour caractéristiques l'utilisation rationnelle des impulsions irrationnelles des gouvernés ou de la foule. En effet, le machiavélisme est une théorie générale du pouvoir politique, élaborée par Machiavel et exposée dans son œuvre intitulé Le Prince. Cette œuvre met en exergue l'idée que la conquête et l'exercice du pouvoir politique d'une manière réaliste obéisse à des règles techniques dont la formulation peut avoir une portée universelle. C'est à partir de l'expérience historique que Machiavel a établi, de façon réaliste, un archétype théorique d'efficacité politique. Ce qui explique qu'ici Machiavel est loin de la cité idéale platonicienne qui n'a pas eu et n'aura aucune trace dans l'histoire et dans la réalité mondaine. Il ne s'agit pas de chercher quel serait dans l'absolu le meilleur régime possible, mais c'est de montrer comment le prince peut conquérir le pouvoir, comment il peut le conserver. Et comment peut-il le perdre ?

Pour mieux comprendre la nature de ces questionnements, il serait sage de retourner sur l'époque de Machiavel. Comme toute pensée est le produit de son époque, toute époque est l'œuvre de la pensée. Par là même la pensée politique de Machiavel reflète une époque bien déterminée où l'Italie était sans frontière fixe, fragile et soumise aux barbares et, en l'occurrence aux Français et aux Espagnols. Ce qui fait que l'Italie était partagée, divisée et, par conséquent, elle a perdu son unité. La seule activité essentielle de l'Italie à cette époque était la guerre. Il s'avère alors que

¹⁶⁸ Raymond Aron, Machiavel et les tyrannies modernes, p. 124.

Florence, qui est la ville de Machiavel, de par sa richesse, représente économiquement le centre important. Et politiquement, elle est parmi les rares villes qui jouissaient d'une organisation républicaine. De ce fait, Machiavel était l'un des révoltés de l'époque. Il ne rêvait qu'à l'unité de son pays morcelé en principautés et en Etats rivaux. En dépit de sa défaite politique, c'est-à-dire sa destitution en tant que diplomate avisé, sa sagesse et son esprit profondément politique l'ont poussée à la rédaction du Prince, l'œuvre qui ne manquera pas de lui valoir le succès. Mais, il serait absurde de parler de la modernité du machiavélisme sans parler de la Renaissance. La Renaissance, entendue comme mouvement artistique et littéraire, commence vers le début du XV^e siècle. C'est un siècle de recherche que les Italiens le nomment « Quattrocenta ». En Italie, et particulièrement, à Florence, la renaissance s'intègre et s'épanouit au début du XVI^e siècle à Rome et propage ses éclats à Venise. En ce sens, la Renaissance se manifeste surtout sous formes plastiques dont il importe de comprendre l'esprit. Elle affirme une nouvelle naissance dans la manière de penser et d'agir. C'est l'époque des géants, non seulement des géants de l'esprit, de la science, de la philosophie et de l'art, mais la Renaissance était aussi l'époque des crimes et de l'instabilité politique et sociale. A cette époque, Machiavel était fonctionnaire disgrâcié. Il employait ses loisirs forcés à méditer sur les problèmes politiques, parce que l'homme de la renaissance cherche l'épanouissement de ses facultés où il veut exceller en tout. Poussé par le désir de percer les secrets de la nature, il se tourne volontiers vers les sciences occultes, telle que l'alchimie, l'astrologie, Par conséquent, la notion d'Etat est essentiellement ambiguë au XVII^e siècle. C'est la raison pour laquelle on considère la Renaissance comme l'époque de la mainmise et de la supériorité de l'Europe sur le reste du monde.

Ainsi, cinq ans après la mort de Machiavel est-il paru son ouvrage le plus célèbre, Le Prince de 1531, écrit en 1513. L'objectif de cet ouvrage est de montrer le chemin d'une sagesse pratique à un chef d'Etat capable de chasser les barbares et d'unir l'Italie. Dans ce livre choquant, inspiré par un ardent patriotisme des idées fondamentales se manifestent la première à l'endroit de l'autorité de l'Etat. Ces idées s'étendent partout. Le prince qui les détient dispose d'un pouvoir sans limite. La seconde, c'est que la création, la conservation et l'affermissement de l'Etat autorisent le prince à faire recours à n'importe quel moyen pour garder la souveraineté de son pays. Dans cette perspective, le secrétaire de Florence passe pour être l'inventeur de la pensée politique moderne. Voilà ce qui explique la rupture entre le penseur politique

italien de la Renaissance avec la philosophie politique traditionnelle héritée des auteurs de l'antiquité. Machiavel marque ainsi, et d'une manière décisive, la réflexion sur la nature du pouvoir et sur la façon de gouverner les hommes. Souvent, c'est Le Prince, petit ouvrage de vingt six chapitres, qui est exposé dans cette réflexion, et qui a valu à l'auteur sa réputation. Le prince est aussi ce livre qui, non moins célèbre que décrié, a fourni la matière de l'adjectif « machiavélique » : on désigne naïvement par ce terme machiavélique, une attitude politique sans morale qui combine le calcul des intérêts personnels, l'égoïsme, la manipulation d'autrui et, évidemment, la violence pour arriver à ses fins. Mais, loin de souhaiter une anarchie sociale, les mesures de Machiavel consistent à préserver la sécurité et la liberté des hommes. Seul l'Etat a le droit ou le monopole de la violence. C'est l'Etat qui doit user de la cruauté, non par le vain plaisir, mais par nécessité conforme à la raison de l'Etat. Il faut donc être conscient pour ne pas banaliser Machiavel en reconnaissant tout simplement son mérite dans la série historique des penseurs politiques qui constituent notre tradition. Machiavel y prend, certes, place au même titre que Platon, Montesquieu ou Jean Jacques Rousseau. Mais le machiavélisme de Machiavel lui donne un statut spécial. Ainsi, bon nombre de philosophes, après Machiavel, ont-ils cherché à refonder les rapports de la raison et de la politique, en tentant de montrer comment l'usage philosophique de la raison et de la politique subordonne la raison à la manipulation et à la violence. C'est en ce sens que le souverain doit être apte à arrêter toute sorte de violences dans son pays.

Par ailleurs, les perspectives analysées dans cette réflexion nous permet d'avancer l'idée que la modernité du machiavélisme apparaît comme une véritable révolution théorique, à l'enseigne de la révolution copernicienne inaugurée dans le champ de science, Machiavel opère une révolution théorique dans le champ de l'analyse des formes de domination parce qu'il a scientifiquement, pensé l'avènement d'un type nouveau du pouvoir.

CONCLUSION

Au terme de cette réflexion sur le réalisme politique de Machiavel, on peut constater que la pensée de l'auteur du Prince n'est pas du tout facile à saisir. Mais, une chose est sûre, Machiavel s'adresse à tout politique de son temps. C'est ainsi qu'il est devenu le fondateur de la science politique moderne. Au XIX^e siècle, on découvre en lui tantôt le prophète de l'Etat national, tantôt le grand théoricien politique qui a défini la conduite effective de la politique contemporaine. Désormais, du XVI au XX^e siècle, Machiavel exerce inévitablement son influence dans les débats et dans les luttes politiques. Cela dit que, quiconque discute de l'Etat moderne dans ses fondements, de sa logique, de sa structure, de sa sécurité, de sa durée et de son efficacité, ne peut que se référer à la valeur inestimable de l'œuvre de Machiavel : le Prince. D'après le Dictionnaire de philosophie :

« Longtemps frappé d'interdit, l'ouvrage sera vendu sous le manteau et utilisé comme manuel de pratique politique, notamment par les jésuites. Il faudra attendre le XIX^e siècle pour que son importance soit reconnue et pour que l'on découvre en son auteur le théoricien de l'Etat, celui qu'inspire les responsables de la politique moderne. »¹⁶⁹

L'influence qu'a exercée le Prince de Machiavel depuis sa parution, est immense tout autant que les controverses qu'il a suscitées. Cet ouvrage de théorie politique a été aussi le livre de chevet de bien des souverains à travers les siècles. On pense notamment à Charles Quint, Henri IV, Christine du Suède, Napoléon, Adolph Hitler et Benito Mussolini.

Le réalisme politique que Machiavel a exposé dans le Prince impose des thèses nouvelles : conception de la laïcité de l'Etat où la politique est présentée comme une réalité purement humaine. La religion n'est donc plus conçue comme une fin, mais comme un moyen parmi d'autres pour gouverner.

Par ailleurs, Machiavel développe un réalisme politique affirmant qu'il faut « suivre la vérité effective de la chose » et non « son imagination » pour le monde politique. Il faut savoir employer à bon escient les moyens les plus efficaces qu'ils soient la force, la ruse ou la loi pour acquérir et conserver le pouvoir, la fin véritable de toute activité politique. Aussi, pour mieux conserver son pouvoir, le dirigeant doit être informé constamment des activités et de la stratégie de la guerre. Cela veut dire concevoir un plan de défense et d'attaque. De là, Le Prince tente de répondre à une

¹⁶⁹ Dictionnaire de la philosophie, Paris : Editions Nathan, 1989, p. 209.

question bien précise de l'actualité politique contemporaine : comment faire régner l'ordre dans une Italie divisée et établir un Etat stable et unifié pour réagir contre les interventions extérieures ? Certes, cela n'est pas seulement valable en Italie, mais à toute société humaine, livrée à l'instabilité, à l'anarchie et à la division. Pour atteindre ces fins, tous les moyens sont jugés bons. Il serait faux de croire que le réalisme politique du secrétaire florentin est un immoralisme ou un nihilisme politique. Bien au contraire, Machiavel montre comment l'art politique souscrit la ruse permettant d'utiliser les valeurs morales, religieuses ou autres selon les circonstances, tout en ayant l'air de les respecter pour développer l'Etat. En ce sens, la politique est, pour lui, amoral. Il s'évertue à découvrir les ressorts invariants de l'activité politique en comparant les événements anciens aux événements modernes.

L'histoire est donc un savoir essentiel, car elle présente les exemples et les contre-exemples qu'offrent les régularités qui structurent l'activité politique.

Dans la pratique politique, Machiavel préconise la virtuosité dans la réalisation de son réalisme politique. Mais la cruauté est aussi envisageable si cela s'avère être nécessaire. Auréolée de la faveur de la fortune, la politique réaliste d'un chef d'Etat présente un homme fidèle, sociable, religieux envers son peuple ou bien sévère et cruel. Comme le monde est actuellement dominé par la liberté d'expression par voie des médias, la validité des théories machiavéliennes se retrouve dans ce mode d'expression. En un mot, ce que l'on a appelé, depuis quelques siècles, le jeu diplomatique qui, en soi, est plutôt amoral qu'immoral semblerait être soumis aux lois de la jungle et non de la religion.

Mais il devient immoral, parce que la ruse et le parjure peuvent y être nécessaires. En plus, si la ruse est souvent nécessaire, le parjure l'est rarement. Car, pour Machiavel, la fidélité aux promesses appartient aux valeurs spécifiques de l'éthique de la guerre, et on a rarement intérêt à perdre sa réputation de fidélité et d'excellence. On doit à cet égard remarquer que même la philosophie politique de Machiavel que nous essayons ici de montrer l'intérêt au point de vue philosophique, se fonde en dernière analyse sur des considérations qui ressortent du problème des valeurs. Cela apparaît comme une sorte de completude essentielle à son réalisme politique.

Dès lors, il est impossible, pour l'auteur de Tite-Live, de réduire le problème politique aux seules techniques du pouvoir ou de voir, dans sa passion de domination, la simple perpétuation d'une pensée idéologique.

Pour s'en convaincre, il suffit de relire la conclusion du Prince, où son exhortation à délivrer l'Italie des barbares le conduit à l'idéal de l'unité. Cet idéal fonde la stabilité et l'autonomie nécessaires de l'Etat, posées comme fins supérieures de la politique. On se pose la question de savoir pourquoi l'obsession de la conservation du pouvoir si les Italiens n'étaient pas « *plus opprimée que les Hébreux, plus esclaves que les perses, plus divisée que les athéniens, sans chefs, sans institutions, battue, déchirée, envahie et accablée de toute espèce de désastres.* »¹⁷⁰

Au cas où l'Etat n'était pas divisé et ne voyait pas sa souveraineté contestée par personne, il n'y a peut-être pas de raison suffisante pour l'institution des lois. Mais il y a une raison d'Etat, la raison supérieure d'un ordre politique qu'il faut maintenir à tout prix contre, les « pillages », l'instabilité, la misère et les « saccagements » et contre l'inconstances et la haine des hommes. Les discours sur la première décade de Tite-Live nous montrent un Machiavel républicain et attaché à la liberté du peuple. Dans cet ouvrage, l'auteur du Prince insiste sur le lien qui existe entre la vertu du peuple et l'incorruptibilité de l'Etat. Aussi, Le Prince n'est-il pas un bréviaire pour les tyrans : il exprime le souci de voir l'Etat se conserver, même en l'absence de la vertu du peuple. Il dessine, non la figure d'un despote, mais celle d'un grand homme d'Etat moderne soucieux de l'intérêt de l'Etat moderne soucieux de l'intérêt de l'Etat quelles que soient les passions humaines. A l'heure actuelle, nous pouvons prendre comme exemple d'un grand homme d'Etat le Président Lybien Kadhafi. Son habileté de persister au pouvoir depuis 1969 témoigne de sa capacité de vaincre les enjeux de la politique.

On peut alors se moquer de la morale, mais au nom d'une morale politique supérieure ; on peut dénoncer la déraison des hommes, mais sur fond de raison d'Etat. La technique politique ne déploie son efficacité et son autonomie qu'une fois suspendue à un idéal d'ordre et d'unité politique de l'Etat. Bref, c'est un jugement de valeur politique qui fonde, chez Machiavel, la non pertinence des jugements de valeur en politique. Telle se serait la leçon paradoxale de Machiavel. De là, s'explique bien le souci de la philosophie politique qui consiste à scruter comment s'établissent les rapports intra-humains pour l'intérêt de la communauté.

¹⁷⁰ Machiavel, Le Prince, Chapitre XXVI, P.

BIBLIOGRAPHIE

I. OUVRAGES DE NICOLAS MACHIAVEL

1. Le Prince, in Œuvres Complètes. introduction par Giono, texte présenté et annoté par Edmond Barincau. Paris : Gallimard, 1951, pp. 286 - 371
2. L'art de la guerre, in Œuvres Complètes. Introduction par Giono. Paris Gallimard, 1952, pp. 720 – 910.
3. Histoires Florentines, in Œuvres Complètes. Introduction par Giono. Paris Gallimard, 1952, pp. 941 –1418.
4. Le Prince. [Collection « Livre de poche »]. Paris : Pluriel, 1962, 178 pages
5. Le Prince. Paris : Gallimard, 1980, 146 pages.
6. Le Prince. Suivi des extraits des œuvres politiques et d'un choix des lettres familières, Paris : Gallimard, 1980, 473 pages.
7. Les Discours sur la première décade de tite-live. Paris : Gallimard, 1980, 192 pages.
8. Le Prince. Paris : PUF, 1989, 191 pages.
9. Le Prince. Traduction, chronologie, introduction, bibliographie, note et indexe par Yves Levy. (G.F.), Paris : Flammarion, 1992, 210 pages.
10. Le Prince. Traduction originale, analyse par Thierry Menuisière, [Collection « Les classiques Hatier de la Philosophie »]. Paris Editions Hatier, 1999, 199 pages.
11. Le Prince. Paris : Editions Librairie générale française, 2000, 192 pages.
12. Œuvres Complètes, Introduction par Giono. Texte présenté et annoté par Edmond Borincou. Paris : Editons Gallimard, 2001, 1639 pages.

II. ETUDES SUR MACHIAVEL

13. BARINCOU, Edmond, Machiavel par lui-même. Paris : Editions du seuil, 1971, 191 pages

14. CHEVALIER, Jean Jacques, Les grandes œuvres politiques de Machiavel. Paris : Editions Bordas, 1970, 304 pages.
15. DUVERNOY, Jean François. [Pour connaître] La pensée de Machiavel Paris : Bordas, Paris, 1974, 272 pages.
16. NAIR Samir, Machiavel et Marx [Philosophie d'aujourd'hui], Paris : PUF, 1984, 235 pages.
17. VERDINE, Hélène, Machiavel ou science du pouvoir. [Collection Sechers]. Paris : André Robinet, 1971, 189 pages.
18. SEWELLART, Michel, Machiavélisme ou la raison d'Etat. Paris : PUF, 1989, 339 pages.

III. HISTOIRE DE LA PENSEE

19. LAFFONT, Robert, Les Mémoires de l'Europe. Tome IV. Paris : Robert Laffont, 1972, 616 pages.
20. LAPEYRE, Henri, Les monarchies européennes du XVIème siècle. Les relations internationales. Paris : PUF, 1973, 215 pages.
21. WERNER, Charles, La philosophie grecque. Paris : Editions Payot : 1964, 109 pages.
22. DURAND, Georges, Etats et institutions XVIè – XVIIIè siècles. Paris : Editions Armand Colin, 1973, 309 pages.
23. BATTISTINI, Yves, Trois présocratiques, Héraclite, Parménide, Empédocle. [Tel, 136] Paris : Gallimard, 1988, 190 pages.

IV. DICTIONNAIRE ENCYCLOPEDIES ET ARTICLES

24. MORFAUX – Louis-Marie, Vocabulaire de la philosophie et des sciences humaines. Paris : Armand Colin, 1980, 399 pages.

25. DUROZOL, Gérard et Roussel, André, Dictionnaire de philosophie, les références, Paris : Nathan : 1987, 361 pages.
26. Le Larousse de poche 2004. Editions mise à jour. Paris, 2002, 1009 pages.
27. Petit Larousse illustré. Paris, 1987, 148 pages.
28. BARAQUIN Noëlla, (Dir.), Dictionnaire de philosophie. Paris : Armand Colin : 1995, 345 pages.

V. OUVRAGES GENERAUX

29. Platon, La République, Œuvres Complètes, Tome VII, première partie, livres IV – VII, Texte établi et traduit par Emile Chambry, huitième tirage, [Collection des Universités de France]. Publiée par l'Association Guillaume Budé, Paris : Les Belles Lettres », Boulevard Raspail, 1966, 179 pages.
30. DERATHE Robert (Dir.), La guerre et ses théories. [Annales de philosophie politique]. Institut international de Philosophie politique, Paris : PUF, 1970, 212 pages.
31. HOBBS, Thomas. De la nature humaine. Traduction du Baron d'Hollah. Introduction par Emile Naert. Paris : J. Vrin, 1971, 171 pages.
32. HOBBS, Thomas, Les citoyens ou les fondements de la politique. Paris : Flammarion, 1982, 408 pages.
33. ROUSSEAU, Jean Jacques, Du contrat social, précédé d'un essai sur la politique de Rousseau, par Bertrant de Jouvenel. [Collection de Livre de poche]. Paris : Editions Librairie générale française, 1872, 446 pages.
34. ROUSSEAU, Jean Jacques, Le fondement de l'inégalité sociale parmi les hommes. Introduction par Jacques Rogers. Paris : Flammarion, 1971, 249 pages.
35. ARISTOTE, La Politique. Nouvelle traduction avec introduction, notes et index par J. Tricot (3^{ème} édition). Paris : J.Vrin, 1977, 595 pages.
36. MAISTRE, de Joseph, Ecrits sur la révolution, [Quadrige]. Paris : PUF, 246 pages.

37. MONTESQUIEU, Charles-Louis de Secondat, De l'esprit des lois I. Chronologie, introduction et bibliographie par Victor Goldschmidt, Paris : Flammarion, 1979, 507 pages.
38. KAHN, Pierre, L'Etat. Paris : Editions Quintette, 1988, 17 pages
39. BARUCH, Spinoza, Traité politique, Lettres, traduction et notes de Charles Appuhn. Paris Flammarion, 1964, 379 pages.
40. SAÏD, Chebanni, Etat et Révolution aux Comores, de l'Etat Laïc et social d'Ali Soilihi à la RFI. Ecole des Hautes Etudes Politiques et Sociales, Paris, Avril 1990, 122 pages.

TABLE DES MATIERES

INTRODUCTION	1
PREMIERE PARTIE LE FONDEMENT DE LA PENSEE POLITIQUE DE MACHIAVEL	7
CHAPITRE I : LE PROBLEME MORAL DANS L'EXERCICE DU POUVOIR.....	8
I.1.1. La <i>virtu</i> : comme principe régulateur du pouvoir.....	8
I.1.2. Le statut du prince à l'égard de l'Etat	12
CHAPITRE II : LES CATEGORIES FONDAMENTALES DU POUVOIR DANS LE PRINCE .	17
I.2.1. Le quid de la « <i>fortùna</i> »	17
II.2.2. La force comme nécessité politique	21
DEUXIEME PARTIE DE LA CONQUETE A LA CONSERVATION DU POUVOIR	26
CHAPITRE I : L'ART DE CONQUERIR LE POUVOIR	27
II.1.1. Du référentiel historique des principes politiques	27
II.1.2. La ruse : outil de conquête et de la conservation du pouvoir	35
II.1.3. Vers un dépassement des circonstances	39
CHAPITRE II : LA NECESSITE DES MESURES COMPETITIVES DU DROIT POUR L'ORGANISATION DES PRINCIPAUTES	44
II.2.1. L'utilité des lois.....	44
II.2.2. Les modes d'organisations des structures socio-politiques.....	48
II.2.3. L'art de la guerre dans la conservation du pouvoir	52
TROISIEME PARTIE LE REALISME POLITIQUE DE MACHIAVEL	60
CHAPITRE I : DU COMPORTEMENT SOCIO-POLITIQUE DE L'HOMME D'ETAT	61
III.1.1. La délimitation du contexte politique	61
III.1.2. Machiavel, précurseur de Hobbes dans la détermination de la nature foncière de l'homme.....	64
III.1.3. La concrétisation de la pensée de Machiavel	69
CHAPITRE II : LE POST-MACHIAVELISME : APERÇU HISTORIQUE	72
III.2.1. La persistance de la toute puissance de l'Etat monarchique	73
III.2.1. L'incarnation du machiavélisme dans les tyrannies contemporaines	77
III.2.3. Machiavel aux confins de la culture politique moderne.....	85
CONCLUSION	91
BIBLIOGRAPHIE	94